58E ANNÉE OCTOBRE 1951

★

REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : George Sand et Marie d'Agoult

LA VARENDE : La Mélancolie

DANIEL-ROPS : Les Pèlerinages au Moyen Age

JAN DE HARTOG : Un Capitaine (I)

ADRIANA GEORGESCOU-COSMOVICI : Un Procès à Bucarest

PIERRE FRÉDÉRIX : Que veut le R.P.F. ?

ED. GISCARD D'ESTAING : Bilan du Travaillisme

WILLIAM SANSOM : Son Corps (fin)

DENISE BOURDET : Images de Paris et d'ailleurs

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, SERGE VEBER, GEORGES PILLEMENT

★

LA LIVRAISON : 160 FRS

SOMMAIRE

		Pages
André MAUROIS	George Sand et Marie d'Agoult.	3
LA VARENDE	La Mélancolie.	16
DANIEL-ROPS	Les Pèlerinages au Moyen Age	21
Jan de HARTOG	Un Capitaine (I)	30
GEORGESCOU-COSMOVICI	Un Procès à Bucarest.	45
Pierre FRÉDÉRIX	Que veut le R.P.F.?	79
Ed. GISCARD d'ESTAING	Bilan du Travaillisme	89
William SANSOM	Son Corps (fin)	96
Denise BOURDET	Images de Paris et d'ailleurs..	137
Thierry MAULNIER	Le Théâtre	142
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres	147
	Le Mois à Paris	160
	Chronique bibliographique	169

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

VOYAGE AUX INDES

par **SOMERSET MAUGHAM**

LA DAME EN HAÏK BLANC

par

M. CONSTANTIN-WEYER

LES NOUVELLES PERSPECTIVES DE LA GÉNÉTIQUE

par Jean ROSTAND

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.600 »
— Six mois (6 numéros) .. 800 »

Étranger : Un an (12 numéros). Fr. 1.950 »
— Six mois (6 numéros).. .. 975 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 5.80

Canada .. .. $ canadiens 6

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. } Fr.S. 25 »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 27 »

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B.280 »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr. B. 295 »

Italie .. .. Lires 3.700. -

Angleterre .. .. £ 2/1 -

Égypte. .. .. Piastres 205. -

Hollande .. .. Florins 22. -

Portugal .. .. Escudos 167. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de 1.950 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4e Piso Es. 409.
Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

MARQUE DÉPOSÉE

191 GRANDS PRIX D'HONNEUR ET MÉDAILLES D'OR EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Pour votre Jardin

PLANTEZ LES ROSIERS
DE LA
PLUS VIEILLE
MAISON DE ROSES
DU MONDE ENTIER

FONDÉE A LYON EN 1845

Celle qui a sélectionné pour vous
DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE

Les plus Belles Roses

DEMANDEZ L'ALBUM EN COULEURS DES
Roseraies PERNET-DUCHER
à Jean GAUJARD, Successeur
FEYZIN (ISÈRE) • Près LYON

qui continue la tradition
en créant chaque année

Les plus Belles Roses Nouvelles

EXPÉDITION DANS TOUS LES PAYS DU MONDE
d'OCTOBRE à AVRIL

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : 400 Millions de francs
Réserve : 460 Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :

14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :

2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

AGENCES ET BUREAUX

en France, dans l'Empire Français et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation arrêtée au 30 Juin s'élève à 265 milliards 759 millions contre 262 milliards le 31 Mai.

Au Passif, l'ensemble des Comptes de dépôts atteint le chiffre de 250 milliards.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets s'inscrit à 157 milliards, les Comptes Courants Divers débiteurs s'élèvent à 53 milliards et les Débiteurs par acceptations à 9 milliards.

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
Catalogue " LE CURIEUX " *sur demande*
Achat de Bibliothèques

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

GEORGE SAND ET MARIE D'AGOULT

MORT D'UNE AMITIÉ

par André Maurois

Entre George Sand et Marie d'Agoult, une amitié véritable avait-elle jamais existé ? [1] Leurs lèvres l'eussent affirmé ; leurs cœurs le démentaient. Les deux femmes se jugeaient l'une l'autre avec sévérité. Marie craignait que George ne voulût conquérir Liszt et enviait la gloire de la romancière ; George observait sans bienveillance les amours du musicien et de « la Princesse Arabella ». Quand George elle-même aima Chopin et l'emmena aux Baléares, Marie d'Agoult écrivit à leur commune amie, Carlotta Marliani, pour décrire les ridicules de George « enchopinée ».

Marie d'Agoult à Carlotta Marliani, Florence, 9 novembre 1838 : « *Le voyage aux îles Baléares m'amuse. Je regrette qu'il n'ait pas eu lieu un an plus tôt. Quand George se faisait saigner, je lui disais toujours : « A votre place, j'aimerais mieux Chopin ! » Que de coups de lancette épargnés ! Puis elle n'eût pas écrit* les Lettres à Marcie, *puis elle n'eût pas pris Bocage, et c'eût été tant mieux pour quelques bonnes gens. L'établissement aux îles Baléares doit-il être de longue durée ? A la façon dont je les connais l'un et l'autre, ils doivent se prendre en grippe au bout d'un mois de cohabitation. Ce sont deux natures* antipodiques, *mais qu'importe, c'est joli au possible, et vous ne sauriez croire comme je m'en réjouis pour tous deux...*

1. Voir les précédentes études d'André Maurois : *George Sand et Michel de Bourges* (juillet 1951). *Un Eté à la Campagne* (août 1951).

Copyright by Revue de Paris 1951

Vous avez bien raison d'aimer le talent de Chopin ; c'est la délicieuse expression d'une nature exquise. C'est le seul pianiste que je puisse entendre, non seulement sans ennui, mais avec un profond recueillement. Donnez-moi des détails sur tout cela. Pansez-vous les plaies de Bocage, ou l'avez-vous aussi disgracié? En vérité, je regrette de ne pouvoir jaser de tout cela avec vous ; je vous assure que c'est on ne peut plus drôle... »[1].

Lamennais, à qui cette lettre avait été montrée et qui trouvait un coupable plaisir à « brouiller ces femelles », dit à Carlotta que son devoir était de la communiquer à George, ce qui fut fait. Sand, justement irritée, écrivit en travers du premier feuillet : « *Voilà comment on est jugé et arrangé par certaines amies !* » Carlotta lui ayant fait jurer de ne pas révéler l'origine de l'avertissement, elle jugea plus simple de ne pas répondre du tout aux lettres de madame d'Agoult : « Je n'aime pas à faire des semblants d'amitié. » Il y a avait donc rupture de fait, mais non de droit, puisqu'aucune explication n'était intervenue. Marie, ne sachant pas qu'elle avait été trahie par Carlotta, ne comprenait rien au silence obstiné de Nohant qu'elle disait « aussi inexplicable que le nez retroussé de son fils », Daniel Liszt. Dans ses lettres à madame Marliani, elle continuait à parler de Sand avec une dangereuse liberté.

Marie d'Agoult à Carlotta Marliani, Pise, 23 janvier 1839 : « *Sur quoi jugez-vous, s'il vous plaît, ma belle Consulesse, du haut de votre sagesse* a priori, *que je suis incapable d'aimer et de comprendre mes amis? Et cela à propos de la personne au monde la plus facile à comprendre, qui est notre pauvre Piffoël*[2] *! Comment voulez-vous que je prenne au sérieux ce qu'elle ne peut pas prendre au sérieux elle-même, si ce n'est dans ces courts instants où le génie poétique s'empare d'elle et lui fait prendre des cailloux pour des diamants, des grenouilles pour des cygnes? Je ne vous demande pas du tout de me parler d'elle autrement que pour me dire si elle est morte ou vivante. Lorsque je demeurais chez elle, je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas savoir certains détails de sa vie, qui n'ont rien à voir avec les sentiments que je lui porte. Depuis, c'est le public qui m'a informée ; vous savez qu'il est habituellement vite instruit de ce qui ne le regarde pas. D'ailleurs, George le veut ainsi ! Le seule chose vraiment sérieuse pour moi, et je le lui dirais si elle était là, c'est l'engourdissement de son talent. Depuis* les Lettres à Marcie *(qui ne peuvent pas compter, puisqu'elles n'ont point été continuées et qu'elles n'ont développé aucune des choses qu'elles indiquaient), elle n'a fait que des romans sans valeur. Il est évident que la période de l'émotion (période si magnifiquement révélée par* Lélia *et* les Lettres d'un Voyageur) *est terminée. L'étude, la réflexion, la concentration des idées seraient aujourd'hui nécessaires ; or, ce n'est ni Bocage, ni Mallefille, ni Chopin qui l'aideront ou la dirigeront dans cette nouvelle voie. Je trouve (entre nous) que madame Allart entend mieux cette partie de son existence. Après toutes les folies que la passion fait faire, elle en est arrivée à ne plus voir dans l'amour qu'une question physiologique. Quand la chasteté lui devient impossible, elle prend un amant, qu'elle ne trompe point, qui n'exerce aucune influence sur elle et n'entre pour rien dans sa vie. Elle fait, enfin, ce que font les hommes qui satisfont un besoin physique. Elle le fait en déplorant cette nécessité de son organisation, mais en restant supérieure à tout cela par la parfaite conscience d'elle-même et l'absolue loyauté...* »[3].

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.
2. Surnom de George Sand.
3. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.

En août 1839, stupéfaite et un peu inquiète de ne plus recevoir aucune réponse de George, elle pria Carlotta de transmettre un dernier appel.

Marie d'Agoult à George Sand, aux soins de madame Marliani :

« *Villa Maximiliana, près Lucques*, 20 *août* 1839.

« *Mon cher George, vous serez peut-être étonnée de ma persistance à vous écrire, car votre silence absolu depuis dix-huit mois, le silence que vous paraissez avoir imposé à Carlotta relativement à vous, et surtout votre* « non répondu » *à ma dernière lettre, dans laquelle je vous priais de venir passer l'été avec nous, disent assez que nos relations vous sont devenues incommodes. Mais, ces relations ayant été pour moi choses sérieuses, certaines paroles ayant été échangées entre nous qui, pour moi encore, avaient un sens inaltérable, il m'est impossible, ne fût-ce que par respect pour moi-même, de laisser ainsi se dénouer, sans cause connue, un lien qui, dans ma pensée, devait durer autant que nous.*

» *Je ne puis admettre que vous ayez à vous plaindre de moi car, en ce cas sans doute, vous vous seriez hâtée de me le dire, afin qu'une explication cordiale mît au plus vite fin à ce malentendu passager ; ceci est à la fois le plus simple et le plus rigoureux devoir de l'amitié. D'ailleurs, j'ai beau fouiller dans les replis de ma conscience, je n'y trouve pas l'ombre de l'apparence d'une faute. Franz aussi se demande comment il se fait que vos rapports intimes avec un homme, qu'il se croit le droit de nommer son ami, ont eu pour résultat immédiat une cessation de communications entre nous?... A la vérité, déjà une première fois votre* intimité *avec un autre de nos amis avait eu à peu près le même effet. Dès alors vous annonciez l'intention « de m'écrire moins souvent » ; ce que Franz vous dit à cette occasion vous fit ajourner, différer ce qui peut-être était déjà arrêté dans votre esprit : l'éloignement graduel et la cessation de nos rapports. Les explications que je pourrais me donner de cet étrange procédé, je me refuse encore à les accepter. De fréquents avertissements, et l'expérience décourageante de tant d'affections brisées dans votre passé, ne me semblent pas jusqu'ici suffisants pour motiver ces tristes conclusions : que vous êtes incapable d'un sentiment durable ; que le premier caprice l'emportera toujours sur les affections éprouvées ; qu'il n'est point pour vous de paroles qui obligent ; que vous livrez à tout vent de hasard les replis les plus profonds de votre âme et qu'il n'est point, dans votre cœur, d'asile où ceux qui vous ont été chers soient à l'abri de l'insulte du dernier venu.*

» *J'espère encore et, laissez-moi vous le dire, je* souhaite *sincèrement une explication digne de vous et de moi, qui mette fin à un état de choses affligeant et inacceptable. Si pourtant vous persistez dans le silence, je saurai que vous avez* voulu *rompre. La même mobilité qui vous entraînerait jusqu'à trahir une amitié sainte vous aiderait probablement à l'oublier. Pour moi, quoi qu'il arrive, j'en garderai un religieux souvenir et j'ensevelirai dans le silence de mon cœur tout ce qui pourrait le ternir ou l'altérer.*

» *Franz voulait vous écrire, mais sa lettre ne pourrait guère que répéter la mienne. Je vous épargne ou un ennui, ou un chagrin, en lui ôtant la plume des mains, car, je vous le répète, il m'est encore impossible de croire que vous renonciez, de gaîté de cœur, à deux amis à toute épreuve.*

MARIE. »[1]

Marie d'Agoult à George Sand *(lettre jointe à la précédente)* :

« *Pise*, 18 *septembre* 1839.

« *Vous verrez, à la date de la lettre ci-incluse, qu'elle a éprouvé un grand retard. Je l'avais envoyée à Carlotta, ignorant où vous étiez. Carlotta me la renvoie,*

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.

en me disant que « l'effet en sera vraisemblablement opposé à celui que je désire ».

» *Je comprends de moins en moins. En tout cas, l'effet que je désire avant tout étant une explication franche et nette, je vous envoie la lettre sans y rien changer. Il ne convient ni à vous, ni à moi, de rester dans l'inexpliqué et l'inexplicable. J'attends une réponse immédiate. Adressez à Pise : Hôtel delle Tre Donzelle.* »

George Sand communiqua le dossier à Carlotta Marliani, en lui demandant des conseils sur le mode de rupture à choisir. Elle tenait à répondre, d'abord pour disculper Chopin auquel Marie d'Agoult pourrait susciter, dans le monde musical, des contrariétés dont il n'avait pas besoin, lui, si nerveux, si discret, si exquis : « Je ferai cette réponse courte, mais ferme, sans colère et sans fiel... La méchanceté d'une femme ne m'a jamais émue. C'est quelque chose que j'observe froidement... » Elle comprendrait parfaitement que Carlotta continuât de recevoir cette personne « infiniment spirituelle, gracieuse et de bonne compagnie ». Des rencontres seraient donc inévitables.

« *Cependant remarquez bien que ces rencontres paisibles, dont je reconnais la nécessité, ne seront pas possibles sans une explication entre nous trois. Autrement elle fera un esclandre et jouera une grande scène de comédie, à la première occasion. Je la connais ! Elle est admirable dans les scènes de dignité. Ce sera fort risible pour tout le monde, excepté pour vous, maîtresse de maison, et pour moi...* »

Donc George exigeait une explication à trois — et de la fermeté. La Marliani dut être fort ennuyée. Il lui fallait avouer son indiscrétion à Marie. Elle ne s'en tira pas trop mal.

Carlotta Marliani à Marie d'Agoult, 1er octobre 1839 : « *Ma chère Marie, il y a une explication que je vous dois, que je me dois à moi-même, et que j'ai toujours eu l'intention de vous donner de vive voix, à votre retour à Paris. Une circonstance particulière : celle de l'arrivée de madame Sand, que j'attends bientôt ; puis votre persistance à lui demander compte de son silence avec vous ; enfin la lettre que vous me dites lui avoir envoyée telle que je l'ai lue, me décident à m'ouvrir à vous, dès à présent, avec une entière franchise. Vous vous rappelez, je pense, les deux lettres que vous m'avez écrites, le 9 novembre et le 23 janvier? Vous m'y parliez de mon amie avec une sécheresse, une froideur et une légèreté amère, qui me blessèrent profondément, ainsi que je vous le témoignai dans ma réponse, et ensuite par mon silence absolu sur ce sujet pénible. J'avais cru jusque-là à votre affection pour madame Sand, par qui j'avais eu le plaisir de vous connaître.*

» *Convaincue désormais qu'elle n'avait point en vous une amie, je fis ce qui me semblait commandé par l'affection profonde que j'ai pour elle. George me parlant de vous et du retard qu'elle avait mis à vous répondre, je lui écrivis que je ne pensais pas qu'elle dût compter sur votre amitié, que je croyais de mon devoir de l'en avertir, mais qu'elle ne m'en demandât pas davantage parce que je ne lui répondrais pas. George ne m'a jamais fait une question. Je ne lui ai jamais parlé de vos lettres et je ne les lui montrerai jamais.*

» *Que cet avertissement de ma part ait été une imprudence, que je me sois trompée sur ce que je devais à une personne qui m'est si chère, cela se peut. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que la démarche — dont* vous *vous plaindrez peut-être — mais que, d'après la manière dont je comprends et sens les devoirs d'une sincère amitié, je ne saurais cependant regretter, n'a point eu d'autre motif que ceux que je viens de vous dire...* »[1]

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.

La correspondance directe entre George et Marie se trouva ainsi rétablie. George ne ménagea pas son ancienne amie, en qui elle avait toujours senti une ennemie. La lettre mérite d'être lue tout entière. Elle est aussi remarquable par la fermeté du style que par la finesse des analyses.

George Sand à Marie d'Agoult : « *Je ne sais pas au juste ce que madame Marliani vous a dit dernièrement, Marie. Je ne me suis plaint de vous qu'à elle... Vous vous plaignez de moi à beaucoup d'autres, qui me haïssent et me calomnient. Si je vis dans un monde de cancans, ce n'est pas moi qui en suis le créateur et je tâcherai de vous y suivre le moins possible.*

» *Je ne sais quel appel vous faites à* « notre passé ». *Je ne comprends pas bien. Vous savez que je me jetai dans votre amitié prévenante avec abandon, avec enthousiasme même. L'*engouement *est un ridicule que vous raillez en moi, et c'est peu charitable au moment où vous détruisez celui que j'avais pour vous. Vous entendez l'amitié autrement que moi, et vous vous en vantez assez pour qu'on puisse vous le dire. Vous n'y portez pas la moindre illusion, pas la moindre indulgence. Il faudrait alors y porter une irréprochable loyauté et avoir, en face des gens que vous jugez, la même sévérité que vous avez en parlant d'eux. On s'habituerait à cette manière d'être, si peu aimable qu'elle fût ; on pourrait du moins en profiter. Le pédantisme est toujours bon à quelque chose ; la méchanceté n'est bonne à rien. Mais vous n'avez que de douces paroles, de tendres caresses, même des larmes d'effusion et de sympathie avec les êtres qui vous aiment. Puis, quand vous parlez d'eux, et surtout quand vous en écrivez, vous les traitez avec une sécheresse, un dédain !... Vous les raillez, vous les dénigrez, vous les rabaissez, vous les calomniez même, avec une grâce et une légèreté charmantes. C'est un réveil un peu brusque et une surprise assez désagréable pour les gens que vous traitez ainsi, et il doit leur être permis de rester au moins pensifs, muets et consternés pendant quelque temps. Ce que vous faites alors est inouï, inexplicable. Vous leur adressez des reproches, de ces reproches qui font orgueil et plaisir de la part des gens dont on se croit aimé, mais qui font chagrin et pitié de la part de ceux dont on se sait haï. Vous leur dites de ces injures qui, dans l'amitié blessée, trahissent la douleur et le regret, mais qui, dans d'autres cas, ne trahissent que le dépit ou la haine. Oui,* la haine, *ma pauvre Marie ! N'essayez pas de vous faire illusion à vous-même : vous me haïssez mortellement. Et comme il est impossible que cela vous soit venu sans motif, depuis un an, je ne puis vous expliquer qu'en reconnaissant que vous m'avez toujours haïe. Pourquoi ? Je ne le sais pas, je ne le soupçonne même pas. Mais il est des antipathies instinctives contre lesquelles on se débat en vain. Vous m'avez avoué souvent que vous aviez ressenti cette antipathie pour moi avant de me connaître ; or voici comment j'explique votre conduite depuis lors ; en tout j'aime à voir le beau côté des choses, et c'est un travers dont je m'enorgueillis. Dévouée à Liszt comme vous l'êtes, et voyant que son amitié pour moi était affligée par vos sarcasmes, vous avez voulu lui donner une noble preuve d'affection ; vous avez tenté sur vous-même un immense effort. Vous l'avez persuadé que vous m'aimiez, et vous vous l'êtes peut-être persuadé à vous-même... C'est pourquoi vous m'avez aimée, par bonds et par saccades, vaincue peut-être quelquefois par l'amitié que je vous portais... mais retombant dans votre aversion lorsque je n'étais pas là et que vous trouviez l'occasion de vous soulager d'un peu d'aigreur, longtemps comprimée. Je crois que, si vous descendez au fond de votre cœur, vous y trouverez tout cela ; et moi, c'est ainsi que je vous excuse et que je vous plains. Je vous admirerais peut-être, si je n'étais la victime de cette malheureuse tentative que vous avez faite ; mais il doit m'être permis de regretter l'erreur où j'avais eu l'imprudence et la précipitation de tomber ; il doit m'être permis surtout de regretter que vous n'ayez pu faire de deux choses l'une : ou me haïr franchement — comme je ne vous connaissais pas, cela ne m'eût*

fait aucun mal — ou m'aimer franchement. Cela eût prouvé que vous n'aviez pas seulement des rêves et des intentions magnanimes, mais des facultés pour de tels sentiments. C'est donc un rêve que j'ai fait ; j'en ai fait bien d'autres, à ce que vous dites. Il est un peu cruel de me persifler sur cette faculté à prendre, comme vous dites, des vessies pour des lanternes, tout en m'arrachant l'une de ces illusions qui m'étaient les plus chères.

» Maintenant vous êtes en colère contre moi ; c'est dans l'ordre. Il y a un vieux mot de La Bruyère là-dessus. Mais calmez-vous, Marie ! Je ne vous en veux pas et je ne vous reproche rien. Vous avez fait ce que vous avez pu pour mettre, avec moi, votre cœur à la place de votre esprit ; l'esprit a repris le dessus ; craignez d'en avoir trop, ma pauvre amie ! Si l'excès de bienveillance mène — comme je l'ai trop souvent éprouvé — à se trouver un beau jour fort mal entouré, l'excès de clairvoyance mène à l'isolement et à la solitude. Et puisque nous sommes forcés d'être sur cette terre avec l'humanité, autant vaut peut-être vivre en guerres et en raccommodements perpétuels que de se brouiller sans retour avec elle...

» ... Reposez-vous de tout ceci, ma pauvre Marie. Oubliez-moi comme un cauchemar que vous avez eu et dont vous vous êtes enfin débarrassée. Tâchez, non de m'aimer — vous ne le pourrez jamais — mais de vous guérir de cette haine qui vous fera du mal. Ce doit être une grande souffrance, si j'en juge par la compassion qu'elle m'inspire. Ne vous donnez plus la peine d'imaginer d'étranges romans pour expliquer, à ceux qui vous entourent, notre froideur mutuelle. Je ne recevrai point Liszt, lorsqu'il sera ici, afin de ne point donner prise à la singulière version que vous avez trouvée de le placer entre nous, *comme un objet* disputé. *Vous savez mieux que personne que je n'ai jamais eu de pensées de ce genre. C'est une idée qui n'est venue qu'à Balzac, et je vous assure qu'y eût-il moyen de la réaliser — ce que je ne crois* pas encore *— aucun ressentiment ne pourrait me la suggérer. Il serait donc indigne de vous de le croire, de le dire, et encore plus peut-être de le laisser dire. J'accepte — avec un certain orgueil, je l'avoue — vos moqueries sur* mes mœurs, *mais il est des insinuations que je repousserai fortement. Revenez à vous-même, Marie ; ces tristes choses sont indignes de vous. Je vous connais bien, moi. Je sais qu'il y a dans votre intelligence un besoin de grandeur, contre lequel une petite inquiétude féminine se révolte perpétuellement. Vous voudriez avoir une conduite noble et chevaleresque, mais vous ne pouvez pas renoncer à être une belle et spirituelle femme, immolant et écrasant toutes les autres. C'est pour cela que vous ne faites pas difficulté de me louer comme « bon garçon » tandis que, sous l'aspect de femme, vous n'avez pas assez de fiel pour me barbouiller. Enfin vous avez deux orgueils, un petit et un grand ; tâchez que ce dernier l'emporte. Vous le pouvez, car Dieu vous a douée richement et vous aurez à lui rendre compte de la beauté, de l'intelligence et des séductions qu'il vous a départies. Ceci est le premier et le dernier sermon que vous recevrez de moi. Veuillez me le pardonner, comme je vous pardonne d'avoir fait des homélies sur moi sans m'en faire part... »* [1]

Liszt, qui était en tournée, fut tenu au courant par sa maîtresse de cette négociation orageuse. Carlotta fut blâmée par tous, y compris son propre mari. Elle le méritait ; rapporter un propos offensant à celui qui peut en souffrir est plus coupable que bavarder avec la funeste légèreté qui est commune à presque tous les êtres humains. Pour se disculper, madame Marliani révéla que c'était Lamennais qui l'avait engagée à communiquer les deux lettres.

Quand les trois femmes se revirent (à Paris, en novembre 1839), Marie d'Agoult fut glaciale envers Carlotta ; avec Sand, elle s'était promise

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.

d'être douce et bonne. George montra plus de tristesse que de colère. Elle n'avait cessé, dit-elle, d'admirer l'esprit de Marie et sa fidélité en amour, mais elle savait que celle-ci ne l'avait jamais aimée. Quant aux lettres... Marie l'interrompit pour dire qu'elle n'avait nulle mauvaise honte à lui en demander pardon. Sur quoi George lui tendit la main et il fut convenu qu'elles se reverraient désormais sans parler de leurs amours, ni de leurs amitiés.

— J'accepte ces termes, dit Marie, parce que je suis convaincue qu'ils changeront. Le temps est un grand maître. Dans quelques mois, ou dans quelques années, vous me direz que vous avez eu tort.

— Cela se peut, répondit George. Je suis très accessible à la séduction et vous êtes très séduisante, Marie.

Liszt approuva l'attitude de sa compagne : « Votre conduite avec George me plaît extrêmement... Vous devez être patiente, modérée, et vous le pouvez parce que vous êtes forte... Le temps de rompre avec George ne me semble pas venu... S'il se peut, ignorez volontairement beaucoup de choses et pardonnez-en d'autres... Quand vous romprez, il faut que ce soit avec un avantage éclatant, décidé... » Mais l'apparente réconciliation ne changea rien aux sentiments véritables et les cancans continuèrent.

Marie d'Agoult à Franz Liszt, 21 janvier 1840 : « *Potocki m'a avoué que, lorsque j'étais partie seule pour Nohant (en 1837), il n'avait pas douté qu'il n'y eût, entre George et moi, quelque amitié à la Dorval...* »

Jeudi 6 février : « *Hier, dîner : George, Carlotta, du Roure, Grzymala, Potocki, les Seghers. George assez maussade. A dîner, elle se fait tâter le genou (à la lettre) par Grzymala, tout enluminé de champagne, disant (on parlait de la beauté du genou) : « Allons, voyons, Grzymala, dis-moi comment j'ai le genou fait? »* Grzymala : « *Il est de peau rose.* » George : « *Ah! ça, voyons, finis-en donc, tu me chatouilles. Je vais t'égratigner...* » *Conversation contrainte et languissante jusqu'à minuit. Je ne peux plus guère voir* those people. »

10 février 1840 : « *Vigny est venu. Il a été tendre, m'a parlé au long de Dorval. Il dit que c'est George qui l'a perdue! Il savait, par Sainte-Beuve, que je voyais moins George et s'est écrié un : « Tant mieux! » du fond du cœur...* »

10 mars 1840 : « *Mes rapports avec la Marliani* re-*sont excellents. Je crois que le ménage Chopin ne peut tarder à se rompre. Les amis communs le posent en malade jaloux, en homme tué par la passion, qui se tourmente et tourmente les autres. Elle en est excédée et craint seulement qu'il ne meure du coup, si elle le quitte...* »

Marie d'Agoult au peintre Henri Lehmann, 6 février 1841 : « *L'Abbé (Lamennais) soutient bien sa prison. Il ne veut pas y recevoir de femmes. Je crois que c'est pour ne pas voir madame Sand...* »

21 avril 1841 : « *Madame Sand me hait; nous ne nous voyons plus...* »

18 mai 1841 : « *Le concert de Franz pour Beethoven, au Conservatoire, a été une solennité digne de tous deux (avec vous, je puis bien me permettre de dire : « Beethoven* et Liszt », *n'est-ce pas?). Madame Sand, excédée de tous ces triomphes, a poussé Chopin à donner un concert chez Pleyel, à huis clos, entre amis. Liszt a fait un article mirobolant sur le susdit concert (je crois que cela les a fort vexés!)...*

Figurez-vous qu'elle est à tel point enragée contre moi qu'elle a été jusqu'à dire, à Franz, que vous avez été mon amant ! *Il lui a répondu avec esprit, comme il sait le faire. La haine n'en sera que plus profonde. Je me suis tout à fait retirée de la coterie Marliani...* »

C'était le moment de reprendre une citation chère à l'abbé de Lamennais : « On nous réconcilia ; nous nous embrassâmes ; depuis ce temps-là, nous sommes ennemies mortelles. »

***

Neuf ans plus tard, en 1850, Marie d'Agoult, qui avait rompu avec Liszt, vivait à Paris. Réconciliée avec tous les siens (à l'exception de son mari), elle tenait salon politique dans sa « maison rose », aux Champs-Élysées et, sous le pseudonyme de Daniel Stern, publiait des ouvrages sérieux : *Essai sur la Liberté, Lettres républicaines, Esquisses morales*. Elle écrivait une *Histoire de la Révolution de* 1848, en trois volumes in-8°, quand elle souhaita se rapprocher de George Sand qui, actrice de ce drame, pouvait l'aider de ses souvenirs.

Marie d'Agoult à George Sand, 11 octobre 1850 : « *Un de nos amis communs* [1] *me dit de votre part (mais est-ce bien de votre part?) des paroles qui me vont au cœur. Je n'ose encore m'abandonner à toute la joie qu'elles me causent. Si vous étiez seule, je partirais à l'instant pour aller savoir de vous-même si en effet notre belle amitié brisée vous a laissé quelques regrets et si vous sentez, comme moi, qu'elle était de nature immortelle et ne pouvait point être remplacée. Le public prétend savoir que nous avons eu de graves torts l'une envers l'autre. Je suis prête à confesser les miens, si vous m'en trouvez, mais à vrai dire je crois que, toutes deux, nous n'avions à nous reprocher qu'une chose : notre jeunesse. Nous étions jeunes, c'est-à-dire crédules, exigeantes, emportées. Nous avions cru, naïvement, des rapports perfides, ou tout au moins inconsidérés. Notre vive tendresse, qui s'est crue trahie, s'est exaltée en paroles violentes, mais j'ai gardé une conviction que personne ne saurait m'ôter : c'est que si à toute heure, à toute minute, pendant ces tristes années, nous avions pu lire dans l'âme l'une de l'autre, nous n'y eussions trouvé, sous tous ces bruits de colère, qu'une affection vraie, profonde, indestructible. J'hésitais cependant tout à l'heure à prendre la plume. Cette affection que je vous ai gardée, aura-t-elle encore pour vous quelque charme? Hélas ! les années, qui m'ont rendue peut-être un peu meilleure, m'ont rendue beaucoup moins aimable. La blonde Péri a laissé ses ailes on ne sait où ; la princesse fantastique a dépouillé sa robe d'azur ; le rayon divin a quitté le front d'Arabella ; de toutes ces visions de votre génie, il ne reste qu'une femme, plus courageuse que forte, qui marche lentement dans un chemin solitaire, en menant un long, bien long deuil : celui de ses espérances mortes... Quoi qu'il en soit, à tout risque, je vous écris. Vous sentirez que ceci est une parole sérieuse et sincère ; je la devais à tout ce que vous avez été pour moi, George ; en traçant ce nom si cher, il me semble que ma jeunesse revit en moi. Tous mes doutes se dissipent. Une voix me dit que notre amitié renaîtra, aussi tendre et plus forte. Je n'ai jamais rien souhaité plus ardemment. Et vous, George, et vous?* »

1. Émile de Girardin.

La réponse du Docteur Piffoël déçut « la Princesse », qui s'était crue magnanime. Tout le passé y était remis en question.

Marie d'Agoult à George Sand, 23 octobre 1850 : « *Pourquoi me forcez-vous, mon cher George, à énoncer des griefs, à rappeler, à préciser des souvenirs amers, quand je ne voulais qu'effacer, dans un serrement de mains, jusqu'à la dernière trace de nos torts mutuels? Pourquoi insister sur ce que vous appelez* « l'énigme » *de ma conduite envers vous? Ne pouviez-vous donc avoir* a priori *la certitude qu'une personne fière, habituée à dominer son cœur, n'eût pas été au-devant de vous si elle ne s'était sentie aussi autorisée à pardonner que vous pouviez l'être? J'éprouve une répugnance presque invincible à revenir dans cette voie d'accusations que vous m'ouvrez, parce que je sens qu'elle nous éloigne au lieu de nous rapprocher, mais enfin puisque vous* « ne vous êtes expliqué ni ma colère, ni mon silence », *force m'est donc de vous en indiquer au moins le principal motif.*

» *La personne qui exerçait alors sur moi un très grand empire m'avait fait* jurer *de ne jamais vous parler d'elle. Elle paraissait redouter le jour où, vous et moi, nous traiterions à cœur ouvert* certaine question délicate. *J'avais cru généreux à son égard de faire cette promesse ; je l'ai tenue, quoi qu'il m'en ait coûté.*

» *Des accusations très graves, très précises — auxquelles l'opinion du public, de tous mes amis, et même de quelques-uns des vôtres, donnèrent du poids — soulevèrent, en Italie, ces premières colères dont l'expression se teignit d'une ironie* qui n'était pas la mienne, *qui contrastait avec la nature de mes sentiments, et dont je n'ai pas hésité à reconnaître l'injustice à mon retour à Paris. Dans le temps même où nous tentions de nous rapprocher, une lettre de vous à Liszt me fut communiquée par lui. Je l'ai gardée... Cette lettre me traitait avec une sévérité cruelle et, pardonnez le mot,* perfide, *car elle s'adressait à un homme passionnément aimé de moi, et tendait à m'enlever son amour et son estime !... Mais, encore une fois, à quoi bon revenir sur ce douloureux passé? Votre lettre me prouve que nous ne sommes pas dans les mêmes dispositions d'âme. Vous m'avez oubliée, dites-vous ; moi, je ne vous ai point oubliée... Vous semblez inspirée d'un esprit aristocratique ; je dirais presque (passez-moi le mot)* sacerdotal. *Vous voulez bien prononcer sur moi l'*Absolvo te. *Et voyez : moi qui ai été, qui vais encore tous les jours à l'école du dix-huitième siècle et de la Révolution Française, je suis devenue égalitaire à un point dont vous ne sauriez vous faire l'idée. Je ne reconnais à personne le droit d'absolution, le privilège de l'aumône. Je ne voyais, après les Journées de Juin, de possible qu'une amnistie mutuelle. Elle ne me paraît pas possible entre nous parce que vous ne vous sentez aucun tort, et que d'ailleurs aucun élan ne vous entraîne plus vers moi... Alors que faire?*

» *Vous avez peut-être raison et je regrette aujourd'hui d'avoir donné trop de créance à des amis pleins d'illusions bienveillantes. Ils me disaient que vous me regrettiez, et j'avais la naïveté de trouver cela tout simple. Ils me rappelaient la cordialité, la bonne grâce parfaite avec lesquelles jadis George, l'artiste, avait tendu la main à la « Princesse » fugitive. J'en concluais que c'était à moi, aujourd'hui, à prendre les devants... Je vous connaissais des peines, différentes, mais aussi profondes que les miennes. Et voici que je suis venue troubler, inopportunément, votre retraite, par un élan hors de saison d'abord, puis, aujourd'hui, par une récrimination maussade...* »[1]

George n'était pas hostile à l'idée d'une demi-réconciliation, mais, avant de s'y prêter, elle tenait à vider l'abcès, à éclairer tous les points demeurés obscurs.

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.

Marie d'Agoult à George Sand, 28 octobre 1850 : « *Décidément vous êtes meilleure femme que moi ! Vous ne vous fâchez pas d'une lettre qui, à votre place, m'aurait probablement irritée et vous me rendez, avec la simplicité et la franchise qui conviennent entre nous, la possibilité de vous revoir en toute joie et confiance.*

» *Il ne serait pas rigoureusement exact de dire que j'ai cru à un* rôle double *joué par vous, entre Liszt et moi. Tout autre femme à ma place, j'en suis persuadée, n'aurait pas eu mes hésitations (et vous en conviendrez quand je vous conterai, un bon soir de laisser-aller, en tête-à-tête, au coin de votre feu ou du mien, cette longue histoire) ; mais je croyais un jour, je doutais l'autre. J'étais, en amitié, ce que j'ai été si longtemps en amour, admettant et rejetant, dans la même heure, les certitudes les plus opposées et les plus inconciliables. Mes deux lettres ont été écrites dans un moment où votre situation entre Bocage, Mallefille et Chopin, qui m'était dépeinte sous les couleurs les plus odieuses, faisait pencher tout mon esprit du côté de la* trahison ; *cela ne les excuse pas ; cela les explique. Je n'ai été ni capricieuse, ni bizarre. Je n'ai même pas eu l'envie de vous* nuire, *car je savais très bien que je m'adressais à une personne qui vous chérissait (pour rien dans l'univers, je n'aurais parlé ainsi à vos ennemis). J'étais blessée ; je me soulageais inconsidérément. Ces deux lettres ne valaient que d'être jetées au feu.*

» *L'autorité de Liszt, invoquée contre moi, a si complètement tourné depuis ; il s'est si bien confié depuis à cette personne à laquelle il ne voulait pas se confier ; il a si complètement rompu avec cette pauvre femme qu'il conseillait, que je n'y saurais voir un sujet d'alarme pour ma conscience. Je crois qu'en mettant entre vos mains le fil qui, à partir de notre première entrevue, en* 1835, *conduit à travers un véritable labyrinthe d'intrigues, de malentendus, d'équivoques, vous sentirez et jugerez les choses comme je les sens moi-même. Et si notre amitié ne doit pas renaître, ce ne sera pas le passé qu'il en faudra accuser, mais le présent et l'avenir. J'en touchais dernièrement un mot à notre « réconciliateur ». A cet égard, je ne suis pas sans appréhension. Il y a entre nous de grandes analogies, et les plus belles ; je crois que notre* idéal *ne diffère que peu. Mais dans la pratique, dans le terre-à-terre de la vie, dans nos goûts, dans nos habitudes, dans nos opinions secondaires, dans notre entourage, il surgit des contrastes auxquels, je crois, vous attachez beaucoup plus d'importance que moi. Si vous rencontrez chez moi quelqu'un dont l'air vous déplaît ; si vous apercevez, sur quelques cuillers d'argent, des armoiries que je n'aurai pas fait enlever par indifférence, par économie, ou par horreur de ce qui pourrait sembler une lâcheté ; si je n'approuve pas les voies et moyens de certains de vos amis politiques, etc., etc... vous serez choquée ; si l'on dit chez moi des sottises, vous m'en rendrez responsable ; enfin si une longue habitude de solitude et de concentration me rend parfois moins expansive que je ne le voudrais, vous supposerez que je suis défiante et calculée. Voilà, mon cher George, ce qui me rend un peu craintive — pas assez pourtant pour ne pas vouloir tenter la conquête de la Terre Promise...* »[1]

A la vérité, une amitié entre les deux femmes n'était plus possible Elles avaient trop parlé, trop écrit. Chacune des deux savait ce que pensait d'elle sa rivale. L'excès de franchise ne se pardonne pas. Il laisse l'âme de l'autre inquiète d'un jugement trop lucide, qui a été cruel et peut le redevenir. Point d'amitié sans confiance et l'estime, même feinte, lui est plus favorable qu'une dure sincérité, laquelle d'ailleurs n'est souvent que l'expression d'une humeur ou d'une rancune.

1. Lettre inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul, E. 872.

***

Dix années passent. La brouille est totale. Vers 1860, une jeune femme de lettres, madame La Messine, qui signait Juliette Lamber, publia un petit volume où elle défendait les femmes contre les attaques de Proudhon, et louait avec passion George Sand et Daniel Stern (Marie d'Agoult) d'avoir osé vivre leur vie librement. Aussitôt elle fut invitée par la comtesse d'Agoult. George Sand écrivit à la jeune essayiste pour la remercier, mais ne voulut pas la voir, quand elle sut que Juliette allait chez son ennemie. Carlotta Marliani (morte en 1850) lui avait appris à redouter les amitiés divisées et les médisances colportées. Franche rupture, pensait-elle, vaut mieux que papotages : « Le jour où vous serez fâchée avec madame d'Agoult, vous saurez que George Sand est votre amie et que vous pouvez venir à elle... ».

A la jeune Juliette, madame d'Agoult parut élégante et virile. « J'ai atteint l'âge d'homme », disait Daniel Stern. C'était faux ; elle gardait ses nerfs de femme. Quand elle s'affirmait démocrate et recevait Grévy, Pelletan, Carnot, on souriait, tant sa couronne de cheveux blancs, voilés de Chantilly noir, semblait aristocratique. Elle ne put résister à la tentation de démolir George dans l'esprit de la néophyte : « Ma chère enfant, laissez-moi vous donner un conseil. Ne connaissez jamais madame Sand. Vous perdriez sur elle toute illusion. Comme *femme*, pardon! comme *homme*, elle est insignifiante. Aucune conversation. C'est un ruminant. Elle le reconnaît elle-même. Elle en a le regard, d'ailleurs fort beau. » Marie ne reconnaissait à George aucune vertu. Sa bonté? « Elle a une sorte de dédain des gens qui ont reçu ses bienfaits... Ses amants sont pour elle un morceau de craie blanche avec lequel elle écrit au tableau. Quand elle a fini, elle jette le morceau sous son pied et il n'en reste plus que poussière vite envolée... » Le jeune femme se permit d'exprimer un regret : « Quel dommage, pour l'exemple des *petites*, que deux *grandes* comme Daniel Stern et George Sand ne puissent se réconcilier! » La *Grande* montra de l'impatience : « Jamais! » dit-elle.

Lorsque Juliette La Messine quitta son mari, madame d'Agoult l'approuva et la soutint. Mais toujours, dans leurs promenades, elle revenait à Sand : « Ce que je ne lui pardonne pas, à elle qui a de la race, c'est son manque de tenue, la façon dont elle s'habille, ses grosses farces de Nohant et, à son âge, ses manières de rapin... Elle est bien née ; elle n'a plus d'excuses, en vieillissant, de rester gamin... ».

En 1867, l'avocat La Messine mourut. Juliette en éprouva une joie merveilleuse et décida d'épouser, dans le plus court délai possible, l'homme qu'elle aimait, Edmond Adam, journaliste et homme politique. Tous ses amis la félicitèrent, sauf madame d'Agoult : « Le malheur d'être veuve », dit-elle, « c'est qu'on a l'envie stupide de se remarier. J'imagine que vous ne ferez pas cette sottise? Une femme qui pense

doit rester libre. » Quand elle apprit le nouvel engagement, elle s'emporta de façon violente, traita Juliette de provinciale, de sotte, et lui prédit qu'avant deux ans elle cesserait d'écrire pour faire ses comptes de ménage. La scène ressemblait à un accès de folie et, en effet, l'année suivante, madame d'Agoult dut entrer, pour un temps, dans la clinique du docteur Blanche.

La brouille avec madame d'Agoult autorisait enfin Juliette à voir George Sand. Elle demanda une audience et fut convoquée rue des Feuillantines, 97. Ce fut avec émotion qu'elle entra dans ce salon. Elle vit une toute petite femme qui roulait une cigarette et qui lui fit signe de s'asseoir près d'elle. George alluma sa cigarette ; elle semblait faire effort pour parler et n'y réussissait pas. La visiteuse fondit en larmes ; Sand lui ouvrit les bras, d'un geste maternel. Elle s'y jeta et cette scène muette fut le début d'une longue amitié.

Juliette Lamber jugea George Sand infiniment supérieure à Daniel Stern, par la délicatesse des sentiments, par la noblesse du cœur, par une haute compréhension de la vie, et par une sérénité conquise au prix des plus cruelles écoles. Tout de suite, George Sand adopta cette fille spirituelle. Elle voulut amener Juliette au dîner Magny et la présenter à ses amis. La jolie femme émoustilla les convives, qui racontèrent des histoires salées. Sand se fâcha : « Vous savez que je déteste ce genre de conversation, qu'elle me dégoûte ! » Dumas fils loua la beauté de Juliette : « J'espère bien qu'elle n'a aucun talent. Est-ce qu'avec cette tournure et cette frimousse on doit s'appliquer à devenir un bas-bleu ? — Jeune Alexandre », dit madame Sand, « je te prie de veiller sur ton dédain pour les bas-bleus !... Je parie que tu vas prêcher l'amour à cette Juliette ? — Certainement ! On n'est pas écrivain quand on a cet ensemble-là. — Mon enfant », dit Sand, « n'écoutez pas ces gens-là. Vous n'avez qu'à lire ce qu'ils font des femmes amoureuses, des madame Bovary, des madame Aubray, des Germinie Lacerteux ; ils sont incapables de donner un bon conseil. — Vous », dit Dumas, « vous n'avez jamais aimé que les héros futurs de vos livres, des marionnettes que vous avez habillées dans le style pour leur faire répéter votre pièce. Est-ce que c'est aimer, ça ? ».

Parfois, fumant des cigarettes qu'elle jetait dans un vase rempli d'eau après en avoir aspiré quelques bouffées, George essayait, pour Juliette, de tirer les leçons d'une vie orageuse. « Je vous conterai, à mesure que nous nous connaîtrons mieux, par quels chemins, d'autant plus rudes que je les cherchais plus doux, j'ai gravi l'existence... La bonté, qui doit être une vertu clairvoyante et pondérée, était en moi un élément tumultueux, torrentiel, qui n'aspirait qu'à se répandre. Sitôt qu'on m'inspirait une grande pitié, on me possédait. Je me précipitais sur l'occasion d'être bienfaisante avec un aveuglement qui me faisait, le plus souvent, provoquer le mal. *Quand je m'examine, je vois que les deux seules passions de ma*

vie ont été la maternité et l'amitié. J'ai accepté l'amour qui s'offrait, sans le chercher, sans le choisir, et ainsi lui ai-je apporté, en ai-je exigé tout autre chose que ce qu'il me donnait. J'aurais pu trouver des amis, des fils dans ceux qui ont obtenu de moi l'amour. Après les deux premiers choix, je n'avais plus le droit d'imposer l'amitié. Il faut de l'autorité morale pour cela. Les hommes n'aiment en amis qu'à regret. Ils entendent, eux, qui peuvent éprouver le plaisir avec la première femme venue, faire bénéficier leurs sens des affections tendres qu'ils éprouvent... »

Ce diagnostic sur elle-même, si sûr, eût bien surpris les ennemis de George Sand, qui voyaient en elle une femme folle de son corps. Pourtant tout était vrai. Elle s'était donnée d'abord par charité ; plus tard, comme elle disait, parce qu'elle n'avait plus « l'autorité morale d'imposer l'amitié » ; plus tard encore, par habitude et besoin d'une présence. L'époque avait dicté une attitude. Aurore Dudevant avait été jeune en un temps où toute une génération d'artistes voulait aimer, sentir autrement que les bourgeois. « Nous perdions pied à chaque instant, avec le mépris de la rive, ne voulant nager qu'au large, au-dessus de l'insondable. Loin des foules, loin des bords, toujours plus loin ! Combien de nous se sont perdus, corps et biens ? Ceux qui souffraient, qui refusaient de se noyer, qui se débattaient, étaient rejetés à la côte, reprenaient pied, redevenaient des gens comme les autres, par leur contact avec la terre et surtout avec les gens sensés ou les humbles. Combien de fois me suis-je reprise au milieu des paysans ? Combien de fois Nohant m'a-t-il guérie et sauvée de Paris ?... » Elle concluait : « Notre grande faute fut de mêler les sens à nos ardeurs sentimentales. »

Ce fut vers ce temps-là que, se baignant dans le Cher avec Sand, Alexandre Dumas fils, gouailleur, lui demanda : « Eh bien ! à propos, que pensez-vous de *Lélia ?* » George répondit, tout en nageant : « *Lélia ?* Ne m'en parlez pas ! J'ai voulu relire ça, il y a quelque temps, et je n'ai pas pu aller jusqu'au bout du premier volume. » Puis elle ajouta : « N'importe ! Quand j'écrivais ça, j'étais sincère... » Mais qui eût dit que Lélia achèverait sa vie dans le château de sa grand-mère, en composant des contes pour ses petits-enfants ?

Les deux anciennes amies moururent la même année, Marie d'Agoult en mars, George Sand en juin 1876. O vanité des querelles humaines ! La tombe a si vite le dernier mot.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie Française.

LA MÉLANCOLIE

par La Varende

Elle a été dominée, elle reste dominée par une des plus hautes créations artistiques de tous les temps. L'Archange de Dürer, du pensif Albrecht Dürer, qui, quels que soient les péchés germaniques, confère à l'Allemagne sa noblesse humaine. L'Archange aux ailes énormes, aux ailes de victoire, qui, soudain privé de mouvements, privé de ressorts, le compas à la main, formule sa défaite au milieu des architectures abandonnées, et qu'ombrage un soleil noir. D'un seul élan, le vieux maître a donné ses lettres royales à la passion morose, à la détente des énergies, à la désolation profuse : « Assez de la joie, assez de l'effervescence, assez de l'espoir! Laisse-toi glisser, et goûte, dans ta fatigue, l'amertume de la prostration... »

Cette gravure précise un problème historique, celui de la naissance intellectuelle de la mélancolie et de son diagnostic. D'où vient-elle? Qui lui a octroyé son rang? Qui l'a mise en honneur? Et tout cela, assez fortement pour qu'en 1514, un grand vivant, mais somme toute un homme assez simple, ait pu en donner une paraphrase aussi saisissante, aussi crue, aussi hautaine? Qu'il ait su, avec une telle sûreté d'expression — ce qui implique une connaissance et un sentiment implacables — la figurer dans son essence intime et dans sa dangereuse splendeur. Deux grands poètes antiques l'avaient évoquée plutôt que définie : Lucrèce et Ovide ; Lucrèce, dans le tumulte de sa sensibilité, dans son découragement impérial ; Ovide, l'exilé, dans sa détresse imaginative ; mais ces héros, au XVIe siècle allemand, n'avaient pas obtenu une audience telle qu'elle pût inspirer de pareilles certitudes psychologiques. Il faut se persuader que déjà la mélancolie était un état d'esprit connu, déterminé, choyé et redouté. D'autant que cette mélancolie de Dürer est une des grandes animatrices de son œuvre, soit qu'il se laisse aller à la traduire, soit qu'il réagisse contre elle. En témoignage, il faut citer le grand triptyque de gravures qui place le maître bavarois au rang des plus clairs génies humains. Le poème trilogique se compose du *Chevalier à la Mort* (1513), de *la Mélancolie* (1514) et du *Saint-Jérôme* (1514).

Le Chevalier souffre et rêve, dans le matin d'hiver, en quittant son

château, départ où il n'a comme escorte que des monstres et ses cauchemars. L'Archange aux ailes fermées souffrait de sa fatigue et s'adonnait à un repos trouble ; le Chevalier souffre de ses pensées, mais s'en fait suivre ; les admet, quand une pointe de galop les eût laissées en arrière. Ce sont les deux origines principales de la mélancolie ; lassitude, obsession, et, peut-être, l'une et l'autre se commandant.

Enfin, voici, comme un accord majeur donne au mineur toute sa valeur douloureuse, à la même date que *la Mélancolie*, voici *le Saint-Jérôme*. Ah! celui-là, il a vaincu la mélancolie, celui-là qui, de tout son être, la combat, qui s'active, gribouille de toute sa hâte, les épaules contractées, les pieds en dedans. Devant lui, un lion s'est couché près d'un loup. Les bêtes de la souffrance et de la rage se sont assoupies. L'homme travaille dans un rayon de soleil. Tout n'est que paix, ordre et minutie : disposition confortable du bibelot, ruralité même et jardinage. Une courgette, qui ne mûrirait pas au soleil d'octobre, a été engrangée dans la pièce. Jérôme le Solitaire a remporté la victoire sur l'orgueilleuse tristesse.

Le fameux soleil noir n'existe que dans l'estampe célèbre, mais tout l'œuvre gravé de Dürer subit un éclairage grisâtre, nébuleux et froid, qui voue les personnages à la vie ralentie des rêveurs, à la morosité. D'ailleurs quand on connaît les portraits du maître hermétique, ces yeux extraordinaires dans une face de Christ, on comprend son état de visionnaire ; on se rend compte qu'un pareil pensif méritait de dénommer la maladie redoutable, cette transe de l'esprit que le monde confondait ; c'est lui en somme qui l'a isolée ; déclaration grandiose, frappante, qui, en en révélant la morbidité, aurait pu en permettre la thérapeutique, mais, à coup sûr, en fait sentir l'ampleur intellectuelle. C'est Dürer qui a été le révélateur de la mélancolie ; logiquement puisqu'il incarne si profondément l'âme allemande et que l'Allemagne en fut la grande génératrice. Elle seule, d'ailleurs, reste à en avoir su tirer parti, à l'avoir pleinement utilisée, quand les autres pays ne purent que la subir.

Il y a deux mélancolies. La mélancolie simple et la mélancolie complexe ; la première vient d'une convalescence de la tristesse après de grandes douleurs, et l'autre, d'une convalescence de la fatigue. Toutes deux sont des séquelles de la souffrance vive. Toutes les deux ont du charme. La première apporte un apaisement, abonde en évocations attendries, et s'éclaire d'un espoir encore informulable : on se sent revivre. L'autre, et c'est elle que nous présentons, vous repose, vous délivre du labeur, vous enlise, vous stupéfie et vous fait renoncer. Ne cachons pas que cet état d'esprit est à base de paresse et qu'un de ses attraits doit être attribué à l'inaction qu'il autorise. En fait, cette manière langoureuse aurait sa valeur dans la reconstruction des forces cérébrales, mais le danger c'est qu'elle comporte une emprise si grande que souvent elle devient une véritable maladie chronique. Ce qui devrait être un état de transformation s'enkyste en état de durée, en état pathologique. La mélancolie complexe

vient de l'épuisement, surtout accompagnée d'échecs ; elle est cérébrale plus que sentimentale, et se nourrit d'orgueil. C'est la nôtre, *la Mélancolie* de Dürer, dans laquelle le patient se complaît dans sa souffrance. La première n'est que la mélancolie latine ; l'autre serait la mélancolie nordique. Celle-ci a son terrain, son milieu, comme le cancer, au-delà du 45° nord, au-delà du Danube. Avant d'être définie, elle a été beaucoup plus fréquente que nous ne le croyons. Déjà favorisée par le climat, ce climat dit lui-même « mélancolique », et par la tension intellectuelle du monde nord-occidental, elle s'est trouvée la résultante nécessaire de la fermentation excessive qui agitait les hommes. Les Anciens, en l'effleurant l'appelaient le *Tædium vitæ*, et ceci nous montre bien qu'ils l'avaient entr'aperçue. La fatigue de vivre malgré le beau soleil, la belle chair musculeuse et nue, malgré le gai paganisme. Les Modernes ont multiplié ses noms, et ce fut *l'atrabile* (la bile noire), *l'hypocondrie*, qui régna des siècles ; *le spleen*, il y a deux cents ans ; *la neurasthénie* dans sa forme invétérée et grave, et pour toutes les époques, le déprimant « à quoi bon ». Le moyen âge, le moyen âge germanique plus que tous les autres, en a consommé beaucoup, dans l'effort immense qu'il a soutenu pour recréer une civilisation ; le moyen âge chrétien en a pris sa forme spéciale. L'on peut dire sans témérité et loin de toute insolence, qu'une partie des succès monastiques vint de la mélancolie, aussi bien dans la notion épuisante de la fatigue que dans le découragement des efforts humains. Tant se donner de peine pour de si piètres résultats ! Alors, renoncer à tout et se maintenir dans une contemplation, qui peu à peu, éliminait l'inquiétude. Les périodes dures sont génératrices de ce dégoût vital, et ce fut presque de l'esprit pratique qui détourna le sinistré vers le cloître. Le cloître a été un des remèdes de la mélancolie. Le chrétien typique et complet est, par définition, joyeux. Le chrétien tiède, reste mélancolique et obsédé, c'est le « triste saint » du dicton. Il se débat entre ses convictions et ses instincts. Il se *divise* et il n'y a pas pire mal pour l'esprit que la division. D'autre part, le Christianisme a donné à la souffrance une primauté encore inconnue. Le plus indifférent des hommes ne peut contester, s'il est loyal avec lui-même, que la souffrance demeure pour lui un signe de noblesse et de perfectionnement. Les « souffrances » ont été tellement louées, ressassées ! Les souffrances ont été appelées des grâces, des mérites, même des *croix !* Et allons même plus loin sous une forme infiniment respectueuse : la figure du Christ n'est-elle pas d'une sublime mélancolie ? Quelqu'un peut-il imaginer le Dieu fait homme en dehors de la mélancolie ? Est-il l'un de nous qui puisse se figurer le *rire* du Christ ? Jamais !... Et ce n'est pas seulement parce que nous imaginons le Christ chargé de tous les péchés du monde, mais bien parce que nous éprouvons trop nettement la division de Ses deux natures et le phénomène d'obsession auquel Il a été forcément soumis.

Remarquer aussi l'influence du Protestantisme, qui en créant l'examen

personnel et en enlevant au croyant l'assistance du prêtre, a déterminé une sorte d'état congestif de l'esprit et un perpétuel malaise. La mélancolie parut grandiose. L'orgueil est un de ses bacilles.

La mélancolie fut un agent de civilisation. Il s'est trouvé, au milieu du tumulte général, des hommes de silence, qui, peut-être, *s'écoutaient* trop, mais prêtaient l'oreille à des voix mystérieuses et secrètes. La mélancolie a créé, chez ceux qui ont souffert, une sensibilité inquiète mais déliée. Ce ne furent pas des réalisateurs, mais, à une époque où tout le monde réalisait, ils apportèrent l'affinement de leur rêverie. On peut considérer que la qualité, l'abondance de la philosophie germanique tiennent à cette propension mélancolique qui affectait les Allemands. On pourrait même aller plus loin et supposer qu'une partie de leur don musical, de ce goût profond de l'harmonie, qui est, sans contestation possible ni chauvine, l'apanage de l'Allemagne, vint pour une part très importante de cet état de sensibilisation qui rend inerte et attentif, qui augmente les facilités sensorielles, qui détermine de lents mouvements intérieurs. Parmi les mélancoliques, se recrutèrent des poètes aussi bien que des savants ; ils ne s'avouaient pas ; ils supportaient le sarcasme d'une humanité surnourrie où s'agitaient des hommes trop forts ; mais ils rentraient chez eux et s'installaient à leur table de travail, avec le sourire désabusé des esprits supérieurs qui se sentent honnis. La pensée est mélancolique, et si parfois elle détermine, dans sa surchauffe, d'indéniables explosions, son cheminement est à l'ordinaire ralenti par l'esprit de censure, l'intervention critique qui soupèse, ratifie ou condamne. La mélancolie, comportant l'exercice de la pensée n'atteint qu'une certaine élite et par là confère une noblesse. Elle fut essentiellement bourgeoise et le bourgeois mélancolique se sentait grandi. L'aristocrate n'en voulut pas. Un chef, un chef de guerre ne peut s'y laisser aller Orgueil inverse ; celui d'être envié, et nécessités de commandement — un aristocrate méprise la solitude, si chère au mélancolique.

Les invasions répétées, le déferlement de l'Europe Centrale sur l'Occident et le Midi, se prêtèrent aux deux mélancolies, en occasionnant à la fois, des crises de mélancolie parce qu'ils apportaient des souffrances brutales et matérielles, et aussi des états mélancoliques parce qu'ils ont suscité des souffrances intellectuelles d'adaptation. Il a fallu subir la loi du vainqueur, mais aussi sa manière d'être. Il a fallu s'y agréger : ce vainqueur lance la mode. Il serait intéressant d'étudier les grandes attaques de mélancolie dans les pays qui dépendirent du Germanisme, mais c'est une besogne de petit acabit et contentons-nous d'une rapide vue sur la France. Chez nous, trois grandes crises. Le moyen âge : probabilités appuyées par les vocations sans nombre et le goût monastique, ne laissant pas de traces écrites, et qui cédèrent lorsque le vieux fond gaulois commença à reprendre le dessus, avec l'apparition en littérature

des satiriques ; on peut considérer comme essentiellement mélancoliques le goût de la chanson de geste, celui des grandes amours et des fidélités d'absence. Alors, à ce moment, notre gaieté naturelle, la gaieté de notre pays, la facilité de nos ressources alimentaires, la douceur de notre climat, le côté débonnaire (relativement) de nos rois, introduisirent une spontanéité, un allant qui ne laissent pas de place à la mélancolie. Il a fallu le protestantisme et son inquiétude, les Guerres de Religion, ce qu'elles eurent d'atroce et qu'on connaît encore si mal, pour permettre à la mélancolie sa deuxième apparition, au XVIIe siècle. Malgré toute l'ardeur du grand règne et ses puissantes réalisations, il y demeure une instabilité religieuse, de sombres débordements, ténèbres confuses et troubles lumières : La Rochefoucauld, Pascal, Monsieur Ollier, saint Vincent de Paul. Crise grave pour la France qui nous valut l'inestimable malheur d'abandonner l'esprit du XVIe siècle, de chasser Rabelais et l'art rabelaisien, de proscrire les poètes de la Pléiade et tous les expansifs. Jetés hors de notre génie par les vaniteux de la mélancolie, nous avons honoré le labeur, salué la pédanterie et méprisé le *don*. De plus, nous avons aussi préparé l'influence de Rousseau, et avec elle cette sensiblerie néfaste au bon sens. Après une période de reprise, la Révolution et les Guerres de l'Empire nous ont valu, sur un organisme déjà débilité, la crise ultime, le Romantisme et toutes ses faiblesses, ses folies, dont la démocratie n'est pas une des moins dangereuses. La Démocratie est *mélancolique et geignarde*. Notre potentiel de création, notre force vitale se sont assez alanguis, pour qu'on puisse parler d'impuissance.

Cependant, il faut remarquer qu'à la suite des deux dernières guerres, et quand logiquement il aurait dû se produire de nouvelles attaques de la maladie par excès de fatigue ou de surmenage, nous ne remarquons pas d'affaissement mélancolique. Il existe toutefois, mais extraordinairement combattu et auquel on tente d'échapper par le désordre. D'ailleurs nous sommes gagnés si ce n'est par l'anglo-saxonisme, tout au moins sommes-nous sensibles aux réalisations pratiques qu'il a entraînées. L'esprit « homme d'affaires » s'oppose à la mélancolie, et bien peu chez nous peuvent échapper à cette volonté des affaires. On n'a même plus le temps de s'inquiéter ; on n'a même plus le loisir de considérer, de revenir sur soi-même et sur son destin. Il n'y a plus de bourgeois. La nécessité s'impose de façon telle qu'on va sans se retourner, en trébuchant, mais on va quand même.

La mélancolie est germanique, et si les Germains purent y trouver de la vie, les Gallo-Romains doivent s'y mouvoir avec précaution de peur de s'affaiblir encore.

Mélancolie, domaine magnifique et dangereux du Tiers-État, où fleurissent des plantes rares mais vénéneuses. Antidote : exercices respiratoires au rythme de « Je suis un (inspiration)... IM-BÉ-CILE (expiration) ».

LA VARENDE

LES PÈLERINAGES AU MOYEN AGE

par DANIEL-ROPS

PARMI tant d'institutions et d'usages qu'eut l'humanité occidentale du moyen âge pour exprimer sa foi chrétienne, il en est peu d'aussi pittoresques que la coutume des pèlerinages. L'élan spirituel, le besoin communautaire de vivre coude à coude, cette sorte d'animation joyeuse qui caractérisent ce temps-là, s'expriment à merveille dans ces déplacements collectifs, dans ces marches pour Dieu.

C'était une vieille coutume dans le christianisme que celle-là. Aussi antique ou presque que l'Église, et même antérieure à elle. Israël, peuple errant, avait eu, depuis des époques lointaines, l'habitude de « monter » à Jérusalem aux grandes fêtes, par longues files pieuses chantant des psaumes. Les chrétiens avaient repris et transposé cette tradition ; dès le IIe siècle, il y avait eu des saints voyageurs pour aller, par quelles périlleuses étapes ! prier sur les tombeaux des Apôtres Pierre et Paul, à Rome. Au IVe siècle, nombreux avaient été les pèlerins de Terre Sainte et, parmi eux, cette entreprenante religieuse espagnole nommée Silvia Etheria, qui a laissé de son voyage un si curieux récit. Les Invasions, les temps barbares, l'attaque islamique même n'avaient pas ralenti cet élan. Durant toute cette période si troublée, il s'était trouvé des milliers et des milliers de chrétiens pleins de foi pour braver tous les dangers et toutes les fatigues afin de s'agenouiller au Saint-Sépulcre,[1] ou près de la « Confession » de Saint Pierre ou encore devant le tombeau de monseigneur Saint Jacques, à Compostelle. Quand les temps devinrent moins agités, à partir du XIe siècle les pèlerinages prirent une importance extraordinaire.

Tout au long des grands siècles du moyen âge, il va en être ainsi. On a peine à imaginer ces déplacements énormes, ces interminables caravanes. Les chiffres qu'on connaît sont à peine croyables : un demi-million de personnes, chaque année, sur la route de Compostelle ! A Rome, lors de la première « année sainte » plus de deux millions de pèlerins,

1. Voir *Pèlerinages en Orient*, par Émile Mâle (*Revue de Paris*, Sept. 1948).

et jamais moins de deux cent mille à la fois dans la Ville! Et vers Jérusalem même, lointaine, difficile, encore aux mains de l'Islam, l'évêque de Bamberg, Gunther, en 1064 conduit sept mille pèlerins d'un seul coup! Non seulement on tient à l'honneur de faire, au moins une fois dans sa vie, un grand pèlerinage, mais nombreux sont ceux qui réitèrent cet acte insigne de piété : tels le Bienheureux Thierry, abbé de Saint-Hubert en Ardenne, qui se rend à Rome sept fois, ou mieux, Geoffroy de Vendôme, recordman sans doute, qui n'y alla pas moins de douze!

Et pourquoi? pourquoi fait-on un pèlerinage? Tout simplement pour Dieu. Parce qu'on a quelque chose à lui demander : malades qui prennent la route parce qu'ils ont plus confiance, pour les guérir, en la puissance des saints qu'en la science des « physiciens » et des « mires ». Parce qu'on a une grosse faute à se faire pardonner de lui, une pénitence à accomplir, imposée par un confesseur. Ou tout bonnement pour dire au Seigneur sa foi, sa joie, son amour, voire sa grande inquiétude comme l'Anne Vercors de l'*Annonce faite à Marie*. C'est pour toutes ces raisons que les « Jacquots » ou « Jacobites » se rendent à Compostelle, les « Romieux » ou « Romites » dans la Ville Éternelle, les « Paulmiers » à Jérusalem, ou, plus modestes dans leur dessein mais aussi fervents, les « Miquelots » au Mont Saint-Michel. Le pèlerinage est un acte pour lequel on se met, pour un temps, au service exclusif de Dieu. Il est la forme éminente de la prière et de la pénitence. Les trois Églises y participent effectivement : la militante qui peine et mérite sur la route ; la souffrante, celle des morts qui ont suivi jadis le même chemin, et attendent que l'amour de leurs fils les aide à gagner le ciel ; la triomphante, celle des Saints qu'on honore par cette rude marche. D'ailleurs, il est bien sûr que tout pèlerin bénéficie de grâces exceptionnelles : au tympan d'Autun, dans le *Jugement dernier*, tous les morts sortent du tombeau nus comme Adam, mais deux pèlerins qui figurent parmi leur troupe ont gardé, eux, leur panetière suspendue à l'épaule, l'une marquée de la Croix de Terre Sainte, et l'autre de la coquille Saint-Jacques. Sous la protection de ces emblèmes, on peut affronter sans crainte le jugement de Dieu.

Aussi tout le monde va en pèlerinage, ou a le désir d'y aller. Les grands et les petits, les prélats et les princes comme les artisans et les laboureurs. Dans cette énorme piétaille, sous l'habit traditionnel, les classes fraternellement se confondent. Les âges aussi, car on sait des pèlerinages d'enfants de douze ans et des cas d'octogénaires cheminant, à peineuses étapes, sur les routes. Les difficultés, les périls de toutes sortes attendent les pèlerins. En principe, leur caractère sacré doit leur être une protection, mais il advient que des bandits sans foi attaquent le pèlerin solitaire. La longue marche à pied, la fatigue, le froid, que de rudes pénitences! Certes, il advient que de généreux chrétiens ouvrent au Jacquot ou au Romieu leur demeure et leur table, et tuent même un cygne en leur honneur, comme on lit dans la chanson de *Raoul de Cambrai ;* certes aussi

il y a, pour donner abri à ces errants du Christ, les abbayes à l'hospitalité généreuse, les hospices, bâtis par des œuvres charitables. Reste que l'épreuve est rude et a beaucoup de mérites aux yeux de Dieu!

***

Représentons-nous un de ces croyants lancés dans la grande aventure. Le vœu qu'il a fait — car c'est presque toujours en conséquence d'un vœu qu'on entreprend un pèlerinage — voici le moment venu de le tenir. L'épouse, les parents, bien souvent s'inquiètent et protestent. Pourquoi partir? Dieu en demande-t-il autant? Et si la chose est quand même indispensable, pourquoi ne pas choisir un lieu de pèlerinage proche, Conques, Vézelay, le Puy, voire le Mont au péril de la mer? Compostelle est si loin! Le « Jacquot » n'entend rien. Il suit déjà son rêve... Par des amis, il sait les merveilles qui l'attendent, les colonnes, les vitraux, les sculptures, les gigantesques autels, l'illustre statue de Saint Jacques sur son trône d'argent, les somptueuses cérémonies qui sans cesse se déroulent dans le vaste sanctuaire, et surtout le corps même du saint « illuminé d'escarboucles paradisiaques, paré de l'éclat des célestes flambeaux ». Sa décision est prise, et bien prise : nul ne l'en fera changer. D'ailleurs, il s'est déjà confessé, a reçu le billet qui, en garantissant qu'il part en paix avec Dieu et l'Église, lui permettra, au retour, d'être « confrère de Saint Jacques », titre fort respecté. Il a été reçu par Monseigneur son évêque qui lui a donné une lettre de recommandation pour les autorités ecclésiastiques de la route. Cela prouvera qu'il n'est pas un « coquillard », un de ces aventuriers fripons, qui se mêlent aux saintes troupes, Dieu sait pour quels scélérats desseins! Il a fait aussi son testament : bonne prudence...

Son équipement est simple, fixé par la coutume : le grand chapeau dont on relève le bord par devant et qui sera garni de coquilles, symboles des vertus du Saint, ou des statuettes pieuses achetées aux étapes. Sur les épaules, le camail de cuir, une vaste pèlerine en bandouillère, l'indispensable gourde, à la main le bâton recourbé ou « bourdon », compagnon fidèle dont on ne se sépare pas. Enfin la panetière attachée à la ceinture, qu'on appelle encore « escarcelle ».

Les plus avisés n'ont pas manqué de se documenter sur le voyage. Il y a d'ailleurs des guides pour cela, ancêtres de nos *Baedekers* et de nos *Guides bleus*. Le plus célèbre est celui des pèlerins de saint Jacques par Aimery Picaud, poitevin, écrit en 1140. Ils disent tout : les curiosités de la route et ses difficultés, les lieux d'accueil et les passages périlleux. Ne te charge pas trop! conseille sagement le guide. En traversant les Landes, méfie-toi des sables où l'on s'enfonce, et protège-toi des mouches qu'on nomme taons! Garde-toi de la cuisine à l'huile « qui est un vrai poison », et tout autant des sources, dont toutes sont loin d'être sûres! Économise

ton argent, car le voyage peut durer plus longtemps que prévu, et n'hésite pas à coucher à la belle étoile pour garder tes fonds!

Maintenant le jour du départ est venu : généralement aux environs de Pâques. Au lieu de ralliement — à Paris la Tour Saint-Jacques en garde le souvenir — ils sont là des centaines, les pèlerins joyeux. Ils entendent pieusement la messe, où l'on prononce sur eux les prières spécialement prévues pour le pèlerinage. Le prêtre les asperge d'eau bénite et remet à chacun le bourdon et la panetière, également bénites. Une dernière journée s'écoule en adieux et, à la tombée de la nuit, la troupe s'ébranle. Un immense « alleluia! » jaillit des poitrines. Et l'on entend s'éteindre, sur la route qui s'éloigne, le refrain qui donne du courage : « En avant, pèlerins, toujours plus avant! »

Ainsi la caravane va traverser des pays, des provinces, suivant des routes fixées par la tradition. Hommes, femmes, enfants cheminent pêle-mêle, à pied. Rares sont ceux qui ont voulu s'offrir le luxe modeste d'un cheval ou d'un âne. Des jongleurs, des chanteurs font escorte aux marcheurs, et leurs voix alternent avec les cantiques qu'en chœur reprend la foule. Seuls les pénitents, bien reconnaissables à leur froc sombre marqué de deux croix rouges, cheminent en silence, méditant et priant. C'est la grande aventure qui se déroule, le peuple chrétien qui marche, D'église en église, de lieu saint en lieu saint, on va faire les étapes ; la route qu'on va suivre est toute jalonnée de souvenirs de foi[1]. Aux yeux des pèlerins, la carte de la chrétienté entière est constellée de points de repère lumineux qui sont des cathédrales, des tombeaux, des basiliques... Cette pieuse performance va durer des semaines et des semaines : neuf mois pour Saint-Jacques, un peu moins pour Saint-Pierre, trois ans parfois pour le Sépulcre de Dieu!

***

Quels sont donc les points vénérables de la terre vers lesquels se dirigent les pieuses colonnes? Le premier grand centre de pèlerinage, premier par la dignité, premier par les mérites qu'il fait acquérir est celui de la Terre Sainte, de *Jérusalem*. On l'a vu débuter au IVe siècle, durant les temps barbares, il n'a jamais cessé, même après que le terrible khalife Hakem eut, dans une crise de fanatisme, détruit l'église du Saint-Sépulcre

1. Il est curieux de constater qu'aux souvenirs chrétiens des saints se mêlaient, sur les grandes routes de pèlerinages, ceux des héros fabuleux des *Chansons de Geste*. Ainsi à Blaye en Gironde, sur une des routes de Compostelle, on vénérait à la fois Roland et saint Romain, à Bordeaux l'évêque de saint Seurin et Roland encore, dont l'olifant était conservé dans l'église du saint, à Arles, aux Alyscamps, le souvenir des premiers martyrs de la Gaule et ceux des morts de Roncevaux. En Italie, sur la route de Jérusalem, maintes traces se retrouvent des héros de la Geste par exemple à Modène, où un portrait représente Artus et les chevaliers du Cycle breton, ou à Vérone, où l'épée d'un personnage sculpté à la façade de la cathédrale, porte gravée le nom de *Durindarla*, Durandal, l'épée de Roland.

et qu'il fut devenu extrêmement dangereux de se risquer en Palestine ; des audacieux, tel le terrible Foulques Nerra, comte d'Anjou, ont même fait plusieurs fois le dévot voyage, pour implorer une pénitence qui, il faut l'avouer, leur était très nécessaire !

Au XIe siècle, le pèlerinage des Lieux Saints demeure très difficile, les Seldjoukides ne se gênant pas, quand l'humeur leur en prend, pour massacrer les pèlerins ou les réduire en esclavage, et la colère provoquée par les sévices infligés aux piétons de Dieu sera un des moyens qu'utilisera la Papauté pour déclencher la Croisade. Même quand, après 1099, les princes francs seront installés à Jérusalem, le pèlerinage continuera à constituer un véritable exploit.

Par la Voie Émilienne, le pèlerin traversera d'abord l'Italie dans toute sa longueur, puis s'embarquera à Brindisi — non sans avoir salué au passage l'Archange Saint Michel au Mont Gargano — et même, s'il a choisi pour port de départ Pise, Gênes ou Venise, (dont les pèlerinages font la prospérité) il aura quand même eu bien des étapes pour y arriver. Ensuite, il lui faudra, sur des bateaux peu confortables où la pieuse cargaison est entassée, faire des jours, des semaines de navigation. Après quoi, débarqué en quelque port de Syrie, il lui faudra encore bien des journées de marche pour arriver à son but. N'importe ! la joie sera grande quand il s'agenouillera aux endroits sacrés dits par l'Évangile ! A Bethléem où l'étoile d'argent marque l'endroit exact, nul n'en doute, de la Nativité ; au bord du lac si beau qui entendit retentir la Parole ; au Sépulcre surtout qui abrita trois jours le corps adorable, le Divin Christ. Raconter au retour les milles choses étonnantes qu'on a vues, évoquer la nouvelle basilique, dont les maîtres d'œuvre francs dressent les assises, montrer les précieux souvenirs ramassés là-bas, un peu de poussière du tombeau, une branchette d'oliviers coupée au Jardin de l'agonie, une médaille, une statuette, et surtout une *palme* semblable à celle dont l'image est fixée au col du « *paulmier* », quelle gloire pour tout le restant de ses jours !

Aller à Rome, l'autre Ville Sainte, est moins difficile, mais presque aussi méritoire. C'est d'ailleurs dans l'histoire, le plus ancien lieu de pèlerinage, connu depuis les temps reculés. On a dit que le « roumavage » ou « roumayage » c'était le pèlerinage du cœur ; un grand élan d'amour porte les chrétiens fidèles vers ce lieu où bat le sang le plus vif de l'Église. Ce n'est pas pour autant que le voyage soit de tout repos car, précisément parce que les pèlerins sont très nombreux, les larrons le sont aussi, qui les guettent aux farouches cols des Alpes pour les détrousser ! Toutes les routes cependant sont, sans arrêt, suivies de mille groupes pieux, tant et tant qu'il faudra que la charité de saint Bernard de Menthon élève, aux points dangereux, des hospices pour les recueillir ; les chrétiens de France sont si nombreux qu'on appelle les chemins suivis par eux *via francigena* ou *via francesca*. Par monts, par vaux, les pèlerins cheminent sur les mêmes voies que jadis foulèrent les légionnaires. En toutes villes, il y a des saints à vénérer, des églises illustres à visiter ; mais nul, surtout,

n'oublierait de faire le détour par Lucques pour y adorer le « Saint Visage », le « Saint Vou » comme disent les Provençaux, ce grand Christ sculpté aux yeux de cristal largement ouverts, qui donnaient à sa face un aspect de majesté terrible, et duquel on rapportait maints miracles. Ainsi, ayant fait quelque quinze cents ou deux mille kilomètres, les voyageurs arrivent au sommet du Monte Mario, ce promontoire au-dessus de la Terre Promise, qu'on appelle aussi Mont de Joie — le Montjoie du vieux cri de guerre franc — d'où l'on aperçoit toute la Ville Éternelle, la Rome sainte. Alors une émotion immense étreint les cœurs, et devant la fauve merveille des maisons, des palais, des églises, des grandes ruines, le cantique fameux monte à toutes les lèvres : « Salut, ô Rome, maîtresse du Monde, rouge du sang des Martyrs, blanche du lis des vierges, sois bénie, ô Rome, dans les siècles des siècles! »

Dans la Ville Éternelle, le pèlerin va d'abord à Saint-Pierre, la plus vieille église, la mère de toutes les églises ; il y admire tout, le baptistère où l'empereur Constantin (chacun sait cela) fut guéri de sa lèpre en entrant dans l'eau sainte, la statue de saint Pierre dont on doit baiser le gros orteil, son tombeau, et cette sublime relique dont nul ne met en doute l'authenticité, le voile de Véronique, empreint de l'image de la Sainte Face. Plus heureux encore s'il peut saluer le Père de tous, baiser son anneau pastoral... Mais il y a aussi bien d'autres souvenirs à retrouver, maintes illustres mémoires à vénérer. Saint Paul, là où il fut enterré après son martyre, saint Jean au Latran, l'église du Saint-Sépulcre qui rappelle celle de Jérusalem, le Colisée plein du souvenir des martyrs, Notre-Dame de la Rotonde, l'ancien Panthéon. Il y a d'ailleurs des guides excellents pour lui apprendre tout ce qu'il doit voir : le vieil *Itinéraire d'Einsiedeln* et surtout la *Totale Description de la Ville* qui n'oublie ni un monument, ni une légende, non plus que les auberges à pèlerins, comme il en existe des centaines, comme on en voit encore une, au bord du Tibre, l'*Albergo del Orso*.

L'importance de Rome comme lieu de pèlerinage ne cessa de monter durant tout le moyen âge, liée à l'importance croissante des Papes. Elle atteignit son comble en 1300, quand Boniface VIII eut renoué avec la très antique tradition juive du Jubilé en proclamant l'*Année Sainte*. A l'appel du Saint Père, sur la promesse de grâces exceptionnelles, les pèlerins, à la lettre, se ruèrent sur la ville. Il y en eut tant qu'on ne sut vraiment où les mettre, et que Dante, qui en fut, rapporte, en quatre vers de la *Divine Tragédie*, qu'il fallut établir un sens unique pour les « romieux » qui traversaient le Pont Saint-Ange! Il en vint des millions, de toutes les classes, de toutes les nations, des délégations entières de pays ou de villes, au premier rang desquelles celle de Florence se signala par son faste insurpassable. De semaine en semaine, des cérémonies magnifiques se déroulèrent. Et quel fut le résultat de tout cela? Les méchantes langues disent bien que les vrais bénéficiaires de l'Année Sainte furent les commerçants de Rome, mais on ne saurait nier qu'un tel afflux de

piété, une telle ferveur vers le Pape, ne dût avoir pour conséquence de resserrer les liens de la chrétienté et de répandre partout l'amour de l'Église et la fidélité envers son chef[1].

***

Jérusalem, Rome, ces deux pèlerinages reposent sur des faits historiques : la vie et la mort du Christ, la venue de Saint Pierre et son martyre. Que Compostelle ait pu prendre une importance telle que durant tout le moyen âge ce pèlerinage ait pu rivaliser avec les deux autres, cela demeure assez mystérieux. Cependant c'est un fait : dans la *Vita Nuova* Dante va jusqu'à dire « qu'au sens étroit, on entend par pèlerin celui qui va à la Maison de Saint Jacques ». Étrange gloire que celle de cet humble pêcheur de Bethsaïde, saint Jacques-le-Majeur, fils de Zébédée, frère de saint Jean l'Évangéliste, dont les *Actes des Apôtres* nous apprennent qu'il fut le premier des Douze à recevoir le martyre! Un apocryphe affirmait qu'il était venu auparavant en Espagne convertir les infidèles, mais c'était surtout après sa mort que son épopée était devenue fabuleuse, si fabuleuse même qu'on est tenté de reconnaître le dessein de la Providence dans cette puissance invisible qui va faire lever et déferler sur les routes, durant des siècles, les « armées du Seigneur », les « jacobites ».

Donc, dit la tradition, en 45 de notre ère, une barque venue de très loin, portant sept hommes et un cercueil de cèdre, apparut sur la côte de la Galice et s'échoua. C'étaient les disciples de saint Jacques cherchant un lieu pour abriter les restes sacrés de leur maître. Une cité se dressait non loin de là, close de murailles farouches, où régnait une princesse druidique, la Louve. Après une péripétie pathétique, où la terrible prêtresse manqua déférer au gouverneur romain les sept chrétiens, émue par les prodiges que la main divine fit pleuvoir sur elle, elle se rendit, se fit baptiser, offrant aux disciples deux taureaux pour traîner le char portant le cercueil et un terrain pour y construire un tombeau. Telle était l'origine du culte de saint Jacques en Galice. Et veut-on savoir pourquoi l'endroit s'était nommé Compostelle, ce qui veut dire « le Champ de l'Étoile »? Parce que le tombeau ayant disparu au cours des invasions, un saint ermite, guidé par une étoile, l'avait en songe retrouvé! Que toutes ces traditions plus ou moins établies aient pu déterminer un si vif courant de piété, on ne le comprend qu'en rapprochant le fait du pèlerinage d'un autre fait, celui-là historique : la volonté des chrétiens d'Espagne de chasser de leur pays les musulmans. Saint Jacques n'était-il pas apparu lors de la bataille de Clavijo pour charger à la tête des armées

1. Le jubilé de 1300 créa une tradition qui devait durer jusqu'à nous. Clément VI, en 1343, décida que la célébration de l'Année Sainte aurait lieu tous les cinquante ans à partir de 1350. (En 1389, Urbain VI réduisit le délai à trente-trois ans en souvenir des trente-trois années que Notre-Seigneur passa sur terre.)

chrétiennes ? Ne le nommait-on pas le « Matamore », le tueur des Maures ? Le pèlerinage de Compostelle fut, sans aucun doute, un des éléments de cette attention vigilante que l'Église donna à l'Espagne et qui se concrétisa en la *Reconquista*.

Toujours est-il que, fréquenté dès le xe siècle, organisé en grand au xiie, par l'archevêque Diego Gelmirez, ce pèlerinage, durant tout le moyen âge connaît l'affluence ; c'est par milliers, par millions, que les pèlerins d'Occident vont à Compostelle. Des Germains, des Flamands, des Anglais, des Polonais même et des Hongrois, et des Français surtout si nombreux qu'on appelle — ici aussi — « chemins français » la voie qu'ils suivent. Quatre grandes routes traditionnelles, organisées avec des relais, leur permettent de traverser la France commodément : route de Paris, qui, partant de la Tour Saint-Jacques, par Saint-Jacques du Haut-Pas, se dirige vers Tours où la rejoint la route de Chartres ; route de Bourgogne qui débute à Vézelay, route d'Auvergne qui commence à Clermont ; route du Midi où le rassemblement se fait dans les Alyscamps d'Arles et dont Toulouse marque la plus belle étape. Tous ces itinéraires se rejoignent, au Sud des Pyrénées, à Puenta-la-Reina, d'où par Pampelune, Burgos, Villafranca, les piétons de Dieu arrivent au Sanctuaire. Maints sont les souvenirs que ces « jacobites » ont laissés au long de ces routes et les sculpteurs romans et gothiques les représenteront souvent, avec leurs coquilles caractéristiques. Au cri rituel de : « Outrée ! Susée ! » ils avançaient par caravanes entières, le long des routes ardues, sur les plateaux tantôt brûlés, tantôt glacés. Aussi quelles sommes énormes de trésors spirituels n'accumulaient-ils pas dans l'escarcelle de Dieu ?

***

Tels sont les trois grands centres qui drainent les foules pieuses, mais à côté de ces sommets de la piété, il y en a une multitude d'autres, plus modestes, mais qui eux aussi, attirent quantité de fidèles. On ne saurait les énumérer tous. En Provence, c'est la *Sainte-Baume* où saint Maximin cacha, dit-on les restes de la Madeleine, fait qui ne souffrait plus de discussion, depuis qu'en 1279 Charles de Salerne avait exhumé le corps et qu'on avait trouvé intacte la langue de la Sainte... Papes, Rois, Saints et Saintes y vinrent à foison. En Bourgogne, le haut lieu, c'est *Vézelay*, autre sanctuaire de la Madeleine, car on y gardait assurait-on, une partie de ses os et de ses cheveux ; symbole même de l'esprit de pénitence, la pécheresse pardonnée attirait, par son seul nom, maints cœurs inquiets et scrupuleux. A *Tours*, le tombeau de saint Martin garde du prestige, et nombreux sont les visiteurs surtout le 9 novembre, anniversaire de sa mort et le 4 juillet, où l'on commémore la translation de ses reliques. En Bretagne, le *Mont Saint-Michel*, le merveilleux îlot au péril de la mer, est le sanctuaire inviolable, inviolé, de l'Archange

qui, dans la vision de l'Apocalypse, sauve le Fils de la femme des assauts du Dragon heptacéphale. C'est le protecteur des guerriers, des chevaliers, le premier baron de France (ses armes portent trois fleurs de lys) ; mais il attire aussi des foules de tous genres, des artisans, des marchands, même des enfants, — les « Pastoureaux » de 1333 — tous saisis d'un saint vertige, tous fanatiques de leur titre de « miquelots ». En Italie, c'est surtout sur les pas de Saint François que les grands lieux de pèlerinage naissent : *Assise* tout d'abord, et ses annexes, Saint-Damien et les Carceri, mais aussi le Mont de l'*Alverne* où il reçut les stigmates, et même en tous les lieux, plus modestes, Gubbio, par exemple, où se situent des épisodes de sa vie.

Et comment ne pas évoquer, comme une litanie, tous ces lieux de pèlerinages consacrés à la plus douce image, à la *Vierge* ? Notre-Dame de Chartres, au passé immémorial, dont la crypte abrite la Vierge de sous terre ; Notre-Dame du Puy, née d'une guérison miraculeuse opérée par la Mère de toute bonté, sur une pauvre femme paralysée ; Notre-Dame de Fourvières, qui prie sur Lyon du haut de sa colline ; Notre-Dame de la Garde, que Maître Pierre des Accoules éleva, vers 1210, comme un phare spirituel au-dessus du port marseillais ; Notre-Dame de Liesse, ce haut lieu de la France de l'Est, bâtie par des croisés et qui devint illustre quand Enguerrand de Coucy eut retrouvé par son intervention ses enfants « kidnappés » par des voleurs. Au pays de sainte Odile, Notre-Dame de Dusenbach et Notre-Dame de Marienthal multiplient les prières. Et c'est encore Notre-Dame de Rocamadour, Notre-Dame de Font-Romeu et Notre-Dame de Bétharram, ces ancêtres de Lourdes, Notre-Dame de la Délivrande, antique sanctuaire normand, sans oublier, en Bretagne, qu'en fêtant sainte Anne à Auray, c'est encore Marie qu'on exalte, comme on la prie à Rumengol, au Folgoët et en maints autres lieux...

Pèlerinages mondiaux, pèlerinages nationaux, pèlerinages provinciaux, pèlerinages locaux... la liste en serait, en vérité, interminable. « On dirait, écrit parfaitement Jacques Madaule, d'un vaste système de veines et d'artères qui ne cesse de brasser les populations, et qui n'agit pas moins sur ceux qui ne se déplacent pas que sur ceux qui hantent les routes. En dépit des frontières et des péages, malgré le lourd appareil de privilège et de servitude, l'esprit des saints ne cesse de retentir. La République chrétienne éprouve son unité dans ce perpétuel mouvement qui anime les métiers, qui inspire les artistes, qui fait chanter les jongleurs. » Témoignage peut-être le plus frappant, le plus concret que le moyen âge ait donné de l'intensité de sa foi, cette marche infinie pour Dieu fait sentir ce qu'il y avait d'exaltant dans la religion chrétienne d'alors, son désir passionné d'infini, et son impatience des limites.

DANIEL-ROPS

UN CAPITAINE

par JAN DE HARTOG

NOTRE remorqueur qui en était à sa troisième année de guerre sur les *Western Approaches*, fut désigné comme navire de sauvetage dans les convois en route pour l'Arctique.

D'abord, on nous envoya à Avonmouth pour réparations, ce qui nous surprit, car nous avions passé à l'inspection moins d'un mois auparavant. Nous découvrîmes bien vite qu'il ne s'agissait plus de réparations mais d'une révision générale. On nous donna une chaudière supplémentaire, une hélice de fonte. Les tuyaux furent garnis d'isolant frais et le plafond du poste d'équipage recouvert de plaques de liège. On nous fit passer un examen médical approfondi, et, pour finir, on planta un canon Oerlikon flambant neuf sur le gaillard d'avant.

Je m'efforçai de glaner quelques renseignements sur les convois arctiques, mais sans grand succès. C'est seulement après avoir atteint Reykjavik où nous devions prendre nos ordres, que j'appris ce que l'on attendait de nous.

J'avais été convoqué pour recevoir les instructions générales. Les capitaines, commandant les navires du convoi, se trouvèrent rassemblés dans une salle de classe aux vitres embuées. Aux murs, un tableau noir et des images coloriées représentant des singes et des pommes, et sous lesquelles on pouvait lire *singes* et *pommes* en islandais. La pièce était garnie de petits bancs, et sur ces bancs s'assirent, inconfortablement, quarante-six capitaines. Devant le tableau noir, se tenait un capitaine de frégate de la Royal Navy assez distingué, qui ramena les hommes réunis là de quarante ans en arrière en leur disant : « Mon nom est Squirrel » [1], ce qui fit rire.

Je me sentis si déconcerté de me retrouver sur les bancs de l'école que, pendant quelques minutes, j'entendis à peine ce que le commandant Squirrel disait. Je regardais mes petits camarades : de vieux capitaines anglais et norvégiens, aux manches trop courtes, aux nez couperosés, lorsque ces mots vinrent frapper mon oreille : « navires de sauvetage ».

Il s'agissait pour les capitaines des navires de sauvetage de lever la main. Je ne crois pas que le commandant Squirrel l'ait fait exprès, car ce

— Jan de Hartog est né à Harlem (Hollande) en 1914. Dès l'âge de dix ans il naviguait sur des voiliers en Baltique, par la suite sur des remorqueurs de haute-mer. Un accident l'obligea à renoncer à la navigation. Il devint acteur, auteur dramatique et romancier. Deux de ses pièces ont été jouées à New-York, Londres et Paris : *Maître après Dieu* et *Mort d'un Rat*. Il a publié en France deux romans : *Jan Wandelaar* et *Stella*.

1. Écureuil.

n'est pas le genre de la Royal Navy, mais les six hommes qui levèrent la main se sentirent assez mal à l'aise. J'étais l'un d'eux, et de beaucoup le plus jeune. Les autres étaient des commandants de chalutier ; ils ressemblaient à des phoques.

Le convoi était formé, tel fut le sens du discours du commandant, par douze navires avançant de front, chaque navire en précédant trois autres. Une file sur deux était suivie par un navire de sauvetage. Notre tâche consistait à recueillir les survivants de tout navire qui se trouverait être endommagé ou coulé dans l'une des deux lignes commises à nos soins. Le commandant expliqua comment il fallait se comporter avec les rescapés. Dans mon cas, on se bornait à leur donner les premiers secours puisque notre navire était trop petit pour comporter une infirmerie et abriter un médecin à bord. Il demanda : « Pas de questions ? » Je levai la main, fis semblant de me mettre debout, et je voulus savoir si j'était censé remorquer ceux de mes navires qui seraient seulement désemparés.

Le commandant Squirrel leva d'invisibles sourcils et prononça d'une voix glaciale :

— Remorquer ?

Sans me laisser démonter, je dis :

— Oui, remorquer. Avec une haussière, comprenez-vous.

Le visage du commandant Squirrel devint de marbre. Lorsqu'il eut définitivement assumé l'impassibilité d'une statue il prononça, tandis que la classe entière transpirait en silence :

— Vous êtes sans doute capitaine de remorqueur ?

— Oui.

Il hocha la tête, s'empara d'un morceau de craie, leva la main vers le tableau noir, et dit :

— Ce sont là des cas d'espèce. Cependant, en règle générale, il n'est pas prévu de remorquages sur ce parcours. C'est le commandant de votre bâtiment qui en décidera.

Si je n'avais pas eu le sentiment de me retrouver à l'école, j'aurais réagi avec plus de souplesse. Au lieu de cela, je me cramponnai au terrain.

— Il se trouve, dis-je, que je suis le commandant de mon bâtiment. C'est pourquoi je cherche à me documenter.

— Mais non, Capitaine. La fonction sera assumée par un officier de la Marine Royale.

— Je serais relevé de mon commandement ? dis-je sans y croire. Toute le monde était pétrifié.

— A bord de chaque navire de sauvetage se trouvera un officier chargé de la liaison. Il sera responsable pour tout ce qui concerne le service de convoyage. » Puis, il appuya la craie sur le tableau noir et dit : « Je vais dessiner à présent pour vous, messieurs, la formation générale du convoi. » Je n'entendis pas le reste, car je n'écoutais plus. Jamais de

ma vie je n'avais éprouvé pareille humiliation. Je restai assis là, tassé sur mon petit banc, étroitement accolé au flanc d'un capitaine de chalutier empestant le poisson, plein de haine pour le commandant, dévoré du désir de me lever et de l'étrangler. Pendant deux ans, qui m'avaient paru durer deux siècles, j'avais navigué sur les *Western Approaches*, j'avais perdu un navire, trois hommes et la jeune fille que j'aimais. J'avais éperonné un sous-marin allemand, tuant trente hommes. La seule chose qui m'avait permis de tenir depuis deux ans, c'était l'idée que j'accomplissais de mon mieux un travail de chien. A présent, cet imbécile venait me dire que je n'y connaissais rien, que je n'étais plus capable de commander mon navire et il s'imaginait que j'allais me laisser faire sans rien dire, alors qu'il m'enlevait la seule chose qui donnait tout son sens à ma vie? Peut-être ce jour-là fut-il maladroit, peut-être avait-il été vexé parce que nous avions ri lorsqu'il s'était nommé; quoiqu'il en soit, il pouvait se vanter de m'avoir touché au vif.

J'assistai à la fin de la séance sans faire l'idiot. Je reportai la haine que j'éprouvais pour le commandant sur la tête de l'officier inconnu qui allait s'emparer de mon autorité. Quant à la fin, on nous permit de sortir en file indienne, je réussis à regagner mon bord sans commettre d'excentricités. Je réussis même à dire à mon second sans élever la voix : « Nous appareillerons sous le commandement d'un officier britannique. » Je fis cette remarque comme incidemment, en enlevant ma casquette dans la chambre des cartes. Il resta silencieux, et je me tournai vers lui.

Il était assis sur le banc, les yeux écarquillés.

— Comment?

— Vous m'avez entendu.

Et je me retirai dans ma cabine sans faire claquer la porte. Là, je m'en pris au montant de ma couchette, mais il tint bon. Je donnai un coup de pied au tiroir, ce qui me fit mal. Tous ces gestes étaient comédie pure, car, en réalité, je me rendais compte que nous n'en resterions pas là et j'avais un peu peur. Si j'avais dit à mon second la même chose, avec les mêmes mots, mais sans éprouver les mêmes sentiments, les conséquences n'auraient pas du tout été les mêmes.

On frappait. J'ouvris la table de toilette, tournai le robinet et, le dos à la porte, je dis : « Entrez ». La porte s'ouvrit. Une voix demanda : « Bon Dieu, que se passe-t-il? » C'était le chef mécanicien. « C'est vrai, ce qu'il dit? Ils nous ont foutu un commandant britannique? »

Je me lavais les mains : « Mais non, dis-je. C'est simplement un officier de liaison, responsable pour le service de convoyage. » C'était la seule réponse possible.

Le chef lança un juron obscène. Puis, il déclara :

— Je ne sais pas comment vous prendrez la chose, mais permettez-moi de vous dire que je veux bien être pendu si nous nous laissons faire comme ça. Et quand je dis « nous », c'est au nom de tout l'équipage que je parle. » Mes yeux s'embuèrent, d'amitié, de reconnaissance, sans doute,

et aussi parce que je sentais refluer en moi cette vague de haine imbécile. Cependant, je commençais à me faire du souci.

— Merci Jaap, dis-je tout en me lavant les mains. Vous êtes un frère. Mais il ne faut pas perdre la tête. Jusqu'à présent, nous avons fait la guerre en corsaire. Aujourd'hui, nous naviguons en convoi, et il tombe sous le sens...

Mais il ne m'écoutait pas. Il écumait de rage et il continuait à m'expliquer tout ce qu'il ferait subir à quiconque viendrait donner des ordres à mon bord. Je lui dis de se taire et de reprendre son sang-froid. Il sortit en claquant la porte avec violence. Mon verre à dents tomba dans le lavabo. Je ramassai les morceaux dans un journal que je roulai en boule avec précaution et allai le jeter par le hublot dans l'eau ténébreuse du port de Reykjavik. Il tombait une sorte de grésil.

Je venais de refermer le hublot quand j'entendis un bruit de voix dans la chambre des cartes, et, de nouveau, l'on frappa à ma porte. Cette fois, ils entrèrent tous les quatre : mon second, les deux mécaniciens et Sans-Fil. Ils voulaient bien être pendus s'ils se laissaient faire sans rien dire, le premier qui mettrait le pied à bord et donnerait des ordres par-dessus ma tête, ils l'..., etc. Comme ils avaient tendance à se répéter, je les interrompis et je leur dis que je ne supporterais aucune fantaisie. J'étais encore le maître à mon bord et je leur intimai l'ordre de se taire et de foutre le camp avant que je ne leur dise ce que je pensais d'eux. Est-ce qu'ils avaient perdu la tête? Se prenaient-ils pour des boy-scouts? Il y avait une guerre. Il s'agissait de balader quarante-six navires sur la route de mer la plus difficile en ce moment, et celui qui en faisait une question de susceptibilité personnelle était mûr pour le cabanon.

Mon petit discours était si bien tourné que j'en étais presque arrivé à me convaincre moi-même. Ils se répandirent en protestations réconfortantes, ils rayonnaient de bonne camaraderie, mais je tenais ferme comme le roc, tout en essuyant mes grandes mains d'homme fort. Mais, lorsqu'ils se furent retirés, je me regardai dans la glace et je ressentis un petit frisson.

***

Je passai le reste de l'après-midi dans ma cabine, à trier l'équipement arctique que nous avions touché à Greenock avant d'appareiller pour Reykjavik.

J'essayai un passe-montagne, des mitaines, de longs bas de laine, un cache-oreilles. Comme je déroulais un grand sweater bleu, une petite note s'en échappa où l'on pouvait lire ces mots d'une écriture fine et régulière : « Ce vêtement a été tricoté par une maman de l'Ontario, Canada. Dieu te bénisse, mon enfant. »

Un instant, je restai immobile, la petite note à la main, un peu honteux. Tout en m'affairant, je n'avais cessé de penser à l'officier et à tout ce que je lui réservais ; et là, mon papier à la main, j'eus ma petite minute

de bon sens. Je vis la guerre, et moi-même, et le chandail avec les yeux de la brave femme qui avait écrit cela. Puis je remis le chandail dans le paquet, sans l'essayer, et je glissai dedans la note manuscrite. Derrière le disque couleur d'étain du hublot, un fin grésil tombait obliquement. Le petit réveil fixé à la planchette au-dessus de ma couchette grignotait le silence. Si cette maman de l'Ontario s'était trouvée là, elle aurait su remettre les choses en place, car, en l'occurrence, c'était une personne de ce genre que requérait la situation.

Il se présenta juste avant le dîner. Tout l'après-midi, je m'étais préparé à cette rencontre, et, cependant, il me prit à l'improviste. J'étais assis devant la table des cartes, et je mettais un peu d'ordre dans le tiroir du bas où toutes sortes d'ordures s'étaient accumulées, quand j'entendis derrière moi une voix proférer avec un fort accent canadien : « Salut, Capitaine! Comment va? »

Je m'étais imaginé un jeune frère du commandant Squirrel. Au lieu de cela, je discernai un visage juvénile et poupin, taché de son, des sourcils roux et une mèche de cheveux gingembre sortant d'une casquette qu'aucun officier authentique de la Royal Navy n'eût portée aussi gaillardement. Recouvert d'une fine poudre de neige, brillait sur son épaule un seul galon en zig-zag : c'était la catégorie la plus basse de toute la marine britannique. Pas même la marine marchande. Les yachts!

A la vue de ce ridicule et unique galon, je sentis un flot de bile me monter aux lèvres. Ce nourrisson était plus qu'une insulte, c'était une mauvaise plaisanterie. Il dut percevoir ma réaction hostile et réagit avec une grimace enfantine. Il avait évidemment l'habitude de jouer avec son charme. Sans doute était-il la coqueluche de sa classe. Il scella définitivement son destin en ajoutant :

— Où est-elle donc, cette guerre dont on m'a tant parlé?

Je ne connaissais pas de réplique à cette fine remarque; j'ouvris la bouche pour répondre, mais, plutôt que de faire l'imbécile, je me repris, me levai, et sortis. A ce moment, le cuisinier surgit de son antre, enveloppé d'une odeur de soupe aux pois ; il dit « Le capitaine est servi. » Je répondis : « Bon. Vous préviendrez l'officier qui est dans la chambre des cartes. » Et je descendis au carré.

Au moment où j'entrai, les quatre officiers qui étaient assis à table, leurs têtes rapprochées, se rejetèrent en arrière. Visiblement, je tombais en pleine conspiration. Le chef mécanicien, un grand gaillard, toujours le cœur sur la main et qui n'aurait pu tromper sa propre mère, alla même jusqu'à toussoter et à croiser les jambes. D'un mot, j'aurais pu les aider à sortir de cette situation embarrassante ; mais, avant que j'aie pu trouver les paroles qu'il fallait dire, des pas décidés se firent entendre dans l'escalier, et Beau Blond, toutes voiles dehors, fit son entrée, manquant, en passant près de moi, d'envoyer valser ma casquette dans la soupière. Si seulement cet imbécile avait su se retenir d'afficher son sourire d'opé-

rette, si seulement il ne s'était pas présenté comme un grand joueur de football émergeant sur la pelouse. Dieu sait que j'aurais pu faire une ultime tentative pour remettre les choses au point. Mais il se tenait planté là, le tombeur de fillettes, avec sa casquette en arrière, son sourire soi-disant irrésistible. Pour gagner définitivement nos cœurs, il déclara : « Salut, la compagnie. Eh bien, puisque ces messieurs ont décidé de nous marier, autant être bons amis tout de suite ! »

Au fond, j'aurais dû remercier le ciel. Car le chef mécanicien était bien trop stupéfait pour lui jeter la soupière à la tête, ou pour lui débiter le discours qu'il avait préparé tout l'après-midi en polissant les cuivres immaculés de la chambre des machines. Mon équipage réagit comme moi. Quelles qu'aient été leurs intentions, ils se fermèrent comme des huîtres. Nous restâmes là, étonnés, pendant quelques instants qui nous parurent plutôt longs, et alors le cuisinier descendit avec une assiette et une cuillère, les jeta sur un coin de la table et dit au petit avec un accent abominable : « Ici, bateau hollandais, équipage pas parler anglais, moi parler anglais. Si vous dites quelque chose à moi parler, je parle au capitaine, vous comprendre ? Moi traduire. » Il lui montra l'assiette et la place vide : « Vous asseoir et bouffer. Si vous parler, crier pour moi, bon appetite. » Puis, il tourna les talons et remonta l'escalier, la queue en trompette.

J'avais compris. Ils avaient combiné toute l'affaire. Ils le court-circuitaient littéralement en prétendant ne pas parler l'anglais, et ils avaient désigné comme interprète le cuisinier, le seul de l'équipage dont l'anglais était pratiquement inintelligible. Que cinq personnes adultes aient eu recours à un enfantillage aussi stupide me laissa sans voix. Là encore j'aurais pu intervenir. Et même je me préparais à le faire. Mais le Canadien prévint mes efforts en s'effondrant lamentablement. Il dit : « Oh, je vois. » Et il s'assit, affreusement gêné. Je dis en hollandais : « Vous êtes cinglés. Bon Dieu, qui est-ce qui a été chercher cela ? » Et le chef mécanicien répondit, avec un visage rayonnant de naïve astuce : « C'est nous, Capitaine, tous les quatre. »

J'aurais voulu les accabler d'injures. J'aurais voulu éclater de rire, j'aurais voulu fondre en larmes. Je m'assis et dis : « La soupe, je vous prie. » Sans-Fil me passa la soupière. Le chef mécanicien entreprit de raconter d'une voix forte, en hollandais, la nuit de noces d'un de ses camarades, et je m'en tirai, du moins pour l'instant, en ne portant pas mes regards vers le petit qui, à présent, se tenait tranquille dans son coin.

Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Il fallait trouver quelque chose, et tout de suite, autrement nous n'en sortirions jamais. J'eus un instant l'idée de m'adresser au nouveau venu en ces termes : « Le cuisinier exagère lorsqu'il dit que nous ne parlons pas l'anglais. Nous pouvons tout de même nous comprendre. » Ou quelque chose d'approchant. Mais le Canadien récidiva. Il avait dû décider que Sans-Fil était le moins redou-

table d'entre nous (erreur grossière), car il lui demanda : « Vous parler *pidgin* ? [1]. »

Sans-Fil le considéra comme un morceau de choix, fit durer le plaisir pendant un horrible moment, puis il hurla en hollandais : « Cuisinier ! *Il* parle ! » Avant que j'aie pu trouver une remarque adéquate pour prévenir une nouvelle catastrophe, le cuisinier était dans le carré. Visiblement, il s'était tenu derrière la porte, car les épaules de sa chemise étaient humides et il y avait de la neige sur sa casquette. Il bondit sur le petit comme un ogre sur sa proie et dit : « A moi, à moi parler, Sir, vous demander quoi ? »

Le Canadien lui jeta un regard d'effroi et dit en bafouillant un peu : « Du sel, je vous prie. »

Était-il humainement possible qu'il fît une gaffe chaque fois qu'il ouvrait la bouche ? Là encore il avait déraillé. Chaque cuisinier a sa fierté, est susceptible sur un point qu'il faut éviter d'irriter. Le nôtre ne pouvait pas souffrir qu'on voulût améliorer ses plats en y ajoutant du sel, du poivre ou de la moutarde. Depuis longtemps, nous nous y étions faits, et nous attendions, pour en prendre, qu'il eût tourné le dos.

Le cuisinier dit en hollandais : « Ce pauvre couillon aurait peut-être pu montrer ce qu'il voulait sans me faire descendre de ma cuisine. » Il s'empara de la salière et avec son affreux accent : « Tout de suite, Sir, je vais servir, Sir », et il versa le contenu de la salière dans la soupe du petit, qui, réellement effrayé, cette fois, dit seulement : « Merci beaucoup. »

Je n'en pouvais plus. Je me levai. Le cuisinier demanda en hollandais : « A propos, Capitaine, où va nicher notre oiseau ? Nous n'avons plus de cabine. »

Je répondis : « Sur le divan, dans la chambre des cartes. De plus, j'ai deux mots à vous dire. » Le ton y était, mais j'avais parlé en hollandais et, ce faisant, je m'étais rendu leur complice. Le cuisinier fit un large sourire au petit et lui dit : « Vous me suivre, Sir, moi vous montrer petit endroit pour dodo. Vous pas manger soupe ? Vous venir. » Le Canadien soupira : « D'accord. » Et il le suivit.

Après leur départ, j'eus un entretien cœur à cœur avec les conspirateurs. Depuis un an, nous ne nous étions pas quittés, je pensais les connaître, je pensais qu'ils me connaissaient. J'étais stupéfait (et en même temps je me sentais très seul) de voir qu'ils prenaient ma sévérité et ma modération comme l'expression même de ma pensée. Écoutant leurs arguments, essayant de me voir comme ils me voyaient, je compris que leur loyauté romantique me poignardait littéralement. J'entrepris de les convaincre que j'étais comme eux vexé et dégoûté de me voir soumis à l'autorité de ce blanc-bec, mais ils ne voulurent pas me croire car mon attitude avait par avance démenti mes paroles : « Sacré nom de Dieu, déclara le Chef,

1. Argot de mer très primitif, d'usage universel.

élevant le débat, vous n'en avez que trop supporté et nous aussi. Ils ont été jusqu'à nous jeter dans la gueule des sous-marins allemands avec une vieille pétoire pour toute défense, et à présent qu'ils nous donnent un armement convenable, vous pourriez peut-être croire que c'est parce qu'ils nous veulent du bien? Pas si bêtes, tout simplement ils se préparaient à nous coller un de leurs capitaines de bateaux-lavoirs. » Je levai la main pour tenter de mettre fin à ce discours insensé, mais le chef mécanicien poursuivit : « Je veux bien aller me battre, et encore à coups de pieds dans le cul, mais je n'irai pas prendre mes ordres d'un galopin. Je veux bien être pendu si je lui adresse la parole, et si vous acceptez de voir ce singe se percher sur votre épaule et coiffer votre casquette, je ne le regarderai même plus. Je lui passerai dessus comme un autobus la prochaine fois que je le rencontrerai dans la coursive. Ce qui est dit est dit. »

C'était le moment ou jamais de placer un mot. Je dis : « Mais... »

Le chef posa une main de la taille d'une poêle à frire sur ma manche et dit : « Plus un mot, Capitaine, pas maintenant. Nous nous reverrons demain matin. »

Sans-Fil me regardait avec ce petit sourire qui m'avait toujours intrigué ; il dit : « Il a raison. Allons nous coucher. Et ne traversez pas la chambre des cartes. Passez par votre porte. »

— L'un de vous mesure-t-il à quel point tout ceci est puéril? demandai-je.

— En tous cas, dit Sans-Fil, une petite leçon ne peut faire que du bien à ce jeune homme. Sinon, il pourrait s'imaginer qu'il est réellement maître à ce bord, et alors nous serions jolis.

Je dis : « Un véritable jardin d'enfants, voilà ce que vous nous préparez ; et je vous avertis, le premier qui recommence ce petit jeu, son compte est bon. » Sur quoi, je tournai les talons, montai l'escalier et gagnai la cabine.

Derrière la porte qui donnait sur la chambre des cartes, on n'entendait rien. Je restai immobile un instant, écoutant, méditant, et pour finir décidant d'entrer pour lui demander s'il n'avait besoin de rien, pour lui parler, d'homme à homme. J'allais poser ma main sur le bouton de la porte quand je me repris ; j'écoutai un instant puis je m'éloignai, allai me déshabiller et me mis au lit. Dans la chambre des cartes, le petit fredonnait.

Un garçon qui pouvait fredonner si allègrement après le traitement qu'il avait subi méritait bien son sort. Le chef mécanicien avait raison. Voilà un gars qui, à peine sevré, s'amenait dans le carré d'un remorqueur de haute mer et qui prétendait relever de son commandement un homme qui naviguait depuis seize ans et qui, lui, avait parfois le sentiment de n'être pas toujours à la hauteur. C'était trop fort. Je m'étais imaginé qu'il allait être effrayé, désemparé sous l'avalanche de nos manœuvres hostiles. Mais ce n'était qu'un adolescent insensible, il avait affronté l'accueil le plus épouvantable qu'on puisse imaginer de la part d'un groupe d'hommes

fraternellement unis, et il chantonnait comme si un avenir ensoleillé s'ouvrait devant lui.

J'étais allongé sur ma couchette, écoutant sa voix juvénile comme il allait et venait dans la chambre des cartes — ma chambre des cartes — quand, cessant de fredonner, il entonna : « La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière... » Je gueulai : « La ferme! » si fort que mes oreilles tintèrent un instant. Pendant quelques minutes, ce fut le silence, un silence si profond que je crus qu'il était sorti.

Je me dressai sur ma couchette, j'écoutai à la porte que je faillis ouvrir, puis je me ravisai, me courbai et regardai en fermant un œil, par le trou de la serrure. J'aperçus le petit tabouret qui se trouvait placé près de la couchette, et sur ce tabouret, une photographie tournée vers moi. La photographie d'une jeune fille en costume de bain.

J'eus le sentiment de commettre une incorrection. M'accroupir ainsi et regarder par le trou de ma serrure la photographie de l'amie d'un autre, c'était aller un peu loin. Je fis alors quelque chose que je n'avais pas fait depuis que nous avions appareillé pour l'Arctique : je pris deux ou trois cachets pour dormir.

Le chef mécanicien avait vu juste. A quoi bon se faire du souci, s'énerver, perdre son sang-froid à propos de rien? Demain, il ferait jour.

***

Le lendemain nous partîmes. Il faisait sombre. Il neigeait. Le convoi était immense et il se perdait dans la brume. Depuis deux ans, chaque fois que je sortais en mer avec mon remorqueur, j'éprouvais un certain sentiment d'exaltation : nous partions, tout petits, tout seuls : quelque part, un navire mortellement atteint sombrait, et nous étions son dernier espoir. Sentiment un peu enfantin, certes, et que j'avais éprouvé lorsque, dans un vieux baquet, je barbotais dans l'avant-port de notre village, en m'imaginant que je pilotais un bateau de sauvetage. Sentiment légitime après tout, le destin de ce navire désemparé de l'autre côté de l'horizon dépendait un peu de nous. Nous avions une responsabilité.

Quand le convoi quitta Reykjavik, ce fut différent. Nous n'avions plus aucune responsabilité. Nous faisions partie du troupeau comme les gros cargos qui nous précédaient. Les contre-torpilleurs d'escorte bondissaient dans le grésil avec un furieux remous d'écume, nous dépassaient, puis disparaissaient dans l'ombre, leurs klaxons aboyant à pleine gorge comme des chiens de berger. Nous avions l'impression d'être inutiles et, en dépit de notre armement, plus faibles que lorsque nous n'avions rien d'autre pour nous défendre que notre sang-froid.

Peut-être était-ce la présence du jeune Canadien sur la passerelle qui me donnait cette idée. Il avait évidemment la certitude d'être un héros.

Pour lui, cet appareillage sur une route dangereuse, c'était le départ des Vikings ; il n'avait pas la moindre idée de ce qui allait se passer. J'essayais de ne pas le regarder, mais mes yeux se trouvaient irrésistiblement ramenés sur lui qui se tenait, très calme, à l'extrémité de la passerelle, ses mains dans les poches de sa capote, la casquette en arrière, une boucle de cheveux dans le vent.

Le cuisinier apporta du café, ses doigts crispés sur l'anse des quarts pleins de liquide bouillant. Je m'étais levé ce matin-là avec la ferme résolution de rompre le silence à la première occasion qui se présenterait. Eh bien, l'occasion se présentait. Je pensais bien que le cuisinier se garderait d'offrir un quart au Canadien. Je lui dirais alors en anglais : « Cuisinier! Servez le Capitaine, je vous prie. »

Mais le cuisinier évita le piège. Il offrit un quart au petit et lui dit avec un grand rictus de côté : « Permettez, Sir, bonne tasse café! » Le petit secoua la tête en souriant, comme un homme que l'on tire d'un rêve, comme un touriste sur le point d'avoir le mal de mer et il répondit : « Non, merci, pas pour le moment. Dites au capitaine que je mènerai la barque s'il veut rentrer. » Je grinçai des dents.

Le cuisinier fit demi-tour. Pendant près de trois ans, je l'avais considéré comme un garçon fatigant, mais inoffensif. Cette fois, il me fit peur. Il dit en hollandais : « Ce monsieur suggère que vous retourniez vous coucher, Capitaine, il se charge de mener le convoi tout seul. »

Je dis : « J'ai entendu. Fous le camp. »

Le cuisinier voulut savoir s'il fallait lui répondre.

Je dis : « Fous le camp ou je te casse la gueule. »

Le cuisinier se retourna vers le petit qui n'avait rien remarqué et dit : « Le capitaine juste levé, Sir, voudrait rester petit peu sur la passerelle, avec votre permission. » Le petit, toujours dans la lune, allait répondre amicalement, mais le cuisinier ne lui en laissa pas le temps : « Si vous êtes malade, dit-il, les cabinets sont juste en bas, deuxième porte à droite. » Sur ce, il se retira en marmonnant.

Il n'y avait plus d'espoir. J'étais désormais incapable de rompre le charme, du moins pas d'une manière sensée. A présent, la meilleure chose à faire était de ne rien dire pendant une heure ou deux, car je savais que la colère m'empêcherait de l'aborder normalement. Je me mettrais à dévider des injures, ce qui m'était arrivé une ou deux fois auparavant dans ma vie, et n'avait pas manqué chaque fois de me couvrir de honte.

Soudain, le navire de tête hissa le premier signal. Le petit tira un papier de sa poche et regarda autour de lui comme s'il allait appeler le cuisinier. Je m'approchai et lui pris le papier des mains. Je fis demi-tour, m'attendant à ce qu'il se rapprochât de moi, ou au moins dît quelque chose. S'il l'avait fait, j'aurais éclaté. Mais il ne bougea pas. Je donnai le papier au second et lui dis : « Vous répondrez. » Le second dit : « Oui, Capitaine » d'une voix calme, mais un tic agitait sa paupière gauche. Je descendis dans la chambre des cartes sans me retourner.

Dans la chambre des cartes, je jetai ma casquette sur le divan. J'avais envie de démolir le mobilier. Je m'assis devant la table et voulus allumer une cigarette, mais mon étui était vide. En ouvrant le tiroir où se tenait ma réserve de cigarettes, je vis qu'il était plein de linge de corps. J'avais oublié qu'on lui avait fait de la place. Devant, sur un amas de chaussettes, se trouvait la photographie que j'avais aperçue la veille au soir. La jeune fille, en costume de bain, souriait d'un air engageant et je compris pourquoi j'avais alors éprouvé le sentiment de commettre une incorrection en la regardant par le trou de la serrure. Le costume de bain soulignait à ce point les formes de son corps, qu'elle aurait aussi bien pu être nue. Cette apparition me calma, m'embarrassa. Je venais de refermer le tiroir quand le cuisinier passa la tête et dit : « Le Capitaine est servi. »

Le repas fut terrible. Le dîner fut pire. Au déjeuner, nous avions essayé d'entretenir entre nous une sorte de conversation en hollandais. Au dîner, personne ne souffla mot. Quand le café fut servi à la ronde, le bruit des cuillères tournant lentement dans les quarts me parut difficile à supporter. Je sentis le poil de mes bras se hérisser. Je ne savais pas qu'on pût avoir la chair de poule à la suite d'une émotion de ce genre, je pensais que la peur seule pouvait la provoquer. Je ne regardai pas les autres, mais je crus entendre, au milieu du tintement des cuillères, un cri que j'avais étouffé en moi, un cri si aigu qu'il n'appartenait pas à l'oreille humaine de le discerner.

Cependant le petit parut l'entendre. Il se leva maladroitement entre le banc et la table, tous deux vissés au plancher, et sortit en faisant sonner ses bottes sur les marches. Personne ne dit rien. Nous restions là à siroter notre café. J'étais en nage, et je me sentais à bout de fatigue. Je ne regardais pas les autres, je tenais mes yeux fixés sur ma cuillère, sur le reflet de la lampe dans le café. De ma lassitude, naissait une tristesse, un regret pour quelque chose que j'aurais perdu à jamais, une nostalgie qui ne semblait pas se tourner vers quelque objet particulier, mais paraissait suinter de tout mon passé ; autrefois, pareille chose n'eût pu se produire, autrefois, j'avais été un homme plus sain, plus fort. L'incident d'aujourd'hui était l'indice d'un lent mais irrévocable fléchissement. Quelque chose m'était advenu, nous était advenu, qui nous avait rendus haïssables comparés à ce que nous avions été.

Nous restâmes assis en silence, à tourner notre café, à absorber cette noirceur chaude et sucrée, et la notion de notre vieillissement s'imposait à nous avec tant d'intensité qu'elle paraissait ruisseler avec l'humidité sur les murs. J'essayai de déterminer le moment où nous avions commencé à perdre pied dans cette mer de détestation, mais en vain. Certes, le passé était plein de violence, jalonné de taches lumineuses comme le reflet des volcans dans la nuit : à aucun moment précis, nous n'avions eu l'impression de cesser d'être des êtres propres, accomplissant une besogne immonde aussi décemment que possible, pour devenir les animaux répugnants que nous avions à présent la certitude de représenter. Et cepen-

dant, cette transformation avait dû intervenir, subrepticement, le long de la route noire que nous avions suivie. Soudain, le passé revêtit un visage. C'était un visage de femme. Je fermai les yeux, je me frottai les joues. Ce n'était pas de fatigue, mais bien de désespoir.

Je me levai pour retourner dans ma cabine. Au bas de l'escalier, je dus attendre car le cuisinier descendait à reculons. Je montai aussitôt qu'il se fut effacé, mais je pus l'entendre dire derrière moi : « Cet imbécile, qu'est-ce que vous croyez qu'il fait en ce moment? Il écrit. Je vous parie tout ce que vous voulez qu'il rédige un rapport contre nous! »

Je regagnai ma cabine. Je pris de nouveau des cachets pour dormir et je me jetai sur ma couchette, écœuré. Le verrou qui fermait la porte de communication vibrait doucement avec les révolutions de la machine.

Le lendemain, le rapport que le petit était censé rédiger occupait toutes nos pensées. Il ne se produisit aucun événement qui aurait pu détourner le cours de nos préoccupations. Le convoi se frayait un chemin dans la grisaille du jour polaire ; nous n'avions même pas besoin de tracer notre route, puisqu'il nous suffisait de marcher dans le sillage des deux cargos qui nous précédaient : c'était comme si, pour la première fois de notre vie, nous étions à notre tour pris en remorque. Il faisait très froid et nous dûmes revêtir notre équipement arctique, ce qui modifia nos silhouettes au point que nous ne nous reconnaissions plus entre nous. Le grésil avait cessé et nous avancions à travers un curieux brouillard qui semblait s'élever de l'eau en spirales tourbillonnantes pour retomber sur le bateau en formant une mince couche de glace. La passerelle et le pont devinrent glissants. Nous évoluions dans une lumière d'aube qui ne devenait jamais lumière du jour, comme dans un rêve.

Le petit resta assis toute la journée dans la chambre des cartes. Il écrivait. Le cuisinier qui l'épiait constamment à travers les hublots embués faillit en perdre la tête. Hors d'haleine, il décrivait les derniers développements de la situation chaque fois qu'il faisait sa tournée de thé ou de café. Ce n'était pas tant des nouvelles qu'il apportait, que le pur produit de son imagination surexcitée. L'image du petit en train d'écrire dans la chambre des cartes s'imposa à tout l'équipage au point que, lorsque le cuisinier chuchota que quelqu'un devrait bien y aller pour déchirer ce ramassis de ragots, le chef mécanicien faillit lui obéir. Je le surpris alors qu'il longeait la rambarde, en salopette, comme un somnambule, sans même un cache-col pour se protéger contre le vent glacial. Je lui demandai ce qu'il pouvait bien foutre là ; il marmonna quelque chose, tourna les talons et redescendit aux machines d'un air tout à fait absent.

Je commençais à entrevoir que le cuisinier était à l'origine de tout ceci et j'étais furieux. Ma colère était due surtout au fait qu'en une nuit mon autorité s'était presque complètement effritée ; il ne m'appartenait plus, mais bien au cuisinier, de donner le ton à bord de mon navire. Je l'avais considéré pendant deux ans comme le plus bête de tous les membres de l'équipage et je n'avais pas été le seul. Un jour, il avait réduit à peu

de chose l'attaque pourtant dangereuse de trois Messerschmidt parce qu'ils avaient fichu en l'air une bassine de soupe qu'il avait mise à refroidir sur le pont ; il s'était pris à hurler et à tournoyer comme un derviche. Personne à bord n'était plus confiné à son petit univers que le cuisinier ; il remarquait à peine ce qui se passait au large de ses fourneaux ; c'était ce qui le rendait si populaire : par comparaison, nous étions tous de remarquables spécimens de haute culture. Et maintenant, ce crétin, avec son sac à provisions et ses commérages d'arrière-cuisine, s'imposait au premier plan, formait triomphalement la clef de voûte de ce cauchemar qui nous ensorcelait lentement dans ses spirales de brouillard et transformait notre bateau en vaisseau fantôme caparaçonné de verglas. Je décidai de le remettre en place avec tant de rigueur qu'il irait se tapir derrière ses casseroles jusqu'à la fin du voyage ; mais je savais bien que c'était un serment d'ivrogne.

Après le déjeuner, lorsque le Canadien se leva de table et regagna la chambre des cartes, vraisemblablement pour continuer à écrire, le cuisinier tomba parmi nous comme s'il avait glissé le long de la rampe : « Le serpent, chuchotait-il, l'espion ! Savez-vous ce qu'il a fait du rapport qu'il a écrit hier ? Il l'a cacheté ! Dans une enveloppe ! » J'allais répondre que c'était tout indiqué, mais le cuisinier y ajouta une pointe déconcertante : « Et savez-vous ce qu'il a écrit sur cette enveloppe ? demanda-t-il avec la mimique classique de l'acteur de mélodrame : « M.I. »

Il triomphait. Aucun de nous ne pouvait plus douter que ce que le petit avait rédigé pendant toute la journée, c'était un rapport dont nous étions l'objet. M.I., c'étaient les initiales de la *Military Intelligence* (Service de Contre-Espionnage), et dans le monde des marins de commerce, peu rompu aux subtilités administratives, ces mots évoquaient tout aussi bien une sorte de Gestapo. Personne ne prit la peine de se demander un instant pour quelle inexplicable raison un officier de la Marine Royale, à supposer qu'il eût rédigé un rapport secret contre nous, choisirait de l'adresser au service du contre-espionnage. Notre dernière lueur de bon sens nous avait abandonnés.

La veille au soir, nous étions restés silencieux devant nos bols de café ; à présent, hors d'haleine, nous bavardions à mi-voix et nos propos devaient être insensés. Il fallut retenir le chef-mécanicien qui voulait empoigner une clef anglaise pour casser la tête de l'espion. Nous fîmes jurer à Sans-Fil qu'il retarderait tous les télégrammes que le petit pourrait lui passer, et qu'il n'aurait de cesse qu'il ne les ait déchiffrés afin de démasquer l'espion. Le cuisinier fit surgir une bouteille d'un marc innommable qu'il avait échangée contre une paire de souliers de daim à un Français dans le port de Reykjavik. Je ne sais comment nous acceptâmes d'y goûter et, cinq minutes après la première lampée, nous haletions, les oreilles écarlates, comme des galopins. On entendit alors les sirènes d'alarme.

N'ayant jamais navigué en convoi, nous ne les connaissions pas. Elles

faisaient un bruit sinistre. Instantanément dégrisés, nous bondîmes à nos postes ; le second et moi, qui devions monter sur la passerelle, dégringolâmes l'un sur l'autre en posant le pied sur le pont verglassé. Nous étions plongés dans une obscurité presque totale, mais une obscurité sinistre, mouillée, *inversée*, car il y avait clair de lune quelque part, mais comme si la lune luisait au milieu des vagues. Je courus dans la chambre des cartes pour y prendre mon sifflet, et juste avant d'éteindre la lumière, j'aperçus une enveloppe sur le bureau. Elle portait cette inscription : M.I. J'enregistrai le fait. Je ne devais m'en souvenir que plus tard.

L'obscurité était à présent totale. Je sus que j'étais sur la passerelle parce que la rampe de l'escalier était devenue rambarde. Je ne voyais même plus mes doigts devant mes yeux. Je n'osais pas lâcher le bord et foncer vers la timonerie parce que le sol sous mes pieds était trop glissant. Je fis quelques pas avec précaution, en tâtonnant. Très haut, au-dessus de nous, le grondement des moteurs s'intensifiait. Je n'étais pas encore dans la timonerie que la première fusée parachute faisait éclosion dans le ciel et nous inondait d'une lumière blafarde. Vision spectrale car les spirales de brouillard nous enlaçaient si étroitement que nous eûmes l'impression d'être seuls. Mais le sentiment que l'attaque ne visait que nous ne dura qu'un instant ; l'enfer parut se déchaîner autour de nous. Les navires d'escorte, les cargos, tous les navires du convoi sauf les remorqueurs ouvrirent le feu à la fois, c'était comme si toute la ferraille victorieuse ramassée en Angleterre était lancée vers le ciel en une bordée formidable. Jamais de ma vie, je n'avais entendu un tel chambard ; son volume suffisait, me semblait-il, à m'écraser contre la rambarde, incapable de retrouver mon souffle. J'aperçus alors les lueurs de départ tout près de nous, par l'avant. Je me ressaisis et hurlai des ordres à l'homme de barre. Il était temps : nous évitâmes de justesse l'arrière d'un cargo.

La première émotion passée, tout sembla rentrer plus ou moins dans l'ordre. J'étais comme un homme que l'on réveille d'un cauchemar pour lui dire que sa maison a pris feu : l'horreur que je ressentais à présent était pour ainsi dire familière et la situation où je me trouvais aussi. Je compris très vite qu'il ne pouvait s'agir d'une attaque de style. Nous nous trouvions encore trop loin des bases aériennes allemandes de Norvège. Nous avions affaire à une simple patrouille de reconnaissance ennemie et tout ce bruit que nous faisions représentait une espèce de répétition générale plutôt qu'un grand gala. La canonnade cessa aussi subitement qu'elle avait commencé ; le silence qui suivit parut en quelque sorte plus intense que ne l'avait été le bruit de l'artillerie. Dans ce silence, crispé au bordage glacé, essayant de discerner quelque chose dans l'obscurité totale, je vis s'avancer vers moi une petite lueur. On aurait dit un ver luisant. Un frisson me parcourut, je n'avais pas la moindre idée de ce que cela pouvait être. Je faillis crier comme une femme lors-

qu'elle voit une souris. Enfin je compris : c'était un trait lumineux dessiné sur un casque à la peinture phosphorescente. C'était un galon en zig-zag.

A ce moment, les digues se rompirent. Tout ce que j'avais refoulé en moi depuis le matin où l'on m'avait laissé entendre que j'étais relevé de mon commandement, fit irruption à la surface dans le flot d'injures le plus incohérent et le plus obscène que j'aie jamais lancé de ma vie. Je me souviens avoir hurlé : « Va te faire rétamer, eh, pot de chambre! » et encore, cela n'était rien. Mais ce qui est plus grave, c'est que je l'injuriais en anglais.

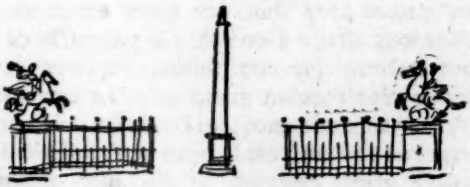
Le petit galon en zig-zag s'était éclipsé, et cependant je hurlais toujours. La canonnade reprit soudain et je criais comme une mouette dans la tempête. Soudain je me tus, écumant de rage, mais bientôt mort de honte. Il n'y a rien de plus lamentable qu'un homme en proie à un accès de colère impuissante.

Quand la fin de l'alerte eut retenti, je regagnai avec désespoir le carré pour y prendre la traditionnelle tasse de thé qui marquait le finale des épisodes de ce genre. Je me sentais la proie d'un tel dégoût de moi-même que, sans jeter un coup d'œil dans la pièce, je m'affalai sur le banc, jetai ma casquette à côté de moi et, les coudes sur la table, j'enfouis mon visage dans mes mains. Je tressaillis quand quelqu'un me poussa du coude. Le cuisinier me parlait : « Votre thé, capitaine. » Je levai la tête et mes yeux rencontrèrent ceux du Canadien qui, assis au bout de la table, me regardait. Son visage était blême. Devant lui, fumait un grand quart émaillé de thé bouillant. Il me paraissait loin, loin. Entre nous, il y avait le sucrier. Alors j'étendis le bras, je poussai le sucrier dans sa direction et je lui dis : « Du sucre? » Soudain, sans prévenir, il s'effondra sur la table, le front dans son bras replié et il éclata en sanglots.

Jan DE HARTOG

(TRADUIT PAR PIERRE JAVET.)

(A suivre.)



DICTATURE A BUCAREST

par Adriana Georgescou-Cosmovici

I

Ce 29 juillet 1945 je sors de la maison du général Radesco en poussant devant moi ma bicyclette. Deux voitures stoppent brusquement et me coincent.

— Les papiers de la bicyclette. Nous sommes informés que tu l'as volée. Monte dans l'auto. Tu es arrêtée.

— Pourquoi n'osez-vous pas dire la vérité? Vous m'arrêtez parce que je sors de la maison du général Radesco. Je suis son avocat.

J'ouvre mon sac et leur tends la procuration.

— Nous n'avons que faire de ta procuration. Tu es arrêtée. Allons, grimpe avant que nous te fassions monter nous-mêmes.

Je lance la bicyclette sur eux et me mets à courir sur le boulevard. Je passe devant une horloge qui indique 11 heures et demie. J'ai encore une demi-heure avant le déjeuner. Il faut que je leur échappe et que j'arrive

Résumé de la première partie. — *L'auteur, Adriana Georgescou, appartenait à la résistance roumaine lorsque les Russes pénétrèrent en Roumanie. Elle venait de passer ses examens de licence (elle avait 23 ans) et voulait devenir avocate. Pour elle comme pour tous ses concitoyens l'arrivée des Russes représenta une suite d'immenses surprises. La Roumanie venant de se ranger aux côtés des alliés espérait que l'armée rouge se présenterait en amie. En fait les vols, les viols et les massacres furent nombreux. L'auteur ayant pu cependant éviter les aventures les plus désagréables trouva du travail dans un journal libéral. Le courage qu'elle manifesta en publiant des articles véridiques sur les abus de pouvoir russes lui valut d'être choisie comme chef de cabinet du général Radesco. Elle se trouva donc bien placée pour assister au coup de force qui, en février 1944, permit aux Russes d'éliminer tous les représentants du peuple roumain et de substituer au Ministère du général Radesco un gouvernement Groza entièrement à leur dévotion.*

à porter le message caché dans mon chignon. Je me sens saisie par les bras.

— Ne crie pas. Ne tourne pas la tête.

Je tourne la tête et j'aperçois sur le trottoir d'en face une silhouette connue. Je crie :

— Horia!

Une main s'est agrippée à mon cou et le serre.

— Ne crie pas.

Je crie à celui qui maintenant traverse la rue.

— Annonce au siège du Parti libéral que je suis arrêtée.

Une voix que je n'ai jamais entendue me répond :

— Mais comment vous appelez-vous?

Je donne des coups de pied aux deux hommes qui me tiennent par les bras. Je réussis à me dégager un instant. Je cours vers celui qui m'a répondu. Ce n'est pas mon ami. Seule la silhouette était ressemblante. Une main m'attrape par derrière et me couvre la bouche. Je me débats. J'étouffe. Je suis emportée. Je continue à me débattre. Ils cognent ma tête contre la portière de l'auto.

L'auto démarre. La tête me pèse. Est-ce que mon chignon s'est défait? Contre mes côtes, à droite et à gauche, deux revolvers.

— Si tu fais un seul mouvement nous tirons.

Je veux toucher mon chignon. Je me ravise et renonce à faire le geste.

— Si tu cries, nous tirons.

L'auto s'arrête devant le Ministère de l'Intérieur. C'est toujours le même concierge. Il me salue très étonné. Une seconde auto stoppe derrière nous. Sur son toit la bicyclette. On me fait monter au premier étage. Personne dans les couloirs. Nous passons devant mon ancien bureau, puis devant celui de Teohari Georgescou. On me fait entrer dans l'ex-bureau de Radu Ionescou. Debout, un homme blond. Deux autres qui fument.

— Enfin, voilà la terroriste!

J'éclate de rire. Je suis contente parce que je n'ai pas été fouillée et que mon chignon ne s'est pas défait.

— Vous voulez probablement parler de vous. Vous me faites arrêter dans la rue sans mandat d'arrêt. Du point de vue juridique...

Le type blond se dirige vers moi.

— Tu ferais mieux de la boucler. Tu veux tâter de la Sibérie? Après avoir fermé à clef le bureau de Teohari Georgescou, il te faut encore un mandat d'arrêt?

— C'est parce que j'ai fermé ce bureau à clef que je suis terroriste. Tout s'explique.

— Bon, tu es impertinente. On va pouvoir s'amuser.

Il lève la main. Une gifle. Deux. Trois. Je ne peux plus compter. Enfin il s'est arrêté.

— Qui étaient les personnes que le général te demandait de voir de sa part? Avec qui assurais-tu la liaison?

Les joues me brûlent et je sens dans la bouche un goût de sang. Je ne peux pas parler. Je leur tends la procuration. Ils m'arrachent le sac des mains.

— Combien de manifestes as-tu distribués?

Je hausse les épaules.

— Nous te délierons bien la langue, ne t'en fais pas. Nous ferons tout pour ça. Nous t'attendons depuis si longtemps.

Il presse sur un bouton. Deux militaires entrent dans la pièce. Le type blond prend ma montre et ma ceinture. Les deux militaires me poussent vers la porte. Au bureau les trois types fouillent mon sac.

Au bout du deuxième couloir je vois les W.C. Je demande la permission d'y aller. Les deux soldats se regardent.

L'un d'eux dit :

— C'est contraire au règlement. Mais vas-y. Nous t'attendons devant la porte.

J'entre, je ferme la porte, je tire l'eau, défais mon chignon. Le papier est tombé par terre. Je me penche, le déchire en tout petits morceaux, le jette dans le trou. J'attends un moment, tire à nouveau l'eau. Aucune trace de papier. Je refais un peu le chignon. Tire l'eau. Sors. Pendant tout ce temps j'ai toussé.

Est-ce qu'ils s'apercevront du désordre de ma coiffure? Non. Ils me poussent plus loin. Nous descendons l'escalier. Au sous-sol, je suis remise à deux civils.

— Est-ce que la détenue s'est arrêtée en cours de route?

— Non.

Je respire. Les soldats ne sont donc pas communistes.

Un des militaires ajoute :

— Cachot.

Un autre couloir. Série de cellules. De temps en temps, un cri. Une main sur mon épaule :

— C'est ici.

Une porte s'ouvre... Je suis poussée dans le noir. Je ne vois rien. J'essaye de m'asseoir. Je n'y arrive pas. Je veux me tourner. Impossible. La pièce a les dimensions d'un cercueil, un cercueil debout. Je veux m'appuyer au mur. Je sursaute : les murs sont couverts de tôle humide, glacée. J'ai soif, la tête se fait lourde. J'entends des pas. Le silence. Puis un autre bruit, très fort, très près : les battements de mon cœur. Peu à peu je commence à voir danser devant mes yeux des étoiles rouges, des cercles jaunes, encore des cercles jaunes. Les cercles tournent, tournent... Je reviens à moi. Je suis étendue sur le ciment du couloir. Je passe la main sur le visage : mes cheveux sont mouillés.

— Ça y est. Elle a ouvert les yeux. Faites-la monter au premier.

Deux hommes en civil me relèvent. Les revolvers dans les côtes. Ils

me tiennent sous les aisselles, me poussent. Je ne comprends rien. Où sont les militaires? Pourquoi me pousse-t-on? Ils ouvrent une porte, me font entrer dans une chambre. Une fenêtre ouverte. De l'air. Dehors il fait noir. Le même homme blond :

— Quelles liaisons assurais-tu au bourreau de la Place du Palais (*Radesco*)?

— Aucune.

— Si tu veux t'en tirer avec ça, signe là.

Il me tend un papier. Les lettres jouent devant mes yeux.

— Je ne peux pas lire. Et même si je le pouvais je ne signerais rien.

— Tu vas le regretter.

— Je ne signe rien.

L'homme blond me met un bandeau sur les yeux, me tire les mains par derrière et me met des menottes. Les premières sont trop larges.

— On renonce aux menottes, camarade?

— Non. Pour elle nous ne reculons devant aucun sacrifice.

Ils éclatent tous de rire.

— Je vais essayer celles-là.

Quelqu'un me tord les poignets. Les menottes me serrent. Elles sont lourdes. J'ai l'impression que je vais tomber sur le dos. Je glisse dans les escaliers bien que deux hommes me soutiennent. Je sens l'air frais. Nous devons être dans la rue. Ils me jettent dans une voiture. L'auto démarre. Les revolvers dans les côtes.

— Si tu fais un seul geste, on tire.

La voiture me semble rouler depuis toujours. Un coup de frein brusque. Un bruit de portes qui s'ouvrent. Elles doivent être en fer.

Quelqu'un ouvre la portière et me pousse.

— Allez, descends. Nous y sommes.

***

On m'arrache le bandeau des yeux dans une pièce qui ressemble à un compartiment de train. Tout en haut, près du plafond une fenêtre, petite, carrée, fermée. Pour arriver jusqu'à la fenêtre il faudrait grimper sur le lit superposé où j'aperçois une silhouette qui me tourne le dos. Deux pieds gonflés et crasseux sortent de la couverture. J'ai toujours le revolver dans les côtes :

— Défendu de parler. Compris?

Le gardien tire la porte. Je me mets sur le lit. Le lit est une plaque en tôle très froide. Les yeux me font mal. J'essaye de m'endormir. Je ne peux dormir avec la lampe allumée. Je me relève.

— Comment éteint-on la lumière?

La silhouette d'en haut se tourne lentement. La figure est éclairée par la lampe très puissante. Un visage tout rond, jeune. Des plaques rouges aux pommettes. Elle regarde dans la direction du petit œil en verre dans

la porte. Elle met lentement la main sur son visage et la laissant glisser pose un doigt sur la bouche. Je comprends. Il ne faut pas parler. On peut nous voir. Je m'allonge sur le lit. Sur le ventre, à cause des menottes. J'essaye de mettre ma tête de côté pour respirer. Des pas martèlent le couloir. Un bruit métallique. Des chaînes? Un autre pas maintenant qui s'arrête devant notre cellule. La porte s'ouvre :

— Lève-toi.

Je veux me mettre debout mais je ne réussis pas et retombe la tête la première, sur la planche. Le gardien rit bruyamment. Il me tire par le bras.

— Allez, viens, ma jolie.

Je ne sens plus mes bras : à leur place une douleur lourde. Nous traversons un couloir. Cellules. Le même œil sur toutes les portes. Une file interminable d'yeux de crapauds qui me regardent.

Un bureau. Quatre hommes. Un petit gros qui porte des moustaches. Un autre : petit museau pointu comme celui d'un rat. Les deux autres discutent en me tournant le dos.

— La voilà. Bien arrangée la garce avec ces bracelets. Voilà le modèle de bracelets que portera bientôt toute la réaction. Tu ne cachais pas ainsi, derrière ton dos, les bracelets en or que tu portais aux réceptions américaines. Pourtant ils étaient tout aussi lourds.

— Je n'ai pas porté de bracelets en or.

Je voudrais leur dire que j'ai toujours été trop pauvre pour m'acheter des bracelets en or mais je me ravise. A quoi bon? Je revois sur le bureau mon sac. Je le regarde tendrement, un peu comme un être humain. La seule chose qui me relie à tout ce qui est dehors. L'homme qui ressemble à un rat sort de mon sac un paquet de Pall Mall.

— Si tu es gentille et tu nous dis quel est l'officier américain qui t'a donné ces cigarettes je te fais enlever les menottes.

— J'ai acheté les cigarettes. 500 lei le paquet.

— Tu sais que nous avons les moyens de te faire parler.

Les bras me tirent de tout leur poids en arrière. L'homme-rat prend une clef sur le bureau et se dirige vers moi.

— Tu vas signer cette feuille.

Le bruit de la clef dans les menottes. Je me redresse un peu mais les bras pèsent plus encore. L'homme-rat va se rasseoir. Un autre se lève et avance sur moi. Je recule et m'appuie au mur. Il m'attrape par le poignet et me tire vers le milieu de la pièce.

— Qui t'a donné le droit de t'appuyer? Signe.

Il me pousse vers le bureau. Sur la feuille des lettres dansent, dansent. « Inventaire du détenu ».

— En dehors du sac et de la bicyclette je n'ai rien.

Ils se mettent tous à rire, sauf l'homme-rat qui lance :

— Toutes les réactionnaires sont crétines. L'inventaire de ce que tu as sur toi.

Un autre intervient :

— Tu es vraiment bouchée. Déshabille-toi, quoi.

Je recule d'un pas.

— Allez, déshabille-toi.

Maintenant il hurle. Je reste figée sur place.

— Tu n'entends plus, non ? Déshabille-toi.

Je suis glacée, mes jambes tremblent. J'arrive à reculer encore d'un pas. Je retrouve le mur, je m'appuie.

Deux d'entre eux se sont levés et se dirigent vers moi. L'homme-rat hurle :

— Tu n'as pas le droit de t'appuyer au mur. Déshabille-toi !

Les deux hommes m'empoignent. Je me débats. Ils rient. La chambre tourne autour de moi. Ma tête reste prise dans la robe qu'ils ont tirée. La combinaison glisse. Je ne peux plus me retenir, je ferme les yeux et je donne des coups de poing et de pied à droite et à gauche. Je suis saisie et ma tête est cognée contre le mur. J'entends le bruit. Une gifle encore. Ils m'ont lâchée. J'ouvre les yeux, me tourne, retrouve le mur, me plaque contre lui. Ils rient de nouveau et me jettent une salopette. Je me penche pour la prendre. Ma tête est attirée par le plancher comme par un aimant. Je n'arrive pas à saisir la salopette. Un homme la prend et me la passe.

— C'est ça, putain réactionnaire, nous allons t'habiller comme une petite poupée. Tu fais beaucoup de chichis, mais nous sommes gentils, nous, nous sommes patients.

La salopette est crasseuse. Elle sent mauvais et j'ai la nausée. Je la tiens serrée au cou pour qu'elle ne glisse pas sur l'épaule : elle est trop large.

— Si tu signes ça, nous te relâchons.

Ce n'est plus la feuille avec l'inventaire. Une feuille tapée à la machine « Je soussignée, déclare que... »

— Je ne peux pas lire.

Un revolver braqué sur moi :

— Signe ou nous te tuons.

— Faites-le, mais faites-le donc.

J'ai crié. Un moment de silence. L'homme-rat pose tranquillement le revolver sur la table, vient vers moi, me tend une chaise :

— Assieds-toi.

Il tire la salopette par la manche droite.

— Non, mais voyez donc elle a les épaules hâlées la garce de fasciste.

Son crachat coule de l'épaule sur le dos.

Je me mets à rire. Pourquoi rire et non pleurer ? Je ris, ris aux larmes, n'arrive plus à m'arrêter.

— Elle est hystérique.

Mon rire continue tout le long des couloirs par lesquels nous passons. La cellule. J'aperçois par la fenêtre une aube blafarde. Du moins, je crois

que c'est l'aube. Je m'écroule sur la planche. Ils ne m'ont pas remis les menottes. Que veulent-ils exactement me faire signer. Que savent-ils déjà de précis? Je ferme les yeux. J'ai l'impression que ma tête se gonfle vite, vite comme un ballon pendant que les jambes s'étirent. Les dents aussi, les dents deviennent longues. J'ouvre la bouche. De chaque dent pousse une planche sur laquelle se promènent des hommes avec des bottes. J'entends résonner leurs pas à l'intérieur. J'ai soif.

***

Il fait très chaud dans la cellule. La salopette me colle à la peau. Elle sent tellement mauvais que chaque effluve me donne la nausée. D'ailleurs je n'ai rien eu à manger et à boire depuis qu'ils m'ont arrêtée. Hier? C'était hier? La porte s'ouvre. Deux gardiens qui me paraissent énormes. L'un d'eux tient une feuille à la main et me montre du doigt.

— 55.

Puis vers la silhouette d'en haut :

— T'es réveillée, Iulisca? Bon le 54 en règle aussi.

Ils déposent sur ma planche deux gamelles et un broc d'eau. Dans chaque gamelle une boulette de maïs.

Du lit d'en haut surgissent tour à tour une jambe, puis l'autre. La femme descend sur mon lit. C'est la première fois que je la vois debout. Même salopette que la mienne, mais déchirée sur le ventre. Un ventre énorme. Enceinte. Son visage est très jeune. Pas de rides, seulement ces taches rouges. Elle prend sa gamelle et se met à mastiquer bruyamment pour couvrir sa voix. Elle me dit simplement :

— Budapest.

Elle est donc hongroise.

La porte s'ouvre. Un autre gardien.

— Iulisca viens. La ration d'air.

J'avale difficilement la boulette de maïs qui est toute sèche, dure. Je m'étends. Combien de temps ai-je dormi? Ai-je dormi seulement?

La porte vient de s'ouvrir à nouveau et le gardien s'efface pour laisser passer un homme aux yeux bleus et à l'air assez doux. Le premier qui me dise bonjour. Il se met sur le bord de mon lit, me prend la main.

— Pourquoi ne veux-tu pas signer?

— Hier je n'arrivais pas à lire. Je n'aurais pas pu non plus tenir un crayon à la main.

— Je te conseille très amicalement de signer tout ce qu'ils vont te demander.

— « Ils »? Qui sont-ils? Vous au moins vous parlez le roumain sans accent.

— Tu as distribué des manifestes T?

— J'ai distribué beaucoup de manifestes. T était l'un d'eux.

— Pourquoi as-tu fait cela?

— Si la presse était libre nous n'aurions pas besoin de le faire.

— Je te conseille de ne plus répéter cette phrase. Tu n'as rien à gagner en étant impertinente.

Il est parti. Le soleil entre dans la cellule et se heurte à la lampe toujours allumée. Je me sens incapable de concentrer ma pensée. Deux punaises se promènent sur le mur d'en face. Elles sont libres de se promener. Combien de temps suis-je restée ainsi à les regarder? La porte est de nouveau ouverte.

— 55. La ration d'air. Dans la cour tu n'as pas la permission de tourner la tête. Tu regardes droit devant toi. Compris?

Je suis d'abord conduite au W.C.

— Laisse la porte ouverte.

J'ai envie de le frapper, de me frapper, de frapper tout le monde. Je me retiens, je laisse la porte ouverte.

Nous prenons le couloir dans le sens inverse. Nous sortons dans la cour. Par dessus le mur j'aperçois un grand immeuble. La prison a l'air d'une étable. La cour : un espace carré, deux trottoirs. Je traîne mes pas d'un bout à l'autre du trottoir. La grande maison en face semble déserte. Je ne la connais pas. Je voudrais tellement savoir dans quel quartier nous nous trouvons. Sur l'autre trottoir des pas. Je veux tourner la tête. Une main moite se pose sur ma nuque.

— Regarde devant toi ou on te supprime la ration d'air.

Le soleil tape fort. Il doit être midi. Mes jambes se font de plus en plus lourdes. La salopette est mouillée de transpiration. Le ciel très bleu. Il n'y a pas un nuage. Pas un seul.

Le bruit des portes qui s'ouvrent. Une auto pénètre dans la cour. L'homme-rat en descend, et se met à hurler.

— Qui a accordé la ration d'air à cette pourriture réactionnaire?

Le gardien me donne des coups de poing. L'homme-rat continue à hurler :

— Chienne, vipère, putain...

Le gardien me ramène dans la cellule. Iulisca est de nouveau installée sur son lit. Aucune expression sur son visage. Je m'étends. Si elle accouchait ici? Les heures passent, ne passent pas? Iulisca se tait. Elle doit regarder le plafond. Je compte les pas de l'homme qui marche dans le couloir pour essayer de m'endormir.

***

Dehors il fait noir et les pas martèlent sans cesse le couloir. Une détonation. Un cri. En haut, Iulisca ne se tourne plus d'un côté sur l'autre. Elle doit dormir. Les pas. La porte :

— 55 à l'enquête.

J'ai brusquement froid.

Dans le bureau des figures nouvelles.

— Tu désires quelque chose?

— Non.

— Une cigarette?

L'étui est tendu vers moi. Je prends la cigarette. Quelqu'un me donne du feu... Je tire la première bouffée et tout commence à tourner autour de moi. Je fais quelques pas à reculons pour m'appuyer au mur.

— Tu n'as pas le droit de t'appuyer.

J'ai envie de vomir.

— Tu as reconnu avoir distribué des manifestes T.

— Les manifestes remplacent les journaux dont vous avez suspendu la parution.

— Ici tu n'es pas à la barre du tribunal pour plaider.

— Je l'ai remarqué.

— Moi, je remarque surtout que tu es impertinente. Tu sais que les manifestes T prétendaient que les Anglo-Américains veulent une paix juste et les Russes une paix russe.

— Les Anglo-Américains n'ont pas envoyé leur ministre des Affaires étrangères pour imposer à la Roumanie un gouvernement. Sans élections.

— Tu récites la leçon que t'a apprise le bourreau Radesco.

— Non, je dis ce que nous pensons tous.

Je m'attends à être frappée. Mais ils ne quittent pas leurs chaises.

— Qu'a-t-on discuté chez Maniu il y a une semaine?

— Il y a une semaine j'étais à Sinaïa.

— Tu vas faire une déclaration sur ce que tu as discuté il y a deux jours avec cet autre suppôt de la réaction : Mircea Ioanitsiu.

— Je n'ai pas vu Mircea Ioanitziu il y a deux jours.

— Comment l'as-tu connu?

— Nous avons été camarades de Faculté.

— Assieds-toi et écris ce que tu as dit au secrétaire du Roi.

— Je ne lui ai rien dit.

— Où se cache Mihai Farcasanu?

— Je ne sais pas.

— Où se cache Vintila Bratiano?

— Je ne sais pas.

— Le résumé de la discussion entre Bratiano et Burton Berry?

— Je ne sais pas.

— Le résumé de celle entre Maniu et Metianu? Si tu nous la racontes nous te relâchons.

Je fais semblant de réfléchir pour essayer de récapituler. Ils veulent compromettre toute l'opposition par mes déclarations.

— Je n'ai rien à écrire. Je ne sais pas.

Celui qui regardait par la fenêtre vient vers moi :

— Tu vas écouter ce que je vais te lire. Puis tu vas signer. Sinon je te tue sur place.

« Je soussignée, déclare avoir convenu avec Mircea Ioanitziu, secrétaire du Roi, que le dépôt d'armes devait être confié à Vintila Bratiano. A la suite de conversations entre Maniu, Bratiano, Burton Berry et Metianu, conversations dont j'ai été chargée de rendre compte à Radesco, il a été décidé de créer une organisation subversive dite T, c'est-à-dire Terreur. Le but de cette organisation est de supprimer tous les chefs de notre démocratie, et de jeter le pays dans les griffes du fascisme. Le chef suprême de l'organisation est le général Radesco ».

Je ne proteste pas et les laisse lire. Ils sont naïfs de me livrer ainsi tout leur plan à l'avance. Dans quel but veulent-ils monter toute cette affaire? Je me sens très lucide. Il continue :

« Je reconnais avoir prêté le serment suivant : « Je jure de ne jamais dévoiler à qui que ce soit l'existence de l'organisation et de ceux de ses membres que je connais. Si jamais je rompais ce serment, je devrais être considérée comme traître et fusillée. Je le jure librement et sans être contrainte.

» Le signal de l'action doit être donné par le général Radesco d'après les indications du Roi ».

— Il est inutile de continuer à me lire ces mensonges.

— Chienne réactionnaire, si tu ne signes pas on te fusille.

Je hausse les épaules.

Des gifles. Des coups. Je me débats. Je suis jetée par terre. Quelqu'un me piétine.

— Signe. Je te tue. Signe.

L'un d'eux m'a immobilisé les bras. Un autre les jambes. Un troisième prend dans un tiroir une sorte de manche cousue aux deux bouts et remplie, de quoi?

— Tu signes?

Je me tais. Il se penche, me met un gros mouchoir sur la bouche et cingle l'air avec la manche. L'air siffle.

— Tu signes?

Je regarde la manche qui voltige au-dessus de ma tête. Je me tais.

— Bon, alors tenez-la bien vous autres.

Le premier coup m'atteint à la cuisse. Le deuxième en plein visage. Tout siffle, tourne. Je me tords. Tout le monde crie. Moi aussi? Je mords, mords le mouchoir dans la bouche. La cuisse, encore la cuisse. Les cercles. Le jaune tourne, tourne, se rapproche. Je ne sais plus rien.

Depuis quand suis-je étendue sur la planche? Ai-je eu un cauchemar? Iulisca a une très grosse tête. Non, c'est le ventre. Je veux me tourner. La cuisse me brûle. Je la touche. La salopette est collée à la peau. J'essaye de la détacher. Je crie. Je ne peux me relever. J'arrive à mettre la main sur la peau. C'est mouillé : du sang.

Des pas. La porte. Un homme en blanc. Tient à la main une seringue.

S'approche, tire la salopette, dégage le bras. Me fait une piqûre. Je tremble, j'ai froid, je ne sais plus comment faire tenir ma tête. Elle se penche, se penche, s'enfle. Je m'enfonce.

Plusieurs jours ont dû passer. Je ne sais pas combien. Je n'arrive pas à compter. Une seule pensée : après la piqûre ai-je signé quelque chose ou non. Ai-je rêvé ou non?

Une fois par jour on me traîne aux W.C. et on laisse la porte ouverte. Les gardiens rient aux éclats :

— Te voilà bien arrangée. On dirait le lendemain de la nuit de noce. T'es vraiment belle à voir.

Je reste assise au bord de mon lit les jambes pendantes. Je regarde mes pieds qui ressemblent maintenant à ceux de Iulisca. Gonflés, crasseux. J'ai tout le temps soif. Ici l'eau a un goût étrange, fade jusqu'à l'écœurement. Et je n'ai droit qu'à un broc par jour.

Aujourd'hui de nouveau les pas s'arrêtent devant ma porte.

— 55 à l'enquête.

Je n'ai donc pas signé toutes les déclarations. Malgré la perspective de l'enquête j'en éprouve comme un soulagement.

Sur le bureau des objets nouveaux : des réflecteurs. Ils s'allument, s'éteignent, braqués sur mes yeux. On me dicte des questions et des réponses. Je refuse d'écrire. Les yeux me brûlent. Même en les fermant. Je sens des points de feu dans les paupières.

— Écris : « A cette séance « conspirative » ont pris part Bratiano, Maniu, Burton Berry, Mihai Farcasanu, Vintila Bratianu, Mircea Ioanitziu... ».

Il continue. Des noms, des noms. Plus de cinquante.

Je murmure :

— Toute une salle, quoi?

L'homme-rat hurle :

— Que veux-tu dire?

— Que toutes ces personnes suffiraient à remplir une grande salle. Pour une séance « conspirative » nous étions plutôt nombreux.

Ils me frappent. Je crie :

— Je ne signe rien, rien.

On me conduit dans une cellule plus petite et sans planche pour s'étendre. Du ciment par terre. Il fait très chaud. Je m'accroupis sur le ciment. La porte s'ouvre :

— Tu n'as pas le droit de t'asseoir. Reste debout ou promène-toi.

L'éclairage est moins violent. Le ciment est mouillé.

Je suis de nouveau dans le bureau. Le jeu des réflecteurs recommence.

— Nous avons ici des déclarations de Tetu affirmant que tu as établi

la liaison entre lui et Radesco. Tiens, tu les vois. Comment as-tu connu Tetu?

— Je travaillais avec lui à la Faculté de Droit.

— Tu sais que Radesco n'avait pas la permission de voir des personnes politiques?

— Tetu n'était pas une personne politique.

— A ton avis le chef actif d'une organisation subversive n'est pas un homme politique?

— Quelle organisation subversive?

— L'organisation T dont tu as déclaré avoir fait partie.

Je respire. La déclaration que j'ai dû signer après la piqûre. Cela aurait pu être plus grave.

— Tu es devenue muette?

Je me suis mise à rire.

— Ta gueule. Il n'y a pas de quoi rire, espèce de putain. Tu as reconnu dans ta déclaration avoir exécuté les ordres de Tetu et avoir prêté serment devant lui.

L'homme-rat se dirige vers moi. Il prend soigneusement ma tête entre ses deux mains et se met à la cogner contre le mur. Dans ma bouche, le goût de sang. Je glisse par terre. Quelqu'un hurle :

— Elle est folle à lier.

L'homme-rat sort de son tiroir la même manche. Je ne sais plus rien.

Je gis sur la planche. Iulisca est venue se mettre près de moi. Elle pleure. C'est la première fois que je la vois pleurer. Elle tient ma main et la serre chaque fois que les pas semblent vouloir s'arrêter devant la porte. Puis elle commence à me faire des signes. Elle veut me parler. Elle met ses deux mains sur le ventre puis me montre du doigt le couloir. Elle dirige ensuite le doigt vers moi. Elle tient maintenant entre les mains une bouteille imaginaire et fait semblant de boire, boire. Ses yeux s'agrandissent terrifiés. Je lui fais un signe interrogatif. Je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Elle s'est mise à trembler, n'arrive pas à continuer. Elle pose une main sur son ventre, me désigne obstinément de l'autre.

La nuit passe plus difficilement aujourd'hui. Je n'arrive pas du tout à dormir.

La porte s'ouvre, deux gardiens me tirent par la main. Dans le bureau d'enquête. L'homme-rat n'est pas là; les autres non plus. Seulement des gardiens et sur la table des bouteilles d'alcool.

Je comprends maintenant le tremblement hystérique de Iulisca. Où l'a-t-on emmenée? Dans une autre cellule?

Les enquêtes. La nuit. La nuit quand le personnel d'enquête est parti. Ceux qui sentent l'alcool. Ceux qui n'ont pas la permission de quitter la prison...

Autre enquête. Mes pieds sont lourds. Comme si je portais des chaînes.

— Écris, écris :

Que Radesco est le chef du complot.

Que Maniu est le chef du complot.

Que Bratianu est le chef du complot.

Que les Américains sont les chefs du complot.

Que les Anglais sont les chefs du complot.

Je hurle : « Pourquoi ne pas écrire plutôt que les détenues politiques sont à la disposition des gardiens ? »

Gifles, coups. Les revolvers braqués sur moi.

— Les Russes t'ont demandée pour l'enquête.

— Ils sont peut-être plus civilisés que vous.

— Tu iras en Sibérie.

— Scanteia dit que la Sibérie est très belle.

— Nous te tuons sur place.

— Faites-le, mais faites-le donc. J'en ai assez, assez.

L'homme-rat donne des coups de poing dans la table.

— Signe.

— Non.

On me traîne dans la cellule. Je ne tiens plus sur mes pieds. Je m'écroule.

Je reviens à moi dans le bureau. Deux hommes me relèvent et me soutiennent.

— Écris, écris : « Je déclare sans être contrainte que :

j'ai voulu tuer Ana Pauker.

j'ai voulu tuer Gheorghia-Dej.

j'ai voulu tuer Bodnaras.

j'ai voulu tuer Teohari Georgescou.

j'ai voulu tuer Vasile Luca. »

— Vous ne croyez pas qu'il y en a un peu trop ?

Gifles.

— Toutes les réactionnaires de ton calibre seront bientôt en prison.

— Ça c'est une prison ou une maison close ?

— Nous te tuons sur place.

— Mais je ne demande que cela. Je vous en prie, faites-le.

Jours et nuits. Nuits et jours. Combien en est-il passé ? Les enquêtes de nuit continuent. Le jour les visites de l'homme au regard doux. Quel est le rôle de l'homme au regard doux ?

Depuis deux jours ils sont plus nerveux encore.

— Signe, signe.

Maintenant plus rien au monde ne pourrait me faire signer. Tout m'est égal. La nuit le même cauchemar, toujours le même. Parfois je rêve que je suis morte et je me sens légère, légère. Quand je suis réveillée j'entends des cris, des coups de fusil. J'ai surtout peur des pas. Quand ils s'approchent. Quand ils s'arrêtent devant la porte.

De nouveau l'homme au regard doux. Il m'apporte un verre de lait.

— Dans deux jours tu partiras.

— Où?

— Tu le verras.

Du lait, un morceau de pain. J'avale le lait, mais n'arrive pas à mâcher le pain. Mes dents branlent. On continue à me traîner nuit après nuit à l'enquête. Les mêmes questions. Je ne réponds même plus. Les insultes, les revolvers; les gifles, les coups, la manche, la tête contre les murs, tout le temps contre les murs : égal, tout cela m'est égal.

Un soir l'homme-rat :

— Si tu te mets à raconter des choses au procès, tu repasseras par ici. On te soignera encore mieux.

« Procès ». Je tressaille. La première éclaircie. Il y aura un procès. Je pourrai parler.

***

Enfin une douche. J'ai pu prendre une douche. Je demandais chaque fois que l'homme au regard doux entrait dans la pièce :

— Je voudrais une douche.

Pourquoi me l'a-t-il accordée maintenant. A cause du procès?

Je suis seule dans une grande pièce qui sent mauvais. Le ciment est glissant. Une fenêtre opaque. Bruits d'autos. La rue. Des hommes qui vont, viennent, sont libres d'aller et venir. Des voix devant la fenêtre.

Je me lave. J'ai la gale.

Je voudrais regarder dans la rue, je voudrais regarder dans la rue. J'enfile la salopette. Je frappe contre la vitre avec mon soulier. Éclats. Je vois la rue. Dans des charrettes des soldats qui doivent revenir du front. Une charrette est arrêtée devant la fenêtre. Un soldat me lance :

— Tu es Allemande?

Il doit croire que seuls les Allemands peuvent être arrêtés.

Je me mets à pleurer et n'arrive pas à lui répondre. Le gardien entre, me voit pleurant devant la fenêtre cassée, ne crie pas, dit seulement en me tirant par la main : — Allez viens.

Une autre enquête. Dans le bureau des figures inconnues. Un homme me jette ma robe.

— Enlève ta salopette.

Je m'habille difficilement devant eux. Ils me regardent avec une drôle de haine. Mon bras droit est violet. Le dos me fait mal. Même le fait de mettre ma robe ne me réjouit pas. Elle appartient à un autre temps, à un autre monde. Je ne serai plus jamais de ce monde-là. Pourquoi ne m'ont-ils pas fusillée, pourquoi?

Une nuit sans enquête. La nuit suivante la porte s'ouvre.

— Viens.

Nous sortons dans la cour. Un bandeau sur les yeux. La voiture. Les mêmes revolvers dans les côtes. Et comme à l'arrivée nous roulons interminablement. Où m'emmène-t-on?

II

L'agent m'enlève le bandeau. Je suis dans le même bureau à l'Intérieur. Combien de temps est-il passé depuis que j'y suis venue la première fois. Un mois? Plus? Moins? L'homme blond n'est plus là. L'agent qui m'a conduit tend au fonctionnaire mon sac. Inventaire. Je suis remise avec papiers en règle par le Service secret au Ministère de l'Intérieur. La prison en forme d'étable était donc le Service secret.

Je passe dans une autre pièce. Je suis déshabillée et fouillée par une femme. Maintenant ils me font descendre l'escalier. Vers le cachot? Les militaires me remettent à une autre garde. Nous prenons un couloir.

— C'est ici.

Une cellule deux fois plus grande que celle du Service secret. Une vieille femme par terre qui bave. Une autre entre deux âges étendue sur le lit. La cellule a un lavabo. Je me précipite et je tourne le robinet. De l'eau, enfin de l'eau qui coule fraîche. Je me lave, je bois, je me lave.

J'ai l'impression que je ne me laverai jamais assez.

Je fais les cent pas dans la cellule en boitillant. Toute la douleur s'est concentrée dans la cuisse droite, que je n'arrive plus à toucher sans crier. Nous parlons en chuchotant. Les deux femmes — la mère et la fille — sont Russes. La fille parle allemand et j'arrive à comprendre ce qu'elle raconte. Elle se sont enfuies d'Odessa. Pendant les crises d'épilepsie de la mère je recule dans un coin. J'ai peur qu'elle ne nous étrangle toutes les deux. Elle paraît vraiment folle, bredouille des phrases incompréhensibles où les noms de Staline et Hitler reviennent fréquemment, hurle, s'arrache les cheveux, se roule par terre, saisie de convulsions. Les gardiens ouvrent la porte pour mieux contempler la scène qui semble prodigieusement les amuser.

***

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. La vieille a eu deux crises. Je sens sa folie me gagner petit à petit et quand elle se met à hurler j'ai envie de

l'accompagner en sourdine. J'attends l'enquête qui ne vient pas. Toutes les heures je mets ma tête sous le robinet et je laisse l'eau froide couler, couler. Cela devient bientôt une obsession. Au premier cri de la vieille, cri qui annonce une crise, je me précipite vers le lavabo.

Peu à peu je vois l'aube pointer. Des pas dans le couloir. La garde est changée. Quelques minutes plus tard j'entends des coups sourds dans le mur. La Russe se précipite et colle son oreille contre le mur. Elle écoute puis me fait signe de venir. Une voix d'homme dit en allemand :

— Il y a une nouvelle chez vous?

Je réponds en roumain :

— Oui, que se passe-t-il dehors?

— Je ne sais pas. Comment vous appelez-vous?

— Adriana Georgescou.

— Vous? C'est à cause de vous que je suis ici.

Je me sens brusquement couverte d'une sueur froide. Qui est-ce? Ai-je donné son nom? La piqûre? Sa voix m'est totalement étrangère.

— Mais qui êtes-vous?

— Ion Marinescou.

— Je ne vous connais pas.

— Moi non plus. Je passais dans la rue lorsqu'ils vous ont arrêtée. Vous m'avez appelé et...

Des pas dans le couloir. Ils s'arrêtent devant la cellule d'où venait la voix. Ils ouvrent la porte, entrent. Nous ne pouvons plus parler.

Je me précipite vers le lavabo. Je laisse l'eau couler sur mon visage, mes cheveux, mes bras. Les cercles jaunes s'étaient remis à tourner devant mes yeux.

Dès que le silence se fait dans le couloir, je cours vers le mur et j'appelle, je frappe, j'appelle. Ion Marinescou ne répond plus. L'auraient-ils emmené? J'ai juste le temps de faire un saut pour m'écarter du mur. La porte s'est ouverte. Les gardiens nous apportent la soupe. La vieille lape comme un chien, le liquide jaunâtre coule sur son cou, son menton, ses mains. Sa fille assise à mes côtés sur le lit la regarde presque avec indifférence et dit :

— Ils nous ramèneront chez nous, à Odessa. Tu sais ce que cela veut dire : rentrer là-bas?

Je fais un signe affirmatif et essaie de la faire taire.

— Non, tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir. Personne ne peut savoir. La vie libre là-bas c'est pire que la prison ici. J'aimais trois êtres : mon mari, il a disparu, ils sont venus le chercher un soir, il doit être dans un camp ; mon frère : les Allemands l'ont tué et celle-là, ma mère... tu vois bien.

— Tu n'as pas peur de parler ainsi.

— Peur? Non, je n'ai pas peur. J'ai découvert une chose : si je n'ai

pas peur, je suis libre. Même ici, ils ne peuvent rien contre moi, rien. Si tu sors jamais d'ici tu peux dire à tout le monde que tu as connu Varvara celle qui n'a plus peur. Cela deviendra de plus en plus rare quelqu'un qui n'ait pas peur. Tu peux leur livrer mon secret. Dis-leur : Varvara a découvert le secret de la liberté. Tu te rappelleras, n'est-ce pas, tu leur parleras ainsi, Varvara...

Mes dents branlent. Pendant les crises d'épilepsie de la vieille, je me mets à trembler et mes dents s'entrechoquent avec un bruit sec. Varvara est tombée dans un état d'apathie totale.

Je voudrais ouvrir la fenêtre, mais elle est fermée hermétiquement. La cellule est remplie d'une odeur nauséabonde. J'ai tout le temps envie de vomir.

La porte s'ouvre. Deux gardiens me font signe de les suivre. Nous allons. Nous rentrons dans un bureau où un homme signe des papiers.

— Transférée à la Cour martiale.

Je suis remise à deux soldats qui me font descendre les escaliers. Je croyais qu'ils m'emmenaient à l'enquête et je n'ai pas dit adieu à « Varvara qui n'a plus peur ».

Les soldats me font monter dans un camion et sautent derrière moi. Dans le camion une trentaine de personnes. Je reconnais quatre collègues du *Viitorul* et dans un coin Tetu qui crie :

— Adriana!

Les agents hurlent :

— Vous n'avez pas la permission de parler entre vous.

Le camion démarre.

Tous les garçons me regardent fixement en serrant les dents. Je dois avoir une figure de déterrée. Leurs yeux sont remplis d'effroi. Nous sommes tellement occupés à nous parler par les yeux que nous ne jetons que des regards distraits aux rues que nous traversons, aux gens que nous croisons et qui s'arrêtent sur place pour nous voir passer.

Nous passons près d'une horloge : six heures. Il fait une chaleur lourde, accablante. Quelque part un orage doit se préparer. Le camion s'arrête. Nous sommes à la Cour martiale. Un soldat m'aide à descendre et me conduit à un bureau sur la porte duquel il est écrit : Commandant de la Cour martiale.

Un colonel derrière une table me regarde et demande d'une voix neutre :

— Vous étiez le chef de cabinet du général Radesco?

— Oui.

Il écrit quelque chose sur la feuille que lui tend un des agents du Service secret qui demeure debout derrière sa chaise.

— Au revoir, mademoiselle. Je vous remercie.

D'une prison à l'autre le ton a changé brusquement. Les soldats m'emmènent dans la cour. Les garçons sont alignés deux par deux. De chaque côté de la file, des soldats armés. Le soldat qui m'accompagne me fait entrer dans la file :

— Ici, mademoiselle.

Je suis à côté d'un homme âgé, aux traits tirés. Nous traversons la cour. Pendant que nous marchons, l'homme à mes côtés dit :

— Je suis A... N..., socialiste.

Le soldat ne fait pas de signe pour nous faire taire. L'homme continue :

— C'est bien vous Adriana Georgescou ?

Je murmure :

— Oui.

— Vous boitez. Ils vous ont battue ?

— Oui.

— Moi aussi.

— Qui sont les autres ?

— Je ne sais pas, nous les connaîtrons.

La file s'arrête devant une barrière de barbelés. Ce doit être la ligne de démarcation entre la caserne et la prison. Un soldat ouvre la barrière et nous fait passer un à un. J'entre dans une grande pièce avec une trentaine de lits. Les garçons se précipitent les uns vers les autres et demandent : « Qui êtes-vous. Mais vous, et vous ? »

Un soldat vient vers moi :

— Mademoiselle, si vous voulez bien passer à côté.

Je n'ai pas eu le temps d'apprendre les noms de tous les garçons. Je leur dis bonsoir et je suis le soldat dans la pièce d'à côté. C'est presque une chambre avec un vrai lit, des draps propres et une fenêtre grillagée donnant sur la rue. Je me précipite à la fenêtre. Un tramway passe tout près et je peux voir les silhouettes s'agiter à l'intérieur. Je vois aussi les gens entrer et sortir de la boutique d'en face.

Je ne sais combien de temps je suis restée à la fenêtre à écouter la rue, bouger, vivre.

Le lendemain les soldats viennent me chercher pour les empreintes. Un agent m'introduit les mains jusqu'au poignet dans une substance noire et dit en les retournant :

— Ce ne sont pas des doigts mais des fils de fer.

— Faites une cure au Service secret et vous aurez les mêmes.

Il ne dit rien et me tend un torchon imbibé d'essence avec lequel j'essaie en vain de frotter mes mains et de les faire revenir à une teinte naturelle. J'y renonce bientôt et fais signe au soldat que je suis prête.

Il me dit en me reconduisant :

— Pendant la journée vous pouvez vous tenir dans la chambre des garçons.

Lorsque j'entre dans la pièce, je trouve les garçons riant aux éclats. L'un d'eux saute en l'air et tient des journaux à la main. Un camarade du journal me fait asseoir :

— Installe-toi commodément pour pouvoir mieux savourer le beau conte à dormir debout que nous allons te lire. Écoute : *Romana libera* du 30 août :

« Sensationnelle découverte de l'organisation terroriste et fasciste T. Nombreuses arrestations parmi les jeunesses libérales et nationales-paysannes. La responsabilité politique des chefs des deux partis historiques. L'organisation T poursuivait la suppression des chefs du gouvernement et des chefs démocrates. Découverte de matériel de propagande fasciste. Les terroristes ont fait des aveux. Le rôle du général Radesco ».

Un autre me tend le journal.

— Regarde bien la photo.

Une photo sous des titres en gros caractères :

« La typographie et le dépôt d'armes et de munitions de l'organisation T. ».

— Des armes, des munitions ?

— Au procès il nous sera facile de démontrer que ce ne sont pas nos armes. Ils viennent de prendre nos empreintes. Ils n'ont qu'à les comparer à celles relevées sur les armes.

Un garçon monte sur une chaise et réclame le silence :

— Pour les armes, je vais vous raconter une très belle histoire, et vraie par dessus le marché. Lorsqu'ils sont venus m'arrêter ils ont mis la maison sens dessus-dessous Il y avait quelques manifestes dans un coin mais cela ne leur a sans doute pas semblé suffisant. Ils ont donc continué à fouiller partout. Finalement ils ont trouvé dans le hall deux cendriers.

Nouveaux éclats de rire. Le garçon gesticule pour imposer le silence.

— Deux cendriers, oui. Pendant les bombardements je quittais la ville avec un ami qui avait une auto. Sur les champs tout autour de Bucarest nous avons trouvé des grenades à main explosées. J'en ai ramenées deux chez moi et les ai transformées en cendriers. Les agents les ont emportés. Voilà le corps du délit.

Un autre garçon demande le silence et lit à son tour :

« La mise en circulation de manifestes clandestins de caractère fasciste et d'une feuille de propagande intitulée « La Flamme », organe de l'organisation T, laissait depuis quelque temps déjà, deviner l'existence de groupes politiques ayant une activité subversive, clandestine.

» Par suite d'enquêtes et d'arrestations, les autorités démocratiques ont découvert la « typographie conspirative » où cette organisation imprimait les feuilles fascistes. Les terroristes ont avoué qu'ils voulaient tuer le président du Conseil Petre Groza. Le chef de l'organisation Remus Tetu a déclaré avoir reçu des instructions du général Radesco. Tetu rédigeait le journal clandestin« La Flamme » tiré à 1500-2000 exemplaires dans

son « domicile conspiratif ». « Il est intéressant de constater que les déclarations de Maniu ont été imprimées sur la même ronéo du type Boston que la « La Flamme ». Le recrutement des membres de l'organisation était fait d'après le système des gardes-de-fer avec des serments mystiques dans un cadre mystérieux. Les membres de l'organisation qui n'étaient pas fidèles au serment devaient être fusillés. »

— Ils sont ridicules, dit une voix. A quoi tout cela leur servira-t-il? Il y aura les élections et ils ne pourront plus rester au pouvoir.

Antim Boghea l'interrompt :

— Ils truqueront les élections qui n'auront peut-être de libres que le nom.

Nous ne rions plus. Je prends à mon tour le journal pour continuer la lecture à haute-voix.

« Le rôle du général Radesco. Il ressort des déclarations de Remus Tetu et d'Adriana Georgescou ainsi que de la présence dans l'organisation de collaborateurs directs du général Radesco que le général a été l'instigateur de l'organisation T à laquelle il transmettait régulièrement ses instructions. »

J'interromps la lecture pour m'écrier :

— Quels collaborateurs directs? En dehors de moi, je n'en vois pas un seul parmi vous. Et puis, je n'ai jamais fait de déclaration pareille.

— Lis toujours.

— « Il ressort également des déclarations des membres de l'organisation que Maniu et Bratiano étaient au courant des plans et de l'activité de l'organisation terroriste.

» Connaissaient également son existence : Bebe Bratiano, Prof. Danielopol, Mihai Farcasanu, Carandino et d'autres membres des cliques réactionnaires.

» La fusion avec le groupe Antonescou et des gardes-de-fer, l'emploi des méthodes hitlériennes ne sont que la suite inévitable de la politique menée depuis toujours par Maniu et cela ne doit pas être ignoré par l'opinion publique même si Maniu ne se trouve pas à la barre des accusés ».

Le vacarme reprend. Un garçon crie :

— C'est-à-dire : même si nous n'avons pas réussi, malgré toutes les méthodes employées, à arracher aux inculpés les déclarations nécessaires pour emmener Maniu et les autres dans le box des accusés.

Un de mes autres collègues du *Viitorul* vient vers moi en lisant :

« *Georgescou Adriana :* avocat, membre des jeunesses libérales, ex-chef de cabinet au Ministère de l'Intérieur, a diffusé les publications clandestines, a fait partie de l'organisation T, a assuré la liaison entre Tetu et Radesco. *Preuves :* ses propres déclarations ainsi que celles de Tetu. »

Regarde toute la liste. Devant ton seul nom il y a ce mot « preuves ». Pourquoi?

Et il continue.

— Tu étais la seule à connaître personnellement Maniu, Bratiano, Radesco. Ils devaient beaucoup compter sur tes déclarations. « Preuves »... s'ils l'écrivent c'est qu'ils ne doivent pas les avoir. S'ils les avaient eues, Maniu, Bratiano, Radesco, seraient actuellement enfermés dans une salle à côté. Or, ils ne le sont pas.

Et, après une hésitation :

— Dis-moi : qu'est-ce qu'ils t'ont fait là-bas ?

Un grand silence dans toute la salle. Tous les regards sont braqués sur moi.

Je murmure :

— Vous le saurez au procès.

Je suis seule dans ma chambre, la tête appuyée contre les barreaux.

Hier, Istrate Micescou est venu me voir. C'est un de nos grands avocats, jurisconsulte éminent, l'une des sommités du barreau dont il vient d'ailleurs d'être rayé.

— Soixante-treize avocats se sont inscrits pour vous défendre. Je serai le soixante-quatorzième. Je serai témoin.

Il m'a dit aussi que Maniu, Bratiano et Titel Petrescou ont clairement compris toute l'affaire. En arrêtant les jeunes membres de leurs partis, les communistes espèrent montrer à l'opinion publique internationale que ces partis enseignent à leurs membres les méthodes fascistes et jeter ainsi le discrédit sur eux. Quant à l'opinion publique roumaine, elle, elle sait à quoi s'en tenir et attend les élections. C'est un procès monté pour l'étranger. Nous devons tenir bon.

Après le départ d'Istrate Micescou je suis allé retrouver les garçons pour leur rapporter la conversation. Nous avons ouvert en grand la fenêtre et nous nous sommes mis à chanter l'hymne national. Dans la rue, les passants se sont arrêtés, les autos et un tramway aussi. Toute la rue chantait avec nous. Cinq minutes plus tard, le procureur militaire est entré dans la pièce avec deux agents du Service secret. L'un des agents a crié :

— Fermez les fenêtres. Quant à la cantatrice, emmenez-la à Vacaresti pour qu'elle se calme et qu'elle voie ce qui l'attend après le procès.

La « cantatrice » c'était moi. Le procureur militaire n'a rien dit.

J'attends d'être transférée à la prison de Vacaresti.

***

Dans l'auto, entre deux soldats qui m'offrent des cigarettes.

— Pourquoi vous envoient-ils à Vacaresti ? Parce que vous avez chanté l'hymne national ? Quel dommage que vous n'ayez pas eu le temps de les tuer.

— Les journaux racontent des balivernes.

— Vous n'avez pas voulu tuer les chefs du gouvernement?
— Non, je crois que je serais incapable de tuer qui que ce soit.
— C'est dommage.
— Oui, c'est dommage.

Nous nous arrêtons devant la prison. Une grande pancarte : *Pénitencier de femmes Ilfov.*

Les soldats me remettent au gardien.

— En prévention jusqu'au procès.

Avant de sortir, ils me lancent encore :

— Bonne chance, mademoiselle.

Le gardien prend un air très important :

— Alors, c'est toi la terroriste. Je vais t'annoncer à madame la Directrice.

Il ouvre la porte de droite et me fait entrer. Dans la pièce trois femmes dont l'une très grosse qui occupe à elle toute seule un bureau. Et comme elles me regardent, je dis :

— Bonjour.

La grosse femme crie :

— Ici on ne dit pas bonjour mais « Je vous baise très respectueusement les mains, madame la Directrice ».

La directrice me demande comment j'ai pu, moi « une jeune fille avec un air tellement doux » diriger une bande de terroristes. Je lui explique qu'à part quatre garçons — que je n'avais plus vus depuis assez longtemps — j'ai connu tous les autres à la Cour martiale. Elle se remet à crier :

— Tu n'es qu'une « menteuse hypocrite ». Moi qui te prenais pour une jeune fille comme il faut. Emmenez-la au sabotage.

Dans le mur une toute petite porte rectangulaire que le gardien ouvre. Je dois me pencher pour entrer dans une grande pièce mal éclairée où règne une odeur écœurante. Des lits superposés. Trois rangées de couchettes. Deux pas de distance entre chaque rangée. Un grand silence s'est fait. Je le devine hostile. Une femme lance :

— Pige-moi cette môme-la.

Une autre commente :

— Fais pas la mariole. Vise-la, elle traîne ses nougats.

Je me hisse difficilement dans la couchette que m'a indiquée le gardien. Le drap de couleur très douteuse est couvert de poux. Les lits se sont mis à tourner devant mes yeux et je m'étends. Je relève les jambes et les appuie au mur en les couvrant avec le journal que m'a tendu tout-à-l'heure « Madame la Directice » tout en me disant : « Lis ça et ne viens plus nous raconter de salades ». Je lis donc la *Scanteia* :

« T signifie Terreur. Les équipes de la mort renaissent avec les mêmes éléments. Les mêmes mais plus dangereux encore que ceux du passé,

parce que la leçon que les démocraties ont infligée à Hitler ne leur a rien appris ».

— Et toi, qui tiens tes jambes en l'air, respecte-moi comme premier Gardien et descends au rapport.

Une femme me tend la main.

— Allez, la môme, descends.

Les femmes se sont alignées sur deux rangs. Le gardien dit d'un air martial :

— Bonne nuit, les filles.

— A vos ordres, répond le chœur des filles.

Dès que la porte est fermée, deux femmes s'approchent de moi.

— T'es de quelle bande?

Un haut-parleur s'est mis à hurler :

« Radio-Moscou vous parle. Sevreanu nous dit : le fait que des dizaines de fils relient les organisations terroristes à Radesco, Maniu et Bratiano ne peut surprendre aucun observateur tant soit peu au courant de l'histoire politique de la Roumanie. »

Les femmes se sont mises aussi à crier :

— La ferme, oui. Ils nous emmerdent avec leurs histoires.

Celle qui est à côté de moi revient à l'attaque :

— T'es de quelle bande?

Le haut-parleur continue :

« Nous allons maintenant vous donner la liste des terroristes : Georgescou Adriana, l'instrument du bourreau de la place du Palais... »

— De quelle bande? Je suis « l'instrument du bourreau de la place du Palais ».

Ma voisine paraît enchantée :

— Pas possible! Alors t'as voulu tous les refroidir? Ana Pauker aussi? J'ai été avec Ana Pauker en prison à Dumbraveni. Elle avait sa cuisine à elle, personnelle quoi? Une veinarde. Dans quelque temps t'auras peut-être la tienne aussi. Elle recevait des tas de paquets de Russie.

Elle prend un air précieux et me tend la main.

— J'suis Florica Ungureanu. Quinze fois en pension. Me repose, quoi?

Et Florica Ungureanu crie aux autres :

— Eh, les filles; la môme est chef de bande. C'est la terroriste qu'a voulu refroidir tout le gouvernement.

— Bravo, la môme. T'es chef de bande?

Une autre intervient :

— Conasse. La terroriste est une politique. Comme Ana Pauker. Ana a mis une bombe pour tuer le Parlement, et la terroriste avait une bande pour tuer le gouvernement. Ça ne fait que se zigouiller entre eux les politiques.

— Je n'ai voulu tuer personne.

— Fais pas la mijaurée. Ça colle pas avec nous. La radio dit que tu es terroriste. Alors?

Florica Ungureanu revient à l'attaque :

— Et les journaux. En première page. On a quand même de la veine de te voir.

Une autre intervient :

— T'as pas eu ta photo au journal comme moi. J'suis plus marle que toi. Ma photo en première page et des lettres grosses comme ça : « Gaby, la femme aux huit fiancés ».

Puis d'un air faussement modeste :

— Je les ai tous butés.

— Te vante plus, torchon, lui lance une autre.

C'est bientôt une bataille générale. Le haut-parleur transmet de la musique. A l'autre bout de la salle, cinq femmes, tous seins dehors dansent hystériquement une ronde.

Je profite du vacarme général pour me hisser à nouveau dans ma couchette.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Maintenant je balaie.

La responsable s'est radoucie.

— T'es une brave terroriste. C'est ton tour de corvée.

— Quelle corvée?

— La corvée de chiottes. Allez prends les seaux.

Depuis combien de temps suis-je à Vacaresti? Le jour je dors par terre. La nuit je donne la chasse aux poux. Lorsque j'arrive encore à penser, je pense au procès. Le haut-parleur transmet chaque jour d'autres commentaires de Radio Moscou.

Un soir, après nous avoir dit : « Bonne nuit les filles » et avoir attendu que nous répondions en chœur « A vos ordres » le gardien m'annonce que demain, dès que j'ouvrirai les yeux, il viendra me chercher pour le « jugement ».

***

A la Cour martiale, je suis conduite dans le bureau du commandant de la prison. Près de lui, assis au bureau : l' « homme-rat ». Le commandant se lève et sort en disant :

— A tout à l'heure, monsieur Nikolsky.

Je me sens infiniment riche de connaître son nom. Il se lève, jette sa cigarette et vient vers moi. Je ne recule pas.

— Écoute, je vais être gentil avec toi et te donner un petit conseil. Si tu ne le suivais pas, il pourrait t'en cuire. Tu me comprends, n'est-ce pas? Tout d'abord ne sois plus impertinente au procès comme tu l'as été à l'enquête.

Je souris, calme, détendue : j'ai son nom, j'ai son nom.

— Et puis ne raconte rien sur l'enquête au procès. Un seul mot de trop et c'est la mort. Nous te tuerons.

Dans la cour les garçons sont alignés deux par deux. Je reprends ma place à côté d'Antim Boghea qui me serre la main.

— Nous avions tous peur pour vous. Comment cela s'est-il passé à Vacaresti... ?

— Pas trop mal. Sauf les poux.

— Vous étiez avec des politiques ?

— Non, droit commun. Quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

— Vendredi 7 septembre.

Un officier nous jette un ordre. La file se met en marche. Nous entendons derrière les portes closes un vacarme de foule. Antim Boghea me dit :

— Les gens qui voudraient assister au procès.

— Le procès ne doit pas être secret. Pourquoi ne les laisse-t-on pas entrer ?

— Le P.C. doit trouver que c'est plus prudent. Et je le comprends.

Nous prenons un couloir et sommes introduits dans le box des accusés. Dans la salle, des uniformes anglais et américains. Je serre la main d'Antim Boghea.

— Ils sont là.

— Oui. Il faudra essayer d'en dire le plus possible.

Un garçon derrière mon dos s'agite :

— Londres et Washington seront avertis dès demain. Les missions sont dans la salle.

Je serre les dents : il faudra dire, tout.

On annonce la cour. Toute la salle se met debout. La cour entre : général Ilie Cretoulescou, colonel-magistrat Iorgou Negreaunu et colonel Nita Nicolau. Les interrogatoires d'identité commencent. A part trois socialistes qui sont plus âgés, aucun de nous n'a atteint la trentaine. Les garçons sont pour la plupart des étudiants en droit ou de « polytechnique ». Une fois les interrogatoires d'identité finis, le président demande si nous avons des avocats. Le professeur Veniamin, l'un des avocats, répond affirmativement : soixante-treize avocats sont inscrits pour la défense. La Cour n'en retient que trente-deux.

Je me lève.

— Je voudrais relever un incident. Je voudrais aussi qu'il soit consigné dans le compte-rendu de séance.

Le président me donne la parole. Les yeux des garçons sont braqués sur moi.

— Monsieur le président, monsieur Nikolsky du Service secret, qui durant l'enquête a d'ailleurs entre autres usé et abusé des menaces les plus diverses, m'a convoquée il y a environ une heure dans le bureau

du commandant de la Cour martiale pour me dire textuellement : « Un seul mot de trop au procès et c'est la mort. Si tu parles, nous te tuons ».

Le président dit :

— Vous venez de déclarer à l'interrogatoire que vous étiez vous-même avocat. Vous auriez donc dû répondre à monsieur Nikolsky que le Service secret n'a plus à intervenir, étant donné que vous vous trouvez actuellement sous la juridiction de la Cour martiale.

Un avocat demande l'ajournement du procès, la défense n'ayant pas eu le temps nécessaire pour étudier les dossiers. Trois autres se joignent à lui. Un quatrième nie le bien-fondé de la loi en vertu de laquelle nous avons été traduits devant la Cour martiale, un cinquième...

La séance est suspendue. La Cour délibère sur les incidents relevés par la défense. Le procès est ajourné au lundi 10 septembre à neuf heures du matin.

Nous sommes de nouveau réunis dans la grande pièce de la prison. Je partage avec les garçons le paquet de cigarettes offert par un avocat lors de la supension de séance, et nous fumons en lisant les journaux.

Antim Boghea nous apporte la nouvelle : Maniu, Bratiano et Titel Petrescou ont demandé à être entendus comme témoins.

***

Une nuit en cellule. Un gardien me réveille. Il fait jour. Nous sortons dans la cour. Le gardien me pousse.

— Marche plus vite, ordure.

Nous arrivons devant une guérite dans laquelle se tient un adjudant. A côté de lui un agent, dossiers à la main.

— Voilà ton dossier.

Je lis les déclarations que j'ai faites.

« Je soussignée, reconnais avoir fait partie de l'organisation T, avoir prêté serment, avoir voulu renverser le gouvernement par la force ». Rien d'autre. Sur la table, d'autres dossiers sont ouverts à côté du mien. Je fais semblant de lire attentivement ma déclaration et jette un coup d'œil sur celle d'un garçon. « Je soussigné, reconnais avoir voulu tuer Ana Pauker, Tehoari Georgescou, Vasile Luca et *probablement* Gheorghiu Dej ».

Le gardien me pousse. Je reviens dans la cellule.

***

La nuit. Des pas s'arrêtent devant ma cellule. La porte s'ouvre :

— 17, à l'enquête.

Dans le bureau, Nikolsky et trois autres figures inconnues.

— Signe ce papier.

Je lis : « Je soussignée déclare avoir pris connaissance de mon dossier et avoir été bien traitée à l'enquête ».

— Tu signes, chienne ?

— Non, je préfère écrire.

— Tu es devenue raisonnable ?

J'écris : « Je soussignée, déclare avoir vu mon dossier en présence d'un agent du Service secret et d'un adjudant de la Cour martiale et non de mon avocat, et avoir été maltraitée à l'enquête ».

Nikolsky lève la main pour me frapper. Un autre le retient :

— Après le procès.

— Lèpre réactionnaire, on te la fera passer ton impertinence. Allez ! Déguerpis avant que je te mette en morceaux.

Je « déguerpis » dans la cellule.

***

Le lendemain, un gardien ouvre la porte. Il me pousse dans la cour. Un camion. Je monte. Les garçons me serrent la main. L'un d'eux me souffle :

— Ils nous ramènent à la Cour martiale.

Ils sont tous très pâles, mais sourient. Le procès reprendra.

Il fait très chaud dans la salle. En entrant nous jetons un regard dans la direction du public : les représentants des missions sont toujours là.

On annonce la Cour. Stupéfaction générale. La Cour n'est plus la même. La sortie du président, lors de mon intervention a dû déplaire au P.C. Le Grand-État-Major désigne la Cour. Le président s'appelle Alexandru Petrescou. Antim Boghea me dit :

— C'est l'ex-directeur des prisons sous Antonesco... Il y a quelques mois il se trouvait encore sur la liste des criminels de guerre.

Le président prête serment en posant la main sur la croix. Un bruit sec, la croix s'est cassée en deux. Tumulte dans la salle. La séance est suspendue. Un journaliste crie :

— C'est du sabotage. La main de la réaction.

Un avocat lui répond :

— Ou celle de Dieu.

La Cour réapparaît. Ils ont renoncé à prêter serment. La deuxième séance est déclarée ouverte. Les avocats relèvent des exceptions d'incompétence. Le procureur nie leur bien-fondé, — il s'agit de notre récent séjour au Service secret — et clôt l'incident en lisant l'acte d'accusation : « Organisation de groupes clandestins, subversifs, impression et diffusion de feuilles clandestines, organisation de centres de résistance, postes de radio-émission, et attentats projetés contre les chefs démocratiques du pays afin de troubler l'ordre existant dans l'État, dépôt d'armes ».

Les garçons font leurs dépositions. Ils ne se reconnaissent pas coupables. Ils disent avoir signé ce qui leur a été dicté à l'enquête sous les coups ou sous pression morale : parce qu'ils avaient faim ou parce qu'ils avaient peur. Ceux qui ont signé tout de suite n'ont pas été frappés.

C'est le tour d'Ion Maglasu, socialiste, ex-chef des syndicats maritimes. Il se lève, décline nom et prénom et s'adresse au président :

— Comment osez-vous retenir comme preuve de trahison une carte de remerciements que j'ai reçue de l'ambassade britannique pour avoir signé dans leurs registres lors du Victory Day ? Comment osez-vous dire que je suis fasciste ? J'ai connu personnellement, aux congrès socialistes de Londres, Messieurs Bevin et Attlee. Ils seront bien étonnés d'apprendre que je suis fasciste, moi qui représentais à ces congrès le mouvement socialiste roumain.

Le procureur crie :

— Vous êtes traître à la cause ouvrière et briseur du mouvement syndical.

Maglasu hausse, lui aussi, le ton.

— Pourquoi ? Parce que j'ai organisé des élections syndicales malgré la défense du gouvernement.

Le président lui retire la parole. C'est évidemment plus prudent. La séance est suspendue. Elle reprendra l'après-midi. En sortant nous serrons tous la main de Maglasu.

La séance d'après-midi commence dans un brouhaha indescriptible, dans la rue les communistes « manifestent ». La séance est ouverte au milieu des vociférations qui nous parviennent de la rue : « A mort les terroristes. A mort Tetu, A mort Adriana Georgescou, A mort Antim Boghea, A mort... ».

Le président donne la parole à Tetu.

— Je reconnais avoir imprimé *la Flamme*. Le gouvernement avait supprimé ma revue *l'Académie*. *Scanteia* avait déjà demandé mon arrestation. J'ai intitulé *la Flamme* l'officieux de l'organisation T pour couvrir de ridicule le gouvernement. Il me fallait bien un titre pour pouvoir énumérer toutes les libertés supprimées par le gouvernement. C'est le gouvernement et non nous, qui devrait se trouver à la barre des accusés. J'ai été voir le général Radesco parce que je l'admire.

Le président lui retire la parole.

— Vous n'êtes pas là pour insulter le gouvernement.

Nous n'avons droit chacun qu'à trois minutes de déposition. Les avocats protestent en vain.

Mon tour vient enfin. Je me lève. Que dire d'abord ? Comment faire pour tout dire ? Je serre les poings. J'entends ma voix, une voix toute blanche et comme extérieure.

— Monsieur le Président, j'ai été enlevée dans la rue. Un homme passait qui ressemblait à un de mes camarades. Je l'ai appelé. C'était un inconnu. Il a été arrêté. Il est actuellement au Ministère de l'Intérieur. Pourquoi ? En vertu de quelle loi ?

» J'ai été maltraitée à l'enquête : Insultée. Menacée, « si tu ne signes pas c'est la mort ou la Sibérie ». Frappée. La tête cognée systématiquement contre les murs. Fustigée avec une manche remplie de sable. Régime cellulaire. Affamée. Privée de la « ration d'air ». Cachot. Gardée des heures debout sur la pointe des pieds jusqu'à ce que je m'évanouisse. Piqûre pour me droguer. Giflée. Ils m'ont craché en plein visage. Je demande une expertise médicale pour pouvoir montrer aux médecins le résultat d'autres méthodes d'enquête que je préfère ne pas faire connaître publiquement. Je demande une commission formée de médecins communistes et neutres. »

Dans la salle, les gens se mettent debout, s'agitent. Les avocats crient. Le président dit d'un air ennuyé :

— Vous n'avez pas d'autres déclarations plus intéressantes à nous faire ?

— Je demande l'expertise médicale.

— Continuez votre déclaration ou je passe au suivant.

Un avocat me fait signe de continuer.

— Je reconnais avoir été le chef de cabinet du général Radesco et membre des jeunesses libérales. Je reconnais aussi avoir été l'avocat du général Radesco et l'avoir vu à ce titre dans son domicile surveillé. J'ai déposé à l'enquête la procuration qui me donnait le droit de le faire. D'ailleurs je ne connais pas de texte de loi assignant un domicile surveillé à quelqu'un parce qu'il a été...

— Revenez à la question ou je vous retire la parole.

— Le gouvernement a décidé de faire de messieurs Maniu, Bratiano, Titel Petrescou et Radesco les chefs d'un complot inventé par le Comité central du P.C.

» Le Service secret s'est imaginé qu'il suffisait de nous torturer pour obtenir les déclarations nécessaires afin d'amener tous les chefs de l'opposition à la barre des accusés. Le Service secret pensait-il vraiment que même si nous avions donné ces déclarations, nous n'allions pas dire devant le tribunal par quels moyens elles nous avaient été arrachées ?

— Si vous continuez sur ce ton, je vous retire la parole.

— Monsieur le président, rien au monde ne nous empêchera de dire la vérité. Et la vérité c'est que ce procès est une farce montée par le gouvernement qui veut transformer le pays en une immense prison.

Le président agite sa clochette.

— Vous n'êtes pas ici pour faire le procès du gouvernement. Reconnaissez-vous avoir distribué *la Flamme* ?

— Si la liberté de la presse existait je n'aurais pas été obligée de le faire.

— Comment osez-vous dire que la liberté de la presse n'existe pas ?

— Vous manifestez votre admiration pour Radesco ?

Il m'exaspère. Je crie :

— Non pas admiration, culte, monsieur le président.

Ma phrase a fait son petit effet.

Dans la salle les communistes hurlent :

— Le bourreau de la Place du Palais.

Il y a un tel tumulte que je n'arrive plus à parler. A ma droite un garçon dit :

— Chaque fois que tu prononces le nom de Maniu, Bratiano ou Radesco tu as un an de plus.

J'arrive de nouveau à parler.

— Je vous ai déjà demandé monsieur le Président, de comparer nos empreintes à celles qui ont été relevées sur les armes, dont j'ai vu la photo dans les journaux. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

Le président est hors de lui :

— Je vous retire la parole.

— Je demande l'expertise médicale.

— Vous n'avez plus la parole.

Les avocats demandent eux aussi l'expertise médicale. Les garçons se lèvent un à un : « J'ai été frappé, giflé, menacé ».

Le président hurle :

— Nous passons à l'audition des témoins.

J'ai la tête vide et de nouveau la salle danse devant moi. Je n'arrive plus à demeurer debout sans avoir le vertige. Les témoins défilent. Je les vois et les entends comme à travers un mince rideau de brume. Ils protestent : ils ont été amenés devant le tribunal sous mandat d'arrêt. Je vois passer les ministres libéraux du gouvernement Radesco au sujet desquels je devais faire des déclarations à l'enquête. Ils nous sont tous favorables mais paraissent assez inquiets : Maniu, Bratiano et Titel Petrescou n'ont pas pu venir déposer parce que des camions avec des groupes de choc ont bloqué les portes de leurs maisons.

Je voudrais dormir, ne plus me réveiller.

Nous sommes ramenés dans la prison.

***

Le lendemain, le défilé des témoins reprend. Je n'ai pu dormir de la nuit et je suis difficilement leurs dépositions.

Le rédacteur responsable de *l'Univers Littéraire* dépose devant le président les formes de mes articles censurés par les Allemands.

— Monsieur le Président, l'accusée n'est pas fasciste. Je me trouvais à la rédaction lorsqu'elle a été recherchée par la Sûreté sous l'occupation allemande.

Le président prend un air très contrarié pour dire :

— Je vous remercie, au suivant.

Le suivant est Istrate Micescou. Il commence par attaquer le gouvernement. Le président l'interrompt :

— Monsieur le Professeur vous êtes venu déposer pour l'accusée Adriana Georgescou appartenant à une organisation terroriste, organisation dont vous voyez tous les membres rassemblés dans ce box.

Istrate Micescou réplique :

— Monsieur le président, je vois assemblés à cette barre des jeunes gens dont la plupart ont été mes étudiants en droit. Il y a cependant une grande différence entre ces jeunes gens et le ramassis de vauriens qui hurlent dans la rue pour demander leur mort. Je crois que les véritables terroristes sont dans la rue. Quant à Adriana Georgescou qui a été mon étudiante je m'étonne que vous osiez soutenir qu'elle ait jamais fait partie d'une telle organisation. Elle qui...

Je m'étonne que le président ne l'interrompe pas. Il doit être intimidé par Istrate Micescou. Cinglant, mordant celui-ci est en train de donner au président une magistrale leçon de droit. Le président essaie en vain de l'interrompre. Nous suivons tous sa déposition passionnément.

La déposition d'Istrate Micescou dure deux heures. Dès qu'il a fini, le président suspend la séance. La Cour sort.

***

Lorsque j'entre dans la pièce de la prison, un garçon me tend le journal :

— Il faut que tu lises ta déposition d'hier interprétée par *Romana Libera*. Le journaliste n'a retenu que le mot culte et a brodé dessus. Pour le reste il devait probablement dormir.

Un autre intervient :

— Non, il n'a pas dormi. Simplement la cellule communiste du journal est passée par là.

Je lis : « *Adriana Georgescou a un culte... pour Radesco.* L'accusée Adriana Georgescou nie dès le début toute appartenance à l'organisation T. Elle proclame son culte pour le nom du bourreau du Palais ».

Antim Boghea m'interrompt :

— Ne lis plus leurs balivernes. Ils ne mentionnent naturellement pas ta demande d'expertise médicale et ne communiquent pas tes déclarations sur le Service secret. Quant au reste je peux facilement te le résumer : tu es l'une des plus dangereuses terroristes qu'ait connue l'histoire.

***

L'après-midi, à la reprise de la séance, le bureau du président est couvert de télégrammes qu'il lit solennellement : « Les syndicats du pays demandent la condamnation à mort des accusés ».

Un avocat dit :

— Encore une dépense inutile du P.C.

Cris et vociférations dans la salle. Le défilé des témoins continue. Les avocats demandent l'expertise médicale. Le président ne répond pas et poursuit l'audition des témoins.

— Comment voulez-vous qu'il accorde l'expertise médicale et ajourne les débats ? me dit Antim Boghea. La conférence de Londres a commencé le 11 septembre. Il faut faire vite. Les staliniens ont besoin des sentences avant la fin de la conférence.

— Oui, mais les staliniens doivent être déçus. Ils n'ont pas pu avoir les chefs de l'opposition. Le gros gibier leur échappe.

— Ils se contenteront de nous. Faute de mieux... En tout cas ils auront les sentences demain.

— C'est demain.

— Mais oui, naturellement.

Il faut absolument que je parle tout de suite. Je me lève.

— Monsieur le Président, je demande l'expertise médicale.

— Vous n'avez pas la parole.

— Monsieur le Président, je demande l'expertise médicale.

— Je vous ai déjà dit que vous n'aviez pas la parole.

— Je demande quand même l'expertise médicale.

— La Cour vous refuse l'expertise médicale.

Les avocats parlent, protestent. J'ai un petit moment d'hésitation et puis je me décide.

— Je demande alors que la Cour m'entende et constate elle-même le résultat des méthodes d'enquête. Cela, vous le savez, vous ne pouvez pas me le refuser.

Toute la salle est debout. Je pense que tout le monde crie en même temps. Je les écoute à peine, j'entends surtout mon cœur qui bat. Je serre les poings frénétiquement : pourvu que je tienne bon.

Le président crie.

— La Cour se déclare en séance secrète. Faites évacuer la salle.

La salle est évacuée au milieu du tumulte général. Les représentants des missions anglo-américaines refusent de quitter leurs places. Les agents communistes disséminés dans la salle essayent de les faire sortir. Ils refusent encore. Autre scandale. Ils sont restés à leur place. Le président paraît furieux mais déclare néanmoins que la séance secrète est ouverte.

Antim Boghea a juste le temps de me murmurer :

— Courage. Les représentants des missions sont toujours là.

Il serre ma main. Je me lève. Il y a un tel silence que j'entends mes pas. J'ai l'impression de me voir de l'extérieur, d'assister à la scène. Ce n'est pas moi qui arrive devant la table du tribunal, ce n'est pas moi qui ouvre la bouche pour montrer mes dents qui branlent, ce n'est pas moi qui tire la manche de ma robe pour lui faire voir la peau tuméfiée et violette. C'est moi, ce n'est pas moi? Sincèrement je ne le sais plus. Il y a un tel silence derrière moi que je devine les respirations des gens.

Le président se tait, regarde, se tait.

Je viens de dire :

— Alors, monsieur le président ?

Il hoche la tête.

— Cela arrive.

Maintenant ce n'est plus de l'agitation, c'est du tumulte. Tout le monde crie de partout. Le président agite frénétiquement la clochette. Les avocats, les accusés, la salle vocifèrent. Le président suspend la séance. Le tumulte redouble. Il va falloir que je retourne à ma place. Ce sera très difficile. Je ne veux pas me retourner, je ne veux pas bouger. Les avocats se sont précipités vers moi. Je crois que je les ai écartés pour sortir. Je ne sais plus comment j'ai quitté la salle.

Le lendemain, les avocats commencent leurs plaidoiries. C'est le 14 septembre. J'ai une très grosse fièvre et j'écoute à peine ce qu'ils disent. Les trente-deux avocats qui ont été admis à plaider seront certainement rayés du barreau et risquent d'être arrêtés. Ils le savent et ils osent cependant dire tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils pensent.

J'ai l'impression d'être au théâtre. A la répétition générale d'une pièce que je connais déjà par cœur. Dans la rue les manifestants communistes crient : « Mort aux terroristes. Vive la paix ».

Je me penche vers Boghea :

— Quelle paix? Et la guerre contre le Japon?

— Comment tu ne savais pas? La guerre contre le Japon a pris fin le 2 ou 3 septembre.

J'entends la phrase finale du dernier avocat :

— Les accusés sont innocents.

La séance est suspendue.

Un garçon dit :

— La délégation du gouvernement roumain est rentrée hier de Moscou.

Maglasu réplique :

— Avec nos sentences.

La Cour revient.

— Les accusés ont-ils quelque chose à ajouter? Adriana Georgescou.

Je me lève à peine :

— Je n'ai rien à ajouter.

Les garçons se lèvent à leur tour. Ils n'ont rien à ajouter. Le président

regarde par la fenêtre. Le procureur regarde le plafond. Un juge lit le journal. Un accusé demande l'acquittement. Nous sommes ramenés dans la salle de la prison où nous devons attendre le verdict. Lorsque nous passons près des barbelés, les journalistes étrangers veulent s'approcher de nous. Les gardiens les en empêchent.

La porte s'ouvre. Le procureur apparaît et nous lit les sentences : Remus Tetu : sept ans ; Adriana Georgescou : quatre ans.

J'entends le reste d'une manière estompée, comme à travers un rideau ouaté : cinq ans, trois ans, deux ans, un an et six mois, un an, un an, six mois, six mois, six mois, six mois, deux mois, deux mois, deux mois, un mois, un mois, un mois, un mois, un mois, trois acquittements et cinq disjonctions.

Un des avocats entre dans la pièce, vient vers moi et me serre la main :

— Vous avez quand même gagné. Ils n'ont eu aucun des chefs politiques. Quant aux sentences... Pendant tout le procès, Nikolsky s'est tenu dans la pièce d'à côté. Et puis, jusqu'aux élections, il y a encore la possibilité du recours.

Les agents viennent nous faire évacuer la pièce. Devant les barbelés un camion attend les garçons pour les transporter à Jilava. Je serre des mains, des mains. Je fais des efforts pour sourire. Jilava est une prison souterraine.

Ils sont tous montés. Debout l'un d'eux fait un signe. Et l'hymne national éclate, monte, monte. Ils se sont tous mis debout et regardent dans ma direction en me faisant signe de chanter avec eux. Je me crispe pour ne pas éclater en sanglots et chante. Le camion démarre. Lorsqu'il a tourné le coin de la rue, je me précipite dans la salle de la prison maintenant vide. Des journaux gisent encore par terre.

Un soldat entre et me dit :

— Mademoiselle, demain matin nous vous emmenons à Vacaresti. Je vous ai apporté des cigarettes.

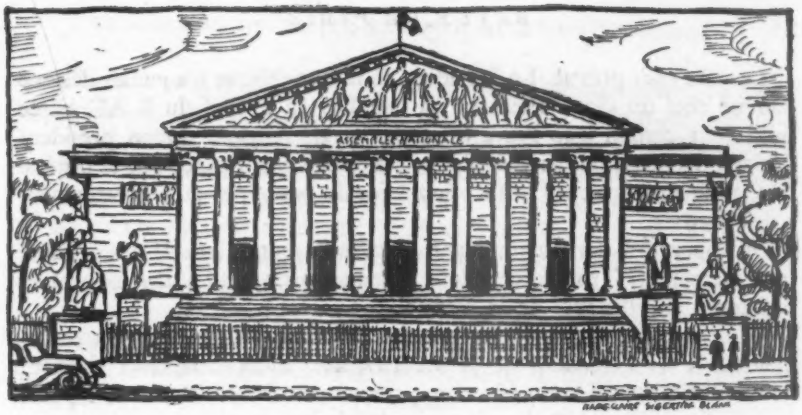
Il me tend le paquet. Je lui serre la main [1].

ADRIANA GEORGESCOU-COSMOVICI

(TRADUIT DU ROUMAIN PAR CLAUDE PASCAL)

Ramenée à la prison Adriana Georgescou devait tomber gravement malade. Envoyée à l'infirmerie elle fut traitée rudement. Au cours de sa convalescence on lui arracha douze dents sans anesthésie. Pendant une année encore elle devait rester dans la prison de Vacaresti où on ne lui donna jamais de matelas. En avril 47 elle était encore à l'hôpital de la prison. A cette époque elle fut graciée, par le roi. Mais, après deux mois de liberté, de nouveau arrêtée. Elle devait encore une fois connaître cellule et cachot et être rouée de coups. On la transportait dans une autre prison lorsqu'elle fut enlevée par des amis politiques qui la cachèrent pendant quelque temps, la soignèrent et l'aidèrent à s'évader de Roumanie.

1. *Copyright by* Hachette.



LE GÉNÉRAL DE GAULLE ET LES INSTITUTIONS FRANÇAISES

par Pierre Frédérix

Nous avons à changer le régime sous lequel se traîne la République, déclarait le général de Gaulle, le 17 août 1950. Ce régime est impuissant. Il n'y a pas un habitant de la terre qui ne le constate aujourd'hui... La réforme est d'extrême urgence, car, sous peine de mort, la nation a besoin d'une âme et l'État d'une autorité. Devant les périls qui montent, ajoutait-il, je suis prêt à porter une fois de plus la charge du pouvoir. »

Le 17 juin 1951, les élections générales faisaient du R.P.F. le second parti de France pour le nombre des votants (les communistes arrivant en tête) et le premier par le nombre de ses représentants à l'Assemblée nationale.

« Compte tenu du nombre de sièges obtenus par les partis français, affirmait le général de Gaulle, quatre jours plus tard, c'est au R.P.F. qu'il appartient démocratiquement de prendre la responsabilité nécessaire dans le gouvernement de la France. Nous y sommes prêts, nous sommes prêts à gouverner avec ceux qui voudront nous y aider. »

Mais à quelles conditions ? Celles du R.P.F. exclusivement : l'acceptation de son programme, la mise en chantier immédiate d'une vaste réforme des institutions.

La suite était prévue. Le Président de la République n'a jamais désigné comme chef du Gouvernement un membre ou le chef du R.P.F. parce qu'il était certain que l'investiture lui serait refusée. Aucun président désigné n'a offert de portefeuilles au Rassemblement parce que le général de Gaulle annonçait par avance son refus de participer au gouvernement « des partis ».

Qu'apparaît-il donc maintenant derrière l'éventail bariolé des groupes parlementaires ? Trois forces, dont chacune correspond à une conception différente sur l'avenir de la République.

Au centre les partis que l'on pourrait appeler classiques ou gouvernementaux : ils s'étendent de la S.F.I.O. aux Indépendants et tiennent (si l'on fait abstraction du « flottant », c'est-à-dire d'une dizaine de députés non inscrits) 63 p. 100 des sièges au Palais-Bourbon.

Une opposition de gauche, celle du Parti communiste : 17 p. 100 des sièges.

Une opposition de droite, celle du R.P.F. : 20 p. 100 des sièges.

Les partis « gouvernementaux », si divisés qu'ils soient sur les problèmes politiques et économiques, ont ceci en commun que le régime actuel, en dépit de ses faiblesses ou de ses tares les plus visibles, leur paraît devoir être défendu dans ses principes et dans son esprit.

L'opposition de gauche ne veut participer au régime que pour le détruire.

L'opposition de droite proclame infidèles à la France ceux qui consentent encore à jouer le jeu de ce régime. La France ne redeviendra la France que par la réforme gaulliste.

Le rideau de fumée des débats sur l'école ou les salaires voile à peine la véritable bataille, qui est une bataille triangulaire sur les institutions.

***

Le général de Gaulle a répété vingt fois : « Ce n'est pas l'intelligence, ni le talent qui manquent dans les partis gouvernementaux. Ce qui manque, ce sont des hommes qui aient le courage d'admettre qu'aucun gouvernement ne peut gouverner dans le cadre des institutions actuelles, et la volonté de s'attaquer aux racines du mal. » Corollaire : « Changeons les institutions, la France aura le Gouvernement qu'elle mérite. »

Quel est ce régime que le Rassemblement déclare condamné ? Selon les interprètes les plus autorisés du R.P.F., c'est non pas celui des institutions représentatives, mais « le régime d'assemblée ou si l'on préfère le régime des partis. ».

Arrêtons-nous ici un instant. Le régime d'assemblée, s'il est lié en France au régime des partis, ne l'est pas automatiquement partout : l'on peut fort bien concevoir un pays où l'activité des partis soit intense, et que sa constitution préserve du régime d'assemblée. La démocratie, au sens occidental du mot, implique le pluralisme : le cas des « sépara-

tistes » mis à part, le R.P.F. ne le conteste pas. Que reproche-t-on habituellement en France aux partis « classiques »? D'une façon générale leur trop grande multiplicité. Et surtout pour certains d'entre eux, la subordination de l'élu à des états-majors cooptés, à d'étroites oligarchies militantes dont le sectarisme, s'exerçant à travers le groupe parlementaire, finit par paralyser l'exécutif. Reproches justifiés. Encore ne faudrait-il pas perdre de vue cette déplorable vérité que la prolifération des partis en France est l'effet beaucoup plus que la cause de nos divisions.

Pourquoi, aux États-Unis, n'a-t-on jamais pu créer un troisième parti qui compte vraiment? Pourquoi, depuis la quasi-disparition du parti libéral en Grande-Bretagne, deux grands partis suffisent-ils à départager la presque totalité des électeurs anglais, alors qu'une demi-douzaine semblent être la norme en France? Ce n'est pas que les lois anglo-saxonnes interdisent ce que les nôtres permettent; c'est que nous avons la tête autrement faite. Le fonctionnement des partis anglais n'est pas réglé par une constitution anglaise inexistante. La constitution des États-Unis ne traite nulle part des partis américains. Si l'on veut réformer les partis français — sans recourir à une dictature qui les supprime tous sauf un — ce n'est pas en changeant de constitution qu'on y réussira, mais en changeant nos mœurs politiques, nos façons de sentir et de raisonner.

Autre remarque : on a dénoncé souvent, et dans bien d'autres sphères que celles du R.P.F., la tendance au « monolithisme » de nos partis, le durcissement progressif des organismes interposés entre l'élu et ses électeurs, entre le Parlement et la Nation. Venant des milieux radicaux, naguère écrabouillés dans la meule tripartite P.C.-S.F.I.O.-M.R.P., cette critique va de soi. Elle s'explique moins aisément au R.P.F., qui, avec son conseil de direction nommé par le Général et ses délégués départementaux, *missi dominici* de la rue de Solférino, est un parti fortement centralisé. Faut-il rappeler au surplus qu'il n'y a pas en cette matière de règle commune aux démocraties les plus authentiques? Les deux grands partis anglais s'imposent une discipline rigoureuse et combattent chacun leurs dissidents avec énergie. La pratique des grands partis américains permet à deux démocrates ou à deux républicains de voter différemment sur des questions de première importance. Où sont les textes d'où procèdent la tenue d'un Parlement et l'esprit d'un peuple?

Si la conception gaulliste du régime des partis appelle certaines réserves, le Rassemblement a raison par contre quand il soutient que notre régime parlementaire a dégénéré en régime d'assemblée et qu'une des causes directes en est notre constitution de 1946. Qu'appelle-t-on « régime d'assemblée »? Les juristes répondent : un régime où le fonctionnement de la responsabilité ministérielle et de la dissolution ne correspond pas aux données traditionnelles du régime parlementaire; un régime qui, au lieu d'être fondé sur la séparation et la collaboration des pouvoirs, fait du Gouvernement un simple agent d'exécution de

l'Assemblée, et non, au même titre que l'Assemblée, un représentant du peuple souverain. C'est sous ce régime que nos constituants de 1946 ont placé la France. Tout a été sacrifié à la souveraineté de l'assemblée. Mais les précautions contre le pouvoir personnel sont une chose ; un système qui ligote l'exécutif en est une autre. La crise des investitures qui, pendant trente jours, cet été, laissa le pays sans aucun gouvernement n'est qu'un des symptômes d'une sclérose constitutionnelle dont les conséquences peuvent devenir dramatiques.

***

D'ici quelques semaines, le Congrès national du R.P.F. se propose d'établir son programme minimum de réforme des institutions. Sans préjuger de ce qu'il sera dans le détail, on peut s'attendre à ce qu'il porte sur trois chapitres principaux : 1° la réforme électorale ; 2° un certain nombre de mesures visant le droit de dissolution, le travail de l'Assemblée, ses rapports avec le Conseil de la République, etc. ; 3° la présidence de la République. Essayons d'expliquer aussi brièvement que possible de quoi il s'agit.

1° *La réforme électorale.* — Les députés de la IIIe République ont vécu sous des systèmes de scrutin majoritaire, sauf une courte période après la première guerre mondiale où l'on a fait une combinaison majoritaire-proportionnelle qui donna la Chambre bleu horizon de 1919 et la Chambre du Cartel de 1924. Le scrutin majoritaire a toujours été à deux tours depuis 1873. Il s'est appliqué à plusieurs reprises dans le cadre départemental, mais surtout à partir de 1886 et pendant un demi-siècle dans le cadre de l'arrondissement. La proportionnelle est une invention de la IVe République : fait assez surprenant si l'on songe que ce sont les forces issues de la Libération qui l'ont adoptée et que, depuis l'expérience de la république allemande de Weimar, elle passe pour un des fourriers du fascisme. En 1951, notre Parlement accoucha très péniblement d'un nouvel hybride à façade majoritaire, à corps proportionnel.

Pourquoi demande-t-on souvent, la France se refuse-t-elle obstinément au scrutin uninominal majoritaire à un tour, le plus simple de tous, qui est une des causes — mais non pas la seule — de la stabilité des gouvernements anglais ? Il se peut que la multiplicité des partis français et la complication des choix successifs qui en découlent nous en aient éloignés. Il se peut aussi que le Français cherche d'instinct la « justice » (qui, si elle était seule en cause devrait aboutir à la proportionnelle intégrale) et l'Anglais l' « efficacité ». Il se peut enfin que les grands glissements parlementaires qui n'effraient pas le corps électoral anglais — pas plus que l'américain — effraient le Français : en Grande-Bretagne, le pendule ne peut pratiquement osciller qu'entre les conservateurs et les travaillistes ; en France il risque d'aller au communisme ou à une dic-

tature de droite. De toutes façons, l'expérience nous montre que depuis plusieurs générations les Parlements français, dans leur ensemble, n'admettent le système majoritaire qu'assorti d'un second tour et n'acceptent le tour unique qu'assorti d'une large dose de « justice » proportionnelle.

A l'heure actuelle, où en sommes-nous ?

Les communistes veulent la proportionnelle intégrale et des députés-robots révocables à tout moment par le Parti.

La S.F.I.O. est partagée, selon les régions, entre le scrutin majoritaire d'arrondissement et la proportionnelle. Léon Blum avait défendu plusieurs fois la proportionnelle avec scrutin uninominal à un tour. M. Jules Moch a combattu ce système. M. Ramadier est un des principaux soutiens de l'hybride scrutin proportionnel - scrutin majoritaire, le premier étant appliqué dans les régions urbaines, le second ailleurs.

Au M.R.P., on est proportionnaliste de sentiment tout en redoutant la proportionnelle parce qu'elle accroîtrait la représentation communiste. Vers la fin de 1950, la majorité du M.R.P. paraissait s'être ralliée au scrutin majoritaire à un tour avec recours proportionnel. Peut-être l'opinion moyenne du parti a-t-elle encore évolué depuis lors et se résignerait-elle, malgré sa répugnance pour le ballottage, à un système départemental à deux tours.

Les radicaux qui, un moment, en 1945, avaient accepté la proportionnelle intégrale, sont de tradition majoritaires et arrondissementiers.

A l'U.D.S.R., il y a des partisans du scrutin majoritaire de liste à un tour ; il y en a aussi chez les Paysans et les Indépendants ; mais on retrouve des Paysans et des R.G.R. dans le camp proportionnaliste ; et des arrondissementiers chez les U.D.S.R.

Arrive, au milieu de ce feu d'artifice permanent, le R.P.F. Que veut le Rassemblement ? La proportionnelle accroîtrait le nombre de ses députés. Elle accroîtrait aussi celui des députés communistes. L'arrondissement ? Ce sont les « mares stagnantes ». Le département à un tour ? Improbable. Que reste-t-il ? Un système majoritaire départemental à deux tours, sans listes bloquées : c'est-à-dire un système qui permettrait à un candidat de se présenter seul dans le département, et à une nouvelle couche d'hommes, non assujettis aux partis « classiques », d'accéder au Parlement. Cette proposition, si c'est bien celle à laquelle le Congrès du R.P.F. s'arrêtera, ralliera-t-elle une majorité à l'Assemblée ? L'hypothèse n'est pas exclue. Mais le précédent de la dernière réforme électorale est de mauvais augure.

2° *Mesures diverses.* — Un grand nombre de parlementaires, en dehors du R.P.F., s'accordent à penser que l'Assemblée travaille dans de très mauvaises conditions, que ses rapports avec le Conseil de la République sont régis par des dispositions absurdes, que les règles constitutionnelles de l'investiture rendront, un prochain jour, toute formation de

Gouvernement impossible. C'est ici que le R.P.F. trouvera le plus d'alliés pour adopter ses propositions. Si nécessaires que puissent être des réformes sur ces divers points, elles n'apporteront pourtant — à son avis — aucune modification profonde au fonctionnement du régime. Beaucoup plus importants seraient les effets d'une révision constitutionnelle portant sur le droit de dissolution.

Aux États-Unis, le droit de dissolution n'existe pas. Pourquoi ? Parce qu'il n'en est aucun besoin pour assurer la stabilité du Gouvernement. Les États-Unis sont une république présidentielle. Le Président, étant en même temps chef du Gouvernement, le reste nécessairement pendant quatre ans ; huit, s'il est réélu. Sa politique s'infléchit suivant les indications que lui donnent l'opinion publique et les renouvellements du Congrès. Mais il demeure, sauf le cas de forfaiture, à la tête de l'exécutif.

En Grande-Bretagne, modèle des états parlementaires, la dissolution existe. Elle est même de règle. Elle dépend de la volonté du Premier Ministre, seul juge, avec son Cabinet, du moment où il convient d'y recourir. Les membres du Parlement savent que s'ils rendent la vie impossible au Gouvernement, celui-ci peut à tout moment les renvoyer devant l'électeur.

Inscrit dans notre Constitution de 1875, le droit de dissolution était tombé en désuétude, comme chacun sait, depuis 1877 : tout Président de la IIIe République qui en aurait usé eut été à l'instant soupçonné de vouloir refaire « le coup du 16 mai », c'est-à-dire de gouverner personnellement contre la majorité républicaine. Le droit tout théorique, dévolu jadis au Président de la République (avec approbation du Sénat) a été transféré par nos constituants de 1946 au Conseil des Ministres (avec avis du Président de l'Assemblée). Mais il ne peut être exercé, en aucun cas, pendant les dix-huit premiers mois d'une législature ; il ne peut l'être ensuite, que si pendant les dix-huit derniers mois, la confiance a été refusée à deux cabinets à la majorité absolue. Autrement dit, il suffit de quelques mois de patience à une Assemblée pour rendre toute dissolution impossible.

Notre instabilité ministérielle est un sujet d'étonnement constant à l'étranger. Presque tous les Français s'en plaignent. Mais en même temps beaucoup d'entre eux se figurent qu'il doit exister quelque part, dans l'arsenal des experts, un système électoral idéal qui rétablirait la stabilité. Or, que constatons-nous ? Sous le système hybride majoritaire-proportionnel de 1920 à 1928, les gouvernements français ont tenu sept mois en moyenne ; sous le système majoritaire arrondissementier de 1928 à 1940, la moyenne a été de quatre mois et demi ; sous la proportionnelle, entre 1944 et 1950, elle a été de six mois. Le manège de chevaux de bois continue. Ralentirait-il si nous adoptions le scrutin anglais ? On peut en douter. La vérité est que la stabilité des gouvernements britanniques tient — au moins en grande partie — à la *combinaison* d'un scrutin majoritaire à un tour dont nos Parlements ne veulent pas, et de l'exercice

effectif du droit de dissolution, dont, sans l'avouer, ils ne veulent pas non plus.

Que proposera le Rassemblement sur ce point ? Nous n'en savons encore exactement rien. Ce qui est clair en revanche, c'est qu'un régime qui tue le droit de dissolution, comme nous l'avons fait, se prive d'un des moyens essentiels dont doit disposer tout régime parlementaire pour remettre à la nation l'arbitrage des conflits entre le Parlement et l'exécutif. Il n'est pas moins clair que si, un an par exemple après le début d'une législature, toute crise ministérielle entraînait automatiquement la dissolution, les changements de gouvernement s'espaceraient comme par miracle. Le Parlement actuel acceptera-t-il un automatisme de ce genre ? Il faudrait un extraordinaire optimisme pour l'imaginer.

3° *La Présidence de la République.* Poincaré se décrivait comme un « manchot constitutionnel ». M. Vincent Auriol, Président de la IVe République et Président de l'Union française, a moins de pouvoirs que n'en avait M. Lebrun. Le droit théorique de dissolution lui a été personnellement enlevé. Ses pouvoirs réglementaires ont été rognés. Il est subordonné à l'Assemblée qui, seule, investit ou rejette le chef du Gouvernement que propose l'Elysée.

Sur ce chapitre, auquel on peut croire que le Rassemblement attache une importance essentielle, le général de Gaulle a maintes fois exprimé ses idées. Il voudrait que le Président de la République soit véritablement le chef de l'État ; qu'il soit élu par un collège élargi ; que le droit de dissolution lui soit rendu ainsi que celui de nommer les ministres ; qu'il exerce son action directe dans les Conseils du Gouvernement, en matière de politique étrangère, de défense nationale et d'Union française ; qu'il soit le garant de l'indépendance nationale, de l'intégrité du territoire et des traités signés par la France ; qu'il puisse recourir au référendum.

De ces idées, que retiendra le Congrès national du Rassemblement pour les insérer dans des projets de loi ? Peu importe. De toutes façons, elles se heurteront à celles de la majorité gouvernementale — sans même parler des communistes. C'est un fait que le régime présidentiel n'a jamais empêché les États-Unis d'être une démocratie : presque toutes les accusations de dictature portées contre le Président Roosevelt venaient des milieux de « droite » et non des milieux « populaires ». C'est un autre fait — malheureusement aussi indiscutable que la présence de certains chromosomes dans certaines cellules — que le système présidentiel tend à se transformer, dans le corps français, en régime autoritaire. D'où la réaction invariable de la République parlementaire. Le Rassemblement aura beau dire : « Ce n'est pas un homme de droite, c'est Léon Blum qui pensait que la France aurait avantage à ce que le Président du Conseil fût chef de l'État. » Il aura beau répéter : « Le régime que nous préconisons n'est pas un régime à l'américaine. » On lui répondra : « Ce régime se rapproche de celui de la République de 1848 : Pré-

sident nommé par le peuple et fort ; Parlement affaibli. » De même que le spectre du 16 mai surgit chaque fois que l'on parle de dissolution, le spectre du 2 décembre se lève chaque fois que l'on propose de faire du Président de la République un véritable chef de l'État.

Résumons : dans la conjoncture parlementaire actuelle, quelle est la part de l'effort de réforme gaulliste qui a des chances d'aboutir ?

Sur le plan électoral, il n'est pas exclu que la France revienne à un système électoral majoritaire départemental à deux tours. Sinon, ce serait vraisemblablement un troisième « hybride». Mais non le système anglais.

Sur le plan des réformes parlementaires, il est très probable que l'investiture à la majorité relative remplacera l'investiture à la majorité absolue ; qu'une sorte de navette sera rétablie entre l'Assemblée et le Conseil de la République ; que la durée des sessions parlementaires sera limitée par la Constitution, si le droit de clôture n'est pas rendu au Gouvernement. Effet de la première réforme : l'investiture échappera au risque présent, qui est celui de l'impasse complète ; mais elle n'en restera pas moins difficile et à la discrétion de l'Assemblée. Effet de la seconde réforme : les transactions entre l'Assemblée et le Conseil de la République seront facilitées. Effet de la troisième réforme : des débats tels que ceux de cet été pourraient être, en partie au moins, épargnés au pays, pour cette simple raison que la Chambre serait en vacances. Quant au droit de dissolution, il se peut qu'on le rende, sans limitation, au Président de la République : ce qui vraisemblablement signifie que le Président n'osera pas user davantage que par le passé de ce que le rapporteur général de la Constitution appelait pourtant lui-même « la clef de voûte principale de tout système parlementaire ».

Enfin sur le plan présidentiel, tout le monde se liguera sans doute pour n'accorder au R.P.F. qu'une réforme symbolique : l'Assemblée de l'Union Française serait associée au Parlement dans l'élection du premier magistrat de l'Union.

Ceci fait, les partis gouvernementaux diront : « Une réforme de la Constitution était prévue dès le début. Nous l'avons faite à la lumière de l'expérience. Maintenant, le mécanisme de nos institutions est bon. »

Le Rassemblement répondra : « Vous croyez avoir guéri un paralytique. Vous ne lui avez donné que des béquilles. »

***

Répétons-le : il s'agit là de divergences beaucoup plus profondes que celles qui apparaissent dans les débats quotidiens de l'Assemblée. Si un fossé s'est creusé entre le chef du Rassemblement et tant d'hommes qui, l'ayant servi dans son œuvre libératrice, admirent encore sa rigueur intellectuelle, ce n'est pas qu'ils ne puissent trouver un terrain d'entente sur la plupart des problèmes que le Parlement traite chaque jour. C'est

qu'ils ne sont pas d'accord sur les mécanismes essentiels du régime.

On a dit très justement du général de Gaulle que c'était un « presbyte de la politique ». Son attitude semble être fondée sur le raisonnement suivant : « La République en est aujourd'hui où était la Monarchie au temps de Louis XVI. Chacun le sent. Personne ne veut l'admettre, parmi les fonctionnaires du régime. Ceux qui prétendent sauver les institutions en les entourant de bandelettes sont précisément ceux qui les perdront. Libre au monarque actuel, l'Assemblée, de rejeter mes projets. Le jour de l'effondrement, c'est la France qui paiera. » Peut-être pense-t-il à Turgot. Ses adversaires pensent plutôt au Prince-Président.

Quel est le lien principal des cadres du R.P.F. ? Vraisemblablement la loyauté personnelle, à l'égard du Président ; en tous cas, c'est cette loyauté, ou ce loyalisme qui les a fait choisir. Quel est le lien principal des troupes ? En temps de troubles apparents, c'est l'anti-communisme. En temps de stagnation, c'est un ambigu de sentiments (reconnaissance, liens affectifs, admiration de l'homme providentiel, patriotisme un peu cocardier, mécontentement, etc.), qui tous ensemble s'expriment par un désir de renouveau. Le gaullisme d'après-guerre, comme le communisme, traduisent un malaise fondamental de la société française. La minorité, dans les deux oppositions, sait où elle va ; la majorité est surtout portée par l'espoir « d'en sortir ».

Si le R.P.F. avait enlevé 35 ou 40 p. 100 des sièges à l'Assemblée, tout gouvernement eût été inviable sans lui. Dès lors, il était possible d'imaginer l'ébranlement des partis « classiques », une réforme profonde de la Constitution, l'arrivée du général de Gaulle à l'Elysée. A travers quels troubles, c'est une autre question.

Mais le R.P.F. n'a jamais escompté qu'il obtiendrait autant de sièges pour 1951. Le système électoral le plus favorable lui eût peut-être donné 30 p. 100 de l'Assemblée. Il en a 20 p. 100. Que faire ? Camper à l'étape, comme l'a dit un jour le général de Gaulle. Ensuite ?

Entre le Rassemblement et les communistes, il y a 389 députés. Mettons 400, en y ajoutant une dizaine de non-inscrits. Un gouvernement peut trouver sa majorité parmi ces 400 députés (majorité absolue 314) tant que les 107 socialistes votent pour lui. Dès qu'ils passent à l'opposition, il n'y a plus de majorité sans le soutien des 121 gaullistes. Supposons un instant que le R.P.F. n'existe pas en tant que formation au Parlement et que les voix de ses électeurs se soient réparties, comme il serait arrivé inévitablement, sur les partis « gouvernementaux ». La situation parlementaire serait assez simple : ce serait celle d'une Assemblée, où personne ne voulant plus gouverner avec les communistes, il serait arithmétiquement aisé de se passer aussi du groupe S.F.I.O. Une assemblée où se poursuivrait le glissement à droite, inauguré en 1947, sous la dernière législature, par l'éviction des ministres communistes. Paradoxalement, c'est l'existence du R.P.F. qui oblige les gouvernements à refluer vers la gauche.

Les partis du centre éprouvent la nostalgie du soutien socialiste. Beaucoups de modérés au contraire — Indépendants ou Paysans — souhaiteraient la réconciliation avec le Rassemblement, la substitution d'une quatrième force à la troisième. Pour le grand public, qui voit se succéder les ministères avec une morne indifférence, ces jeux n'ont rien de passionnant. La véritable question est plutôt celle-ci : le R.P.F. ne sera-t-il dans la vie nationale qu'un facteur d'obstruction, ou sera-t-il un facteur de rénovation ?

Pour l'instant le Rassemblement se cantonne dans le rôle d'une opposition qu'il voudrait « constructive » et qui peut l'être en effet, mais dans les limites étroites que lui impose l'hostilité de la majorité à tout changement fondamental. Si le postulat du général de Gaulle « Impossibilité de gouverner dans le système actuel » est exact, il s'ensuit : 1° Que le R.P.F. doit refuser de participer à un Gouvernement où ses représentants seraient aussi impuissants que leurs prédécesseurs ; 2° Que le régime, au lieu de se roder, continuera à s'user et à se désagréger.

Outre la solidarité des partis « classiques » contre le pouvoir personnel, qu'est-ce qui peut empêcher cette désagrégation, à tout le moins cette usure ? Une détente sur le plan intérieur et sur le plan extérieur, de bonnes récoltes, de nouvelles injections d'argent américain. Il faut reconnaître qu'il y a fort peu de chances pour que ces conditions soient réunies.

Qu'est-ce qui peut accélérer la désagrégation ? Une crise d'antiparlementarisme dans l'opinion publique : auquel cas le Président de Gaulle ne se contenterait certainement pas d'être un second Président Doumergue. Une crise inflationniste et monétaire aiguë. Une poussée intérieure violente du communisme. Un péril extérieur immédiat, le transfert de la guerre chaude en Europe. Alors seulement, les partis gouvernementaux étant disloqués, ils consentiraient à passer sous les fourches du gaullisme.

Le patriotisme du Rassemblement n'est pas en cause. Lorsqu'il proclame : « La catastrophe ? Nous y sommes déjà », on peut simplement se demander s'il ne tend pas instinctivement à développer un courant émotif dont il serait, par hypothèse, bénéficiaire. En dernière analyse, l'avenir du R.P.F. paraît dépendre de circonstances dont il n'est pas maître.

PIERRE FRÉDÉRIX

LES ÉTAPES DE L'APPAUVRISSEMENT

par Ed. Giscard d'Estaing

LE TRAVAILLISME ET LA SITUATION ÉCONOMIQUE ANGLAISE

La politique économique, qui comprend autant d'éléments humains que d'éléments physiques, est avant tout une science d'observation. Il est donc d'un puissant intérêt de voir comment réagissent les nations aux programmes qui leur sont proposés ou imposés, et nous continuerons à juger les doctrines, non par les intentions qui les animent, mais par les résultats qui les sanctionnent.

Nous avons assisté en France pendant les années 1945 à 1948 aux ravages de l'idéologie marxiste et nous avons dénoncé en leur temps les effets inévitables que devait entraîner le fonctionnement des mécanismes installés dans notre économie et que celle-ci était physiquement incapable de supporter. On sait ce qui est arrivé : le franc a subi des atteintes profondes ; le mécanisme de l'enrichissement national par l'épargne et la création des capitaux a été complètement arrêté, et les finances publiques souffrent toujours des déficits qu'une gestion imprudente a imposés au budget, comme s'il était de la nature des Chemins de fer ou de la Sécurité Sociale d'être fatalement en perte, alors qu'il est au contraire de la nature de services généraux aussi essentiels que ceux

des transports et ceux de l'assurance d'être rigoureusement équilibrés, de façon à être véritablement au service de la Nation et non pas à sa charge.

Du moins la France, éclairée par les ravages dont elle a si profondément souffert, a-t-elle compris ; en arrêtant la mise en place de nouveaux explosifs, on a au moins limité les dégâts et évité la dislocation qui se serait étendue aux secteurs menacés. Mais les résultats de notre expérience apparaissent plus clairs encore si on les compare à ceux de la Grande-Bretagne qui, elle, a persisté dans la voie dont nous nous sommes à peu près dégagés. Le succès électoral ayant condamné la majorité à appliquer son programme sous peine de se désavouer publiquement, l'état actuel de nos voisins montre à qui veut le voir comment un pays s'accule lui-même à des difficultés inextricables et met à s'appauvrir, étape par étape, une désespérante logique.

En août 1949, le Gouvernement travailliste opéra une dévaluation massive de la livre sterling, et cela d'ailleurs dans des conditions qui ébranlèrent l'Europe. Nous avions, longtemps auparavant, montré le paradoxe qui consistait à soutenir à coups de règlements et de prohibitions le cours d'une monnaie au-dessus de ce qu'elle valait. La dévaluation de la livre était, non pas même une nécessité, mais un fait déjà acquis lorsqu'elle a été décidée. Elle aurait constitué une base nouvelle pour le rétablissement de l'économie si celle-ci avait été mise d'aplomb ; elle n'a représenté malheureusement qu'un palier provisoire parce que l'économie britannique est restée malsaine. Sous le coup de la dévaluation, les réserves extérieures du bloc sterling, qui avaient fondu jusqu'à l'extrême limite de la sécurité nationale, se sont brusquement et rapidement reconstituées, mais le mouvement a cessé et, sans qu'on puisse dire encore qu'il se soit renversé, le Chancelier de l'Échiquier vient d'annoncer les graves préoccupations que causait la trésorerie extérieure de la Grande-Bretagne. Au 30 juin 1951 ses réserves d'or et de dollars atteignaient 3.867 millions de dollars, en accroissement sur les chiffres précédents. Mais le gain du deuxième trimestre de l'année a été de 109 millions de dollars, dont 55 venant de l'aide américaine ; il n'a donc atteint réellement que 54 millions seulement, contre 98 pendant le premier trimestre de 1951 et 145 pendant le quatrième trimestre de 1950. Ainsi dès à présent la situation redevient préoccupante et l'on pense qu'il sera difficile à la Grande-Bretagne d'effectuer son échéance de décembre 1951 vis-à-vis des Etats-Unis, c'est-à-dire de payer les 119 millions de dollars qu'exigerait le service du prêt de 3.750 millions de dollars accordé en 1946. Il est possible qu'au contraire la Grande-Bretagne demande un nouveau prêt, ce qui serait évidemment paradoxal, la Grande-Bretagne ayant renoncé solennellement à l'aide Marshall le 1er janvier 1951, et dans des conditions jugées plutôt désobligeantes pour les Etats-Unis dont l'aide bénévole était écartée comme désormais inutile et par conséquent gênante. A cette époque, il est vrai, le prix des matières premières de la

zone sterling venait de monter en flèche, ce qui déterminait chez les vendeurs une agréable euphorie qui a fait place à une amère déception lorsqu'ils ont baissé, comme c'est le cas pour la laine, avec rapidité.

***

Quoi qu'il en soit, la situation monétaire de la Grande-Bretagne devient délicate et cela tient essentiellement au déficit profond de sa balance commerciale. En juillet 1951 les exportations n'ont couvert que 64 % des importations, laissant un déficit de 127 millions de livres, un peu moindre que celui du mois de juin qui atteignait 151 millions, mais néanmoins écrasant et littéralement insupportable. Au total, le déficit des sept premiers mois de 1951 représente déjà 679 millions de livres, alors que celui de toute l'année 1950 n'était que de 348 millions et celui de toute l'année 1949 de 430 millions. On voit en quoi le coup de fouet de la dévaluation a provisoirement amélioré la situation commerciale de la Grande-Bretagne, mais pour la laisser de nouveau s'aggraver, une fois émoussé le stimulant constitué par la baisse de la livre. Les perspectives d'avenir sont d'autant plus sombres que l'arrêt des exploitations pétrolières de l'Iran, en privant l'Angleterre des bénéfices constitués par les ventes de pétrole, risque de l'obliger au contraire à payer en dollars, et l'on craint que la balance commerciale de l'Angleterre ne s'alourdisse de quelque 350 millions de livres par an.

Nous savons bien qu'on trouve toujours des explications apparemment satisfaisantes à toute situation de ce genre, mais il vaut mieux juger par comparaison, plutôt qu'*in abstracto*, et il n'est pas inutile d'ouvrir ici une parenthèse pour montrer à titre d'exemple l'évolution contraire du commerce allemand. Personne ne peut nier les difficultés auxquelles se heurte la reconstruction de l'Allemagne Occidentale, coupée en diverses zones, privée de ses marchés naturels d'Allemagne Orientale et détruite dans des proportions considérables. Aussi ne peut-on s'étonner si, en 1950, le déficit commercial a été de 3 milliards de marks. Mais on prit alors des mesures extrêmement énergiques et le déficit mensuel, ayant atteint 329 millions de marks en janvier, diminua à 250 millions en février, puis à 168 millions en mars, pour faire place ensuite à un excédent, d'abord modeste, de 84 millions en avril, de 97 en mai, de 178 en juin et de 125 en juillet. Sans doute les conditions sont-elles très différentes, mais c'est en voyant le résultat final obtenu dans un cas particulier et très difficile, que l'on peut apprécier l'évolution différente d'un autre cas, cependant plus simple, ce qui permet de juger les thérapeutiques employées de part et d'autre.

Pour parer à un déséquilibre aussi angoissant de la balance commerciale, les autorités anglaises annoncent essentiellement toute une série de mesures destinées à accroître les exportations et pour cela à restreindre la consommation intérieure. L'activité industrielle est en effet à peu près

inchangée. L'indice de mai était de 146, en légère régression sur celui d'avril de 151 ; il ne semble pas qu'il y ait là un fléchissement durable, mais on ne note en tous cas pas un mouvement ascensionnel, et en vérité il est impressionnant de voir avec quelle obstination les leaders du travaillisme continuent à ignorer que l'accroissement de la productivité et de l'efficacité du travail est le seul moyen d'améliorer la condition des travailleurs. Continuant à appliquer les remèdes traditionnels d'un marxisme sans imagination, ils prônent un accroissement de l'emprise étatique alors qu'il faudrait s'efforcer exclusivement de renforcer la puissance productive du pays.

***

L'histoire du blocage des dividendes mérite d'être connue. On se rappelle que M. Gaitskell annonça avec solennité dans les derniers jours de juillet 1951 que, pour lutter contre l'accroissement de la consommation intérieure et la hausse des prix qui en résultait, il avait décidé de bloquer les dividendes pour les années à venir ; quelques semaines plus tard on ajoutait que les sommes ainsi gelées pourraient être transférées aux salariés. Nous retrouvons là une des mesures les plus inefficaces, mais les plus nocives, que le socialisme conserve dans son magasin aux accessoires. Si l'on regarde les choses de près, on constate que les dividendes anglais distribués en 1950 ont dépassé de 65 millions de livres ceux distribués en 1947 et que pendant la même période les salaires payés ont augmenté, eux, de 940 millions de livres. La pression inflationniste causée par l'augmentation des salaires est donc sans comparaison possible avec celle que l'on attribue à l'augmentation des dividendes. Encore faut-il préciser davantage. 1.973 sociétés anglaises ont publié leurs résultats depuis le 1er janvier 1951. Le bénéfice brut qu'elles ont accusé est de 1.002 millions de livres, contre 823 pendant l'exercice précédent (soit une hausse de 22 p. 100). Les charges fiscales ont de leur côté augmenté de 27 p. 100. Les dividendes distribués s'étaient élevés à 87 millions de livres et ils ont passé à 96 millions, en augmentation par conséquent de 10 p. 100 seulement. Or, les capitaux sociaux ont passé, pendant la même période, de 2.652 millions de livres à 3.056, de sorte que le rendement effectif des capitaux, bien loin de s'accroître, a baissé de 3,24 p. 100 à 3,14 p. 100. Nous n'hésitons pas à voir dans ce fait la caractéristique essentielle de la régression d'une économie qui se déminéralise au lieu de se fortifier.

Le bien-être d'un pays tient à la multiplication de l'efficacité du travail humain par le moyen de l'outillage industriel, de l'équipement public et de l'énergie utilisée. Cela veut dire que, abstraction faite des améliorations — d'ailleurs substantielles — que peut obtenir une utilisation intelligente des méthodes de travail, le mécanisme essentiel de la prospérité est l'investissement de capitaux neufs. Mais le travaillisme ignore

radicalement les conditions climatériques nécessaires à l'expansion des capitaux.

Un exemple caractéristique est fourni par l'industrie électrique. Depuis la nationalisation de l'électricité les autorités responsables ont réclamé la construction de barrages et d'usines thermiques. Mais l'Etat socialiste régentant la politique économique comme la politique tout court, a tout sacrifié à l'exportation et l'on a vendu à l'étranger, notamment aux Etats-Unis et à l'U.R.S.S., le gros matériel qui eût été indispensable pour assurer l'avenir de la production électrique britannique. Aujourd'hui il apparaît de façon évidente que l'équipement anglais est absolument insuffisant. Les délestages ont déjà commencé. Des tractations sont en cours pour obliger les industries à travailler la nuit et le samedi afin d'éviter les pointes. Quant aux particuliers, un rationnement draconien est en vue et on prévoit que la consommation pour le chauffage et même pour la lumière sera interdite de 8 heures à midi et de 16 heures à 17 h. 30. En même temps la Grande-Bretagne conserve au maximum son charbon de façon à alimenter ses usines. C'est ainsi que les exportations de houille, qui étaient de 10.020.000 tonnes pendant le premier semestre de 1950 sont tombées à 5.160.000 tonnes pour le premier semestre de 1951. De sorte que l'Europe Occidentale souffre de se voir privée d'une matière première qu'elle attendait traditionnellement de l'Angleterre, et que la balance des comptes britannique souffre elle-même de la disparition des recettes importantes qu'elle se procurait par ces ventes.

L'hiver s'annonce incontestablement difficile. L'Anglais aura froid, et il a déjà faim. On sait que le rationnement se fait plus sévère que jamais et que le consommateur anglais ne peut manger de la viande qu'à un repas par semaine. Le reste du temps il se contente de poisson, ou de cette « viande de baleine » dont on a consommé 208.000 quintaux pendant les quatre premiers mois de 1951. Heureuse conjoncture qui permet, faute des authentiques bœufs argentins qui ne sont plus qu'un souvenir, d'avoir trouvé le seul mammifère aquatique qui existe de par le monde, et dont il faut d'ailleurs qu'une réglementation sévère protège l'existence pour que l'espèce n'en disparaisse pas, victime de la fringale socialiste.

***

Tout cela est très grave. L'Europe a été si profondément bouleversée par la guerre qu'on ne peut pas s'étonner des longs ébranlements dont nous constatons encore les répercussions. Mais le contraste est actuellement surprenant entre des pays comme la Belgique, la France ou l'Italie, et la Grande-Bretagne qui s'enlise dans des difficultés de plus en plus sérieuses et qui est la zone de l'Europe où l'on vit le moins bien. Il serait simpliste et injuste de rendre le socialisme responsable en général de tout ce qui va mal. La Grande-Bretagne, en particulier, se trouve devant des problèmes extrêmement difficiles à résoudre. Sa

population s'accroît régulièrement (le recensement du 8 avril 1951 montre que depuis 1931 il y a dans l'Ile 4.214.000 habitants de plus). Cependant les sources étrangères de revenus de l'Angleterre ont été largement amputées. L'Ile tout entière était, au centre de l'Empire, une véritable métropole, au sens où une ville est, dans un pays, une véritable capitale. La campagne anglaise elle-même vivait visiblement des revenus que déversait sur elle une population dont l'activité s'était exercée, ou continuait à s'exercer, aux quatre coins du monde. Cette position privilégiée s'amenuise de plus en plus, et il faut que l'Ile devienne maintenant le lieu où s'exercent les activités productrices, au lieu de se contenter d'être le vaste siège social qui draine, et qui dépense, des revenus venant d'ailleurs.

Il ne faut ni minimiser, ni exagérer l'importance de ces problèmes, car la vie en pose tous les jours d'analogues. Et en tout cas les questions politiques ne sont pour rien dans le fait que ces problèmes existent. Mais ce que l'on peut affirmer c'est que les méthodes marxistes sont absolument impuissantes à leur apporter une solution satisfaisante, ou plus exactement qu'elles n'ont aucun rapport avec les difficultés à résoudre. Proposer à un pays meurtri par la guerre, et menacé par l'évolution économique du reste du monde, d'appliquer la doctrine marxiste, c'est jouer de l'harmonium devant un affamé ou, comme on l'a dit, administrer une pilule politique pour calmer un tremblement de terre.

On constate certes qu'il existe, en 1951, tels et tels progrès sociaux à accomplir en Angleterre, et que sans doute il est regrettable que ceux qui auraient eu les moyens de les amorcer auparavant ne l'aient pas fait. Seulement il ne s'agit pas de blanchir telle ou telle action dans le passé, mais de savoir si les mesures adoptées actuellement sont satisfaisantes. On a raison de décrire le sort relativement malheureux de l'ouvrier britannique dans les années passées, et de faire ressortir la nécessité de développer largement une sécurité sociale par trop négligée. Mais ces prémisses incontestables ne justifient en rien le fonctionnement de la Sécurité sociale anglaise telle qu'elle a été instituée et qui est proprement indéfendable. On sait que le Service de Santé anglais est entièrement gratuit et que chacun se fait inscrire chez un médecin auquel il ne verse pas un penny ; le malade remplit des formules, et le Ministère de la Santé publique règle le praticien, non pas en proportion du nombre des visites, non pas même suivant la gravité de la maladie, mais en payant une somme forfaitaire par personne inscrite. L'inflation sanitaire s'est déchaînée dans des proportions invraisemblables et en même temps la qualité du service médical n'a cessé de diminuer. L'an dernier plus de 36 millions de personnes ont consulté gratuitement les médecins du Service de Santé. Mais les honoraires étaient si mal répartis que 20.000 médecins sur 21.000 inscrits sur les listes menacèrent de quitter le Service social et qu'il fallut décider un aménagement de dernière heure qui n'est lui-même que provisoire. Et la charge qui en résulte pour le budget de 1950

est de 600 milliards. On a le droit de trouver absurde un tel système.

Nous pensons que ni la critique, ni la défense ne doivent être placées sur le terrain de la doctrine, et c'est à ce point de vue que l'exemple britannique prend toute sa valeur parce que, malheureusement, nous assistons justement à une expérience qui a négligé délibérément le réel pour se borner à exploiter jusqu'au bout des thèmes idéologiques.

Comme l'a écrit un journaliste britannique, le Gouvernement travailliste s'en tient aux erreurs fondamentales d'une philosophie primaire : « La suprématie industrielle de la Grande-Bretagne est un fait. L'étatisme est le meilleur moyen d'organiser et de régler l'abondance. Le profit est immoral. La guerre est un produit du capitalisme. » Sur de pareilles données, qui n'ont aucun rapport avec le monde moderne, il n'est pas surprenant qu'on construise un édifice parfaitement artificiel et ne répondant en rien aux désirs profonds de ceux qui doivent l'habiter.

Au reste les électeurs britanniques auront bientôt à dire ce qu'ils pensent de cette politique et de ses résultats. Alors que dans d'autres parties du Commonwealth le travaillisme a déjà connu des échecs retentissants, verra-t-on la métropole rester encore attachée à ces constructions de théoriciens ou reviendra-t-elle au réalisme qui a fait sa force pendant des siècles ?

ED. GISCARD D'ESTAING

SON CORPS

par WILLIAM SANSOM

CETTE espèce de M. Bradford, pour madame Lawlor, c'était une autre sorte d'oiseau. Drôle de coco, si je voulais son avis ; impossible de savoir que penser de lui. Naturellement, c'était un écrivain, et cela expliquait beaucoup de choses ; mais était-ce une raison pour s'exhiber sur le perron en robe de chambre ? Ou pour envelopper un tas d'os de lapin dans un vieux journal et cacher le tout sous un buisson, dans *son* jardin *à elle*, sous prétexte de « voir ce que ça deviendrait avec la pluie » ? « Il y a des choses que je n'arrive pas à comprendre », disait madame Lawlor. (Mais jamais il ne semblait lui venir à l'esprit que cette expression si familière à ses lèvres affligées — *Je n'arrive pas à comprendre* — loin d'être un jugement de valeur, pût simplement représenter l'aveu loyal de sa parfaite incompétence).

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Henri Bishop, quarante-cinq ans, propriétaire de plusieurs salons de coiffure dans une grande ville d'Angleterre, est marié depuis vingt ans avec Madge. Union sans histoire qui glisse doucement vers l'ennui jusqu'au jour où Bishop surprend un de ses voisins, Charles Diver, garagiste, qui, par la fenêtre, contemple Madge en train de faire sa toilette dans la salle de bains. Une violente jalousie saisit Diver, rallumant les feux d'une passion conjugale depuis assez longtemps éteinte. A partir de cet instant l'unique souci de Bishop est de « savoir » : Madge oui ou non le trompe-t-elle avec Diver ? Lancé dans cette enquête pour lui torturante Bishop accepte d'aller dîner chez Diver. Celui-ci, qui vit dans une pension de famille, a invité également presque tous les pensionnaires. C'est à eux que Bishop tente dès lors d'arracher le secret de la vie de son « rival ». Cette politique le conduit à fréquenter dans les bars quelques petits employés sportifs, Bradford — un auteur de romans policiers — et une vendeuse, Norma, avec laquelle il esquisse un flirt intéressé. Au moment où commence le chapitre publié dans la présente livraison Bishop, qui a enivré madame Lawlor, patronne de la pension de famille où vit Diver, essaye de tirer de celle-ci des confidences qui puissent le guider dans ses recherches. Il compte pénétrer ensuite dans l'appartement de Diver, espérant et redoutant à la fois d'y découvrir des lettres de sa femme.*

De la même façon, elle n'arrivait tout simplement pas à comprendre mademoiselle Norma Devereux. Une fille comme elle, pleine de force et de santé, on aurait cru qu'elle offrirait d'aider un peu, par-ci, par-là, à l'occasion ; mais non, pas *ça !* On faisait la grande dame, on menait sa petite vie à soi, très à part, à ce qu'il semblait.

Le visage de madame Lawlor laissait paraître maintenant de petites taches de rougeur. Patiemment, je prêtais l'oreille à l'énumération d'une série de menues doléances ; immobile, je fis le tour de sa salle de bains, avec ses deux traces noires, très distinctes, sur la paroi intérieure de la baignoire ; je parcourus « les escaliers », de bas en haut, de haut en bas, « les escaliers », oui, qui arrivaient (par quel mystère ?) à être couverts de boue, de la première à la dernière marche ! Et les chambres, donc ! Les chambres et leurs cendriers, les punaises qu'on enfonçait dans les murs, les livres ces nids à poussière, les tiroirs fermés à clef (Dieu sait ce qui pouvait se tramer dans ces tiroirs !...) Norma, par exemple : penser que cette fille avait eu le toupet de décrocher les deux aquarelles de Windermere, et pour quoi, s'il vous plaît ? Pour couvrir le mur, littéralement, de photographies — et de qui croyez-vous ? D'étoiles de cinéma ! Et *malgré* tout, miraculeusement, cette maison restait au fond la *propreté* même... à la différence de tant d'autres !

A tout cela, je prêtai, une oreille attentive, tâchant de retenir ce que je voulais, mais oubliant presque tout, à mesure, au milieu de ce déballage désordonné. Ce qui me frappa, néanmoins, c'est que Diver, personnellement, plaisait, et que madame Lawlor en tout cas avait un faible pour lui.

Je me penchai pour prendre le paquet que j'avais posé sur le parquet.

— Madame Lawlor, je me suis permis, puisque vous avez eu la bonté de m'inviter... je me suis permis, dis-je, de vous apporter un petit cadeau. N'y voyez pas malice, je vous prie ; simplement, j'ai pensé que peut-être il ne vous déplairait pas de...

J'avais commencé à défaire le papier ; couronnant le goulot noir, la capsule rouge apparut, vineuse. Madame Lawlor pinça les lèvres :

— C'est sûrement très gentil de votre part, monsieur Bishop. Mais il m'arrive rarement de toucher à un verre... rarement même d'avoir une goutte de vin à la maison, non je n'aime vraiment pas en avoir ici. Je pense, ne croyez-vous pas ? que le mieux serait que vous gardiez vous-même cette bouteille...

J'eus alors un geste — le plus injuste, le plus déloyal, en fait, qu'on pût imaginer. Je déclarai qu'il allait de soi que nous n'ouvririons pas cette bouteille de *Vintrex*, et je me mis en devoir de refaire le paquet.

— Vraiment, vous pensez que cela... pourrait me faire du bien ?...

Madame Lawlor s'était avancée vers moi. Elle dit vivement, ave un sourire inattendu, presque câlin :

— Un verre peut-être, monsieur Bishop, un seul ?

Mes mains continuaient machinalement à plier le papier brun. C'en était trop pour madame Lawlor. Encore, si la bouteille était restée là, à la railler de ses reflets, peut-être eût-elle persisté dans sa petite comédie de discipline — peut-être même eût-elle réussi à la jouer jusqu'au bout. Mais la voir disparaître brutalement, définitivement! D'un geste plein de grâce et de cérémonie — retenu, mais sans réplique — elle tendit le bras, saisit le paquet à la hauteur du goulot.

— Merci, monsieur Bishop. Oui, un seul verre, peut-être.

Il n'était pas difficile de deviner, à l'extraordinaire animation de son regard, que la vieille dame était une vraie buveuse — et qui, tragiquement, essayait de s'arrêter.

Mais que faire? Je ne pouvais tout de même pas lui arracher des mains la bouteille?

— Ne bougez pas, attendez, il y en a pour une seconde, le temps de prendre deux verres, j'en ai là, sous la main.

Unique et pâle, un dernier rais de soleil se découpa soudain sur la frise du plafond, se réfléchit dans un miroir et, se rétractant, cueillit au passage le verre rouge, comme frotté, poli, que lentement, prolongeant le rite avec délectation, madame Lawlor portait à ses lèvres souriantes.

A peine y eut-elle goûté — une petite gorgée d'abord, puis une autre, plus longue : un demi-verre — que je la vis, très perceptiblement, marquer son plaisir. Elle s'assit, prenant nettement ses aises. Sa conversation s'anima, s'accompagna de nombreux hochements de tête; elle se mit à parler du bonheur que c'était d'avoir sa petite chambre, et des amis tout près, chez soi, de vivre dans un gentil quartier. Et je dois dire que j'en éprouvai un certain soulagement. Mais elle ne tarda pas à prendre un second verre; puis un troisième.

Le temps passait. Elle continuait bien à sourire béatement, mais sa langue devenait pâteuse.

Je me levai et priai madame Lawlor de m'excuser si je descendais... pour quelques secondes. Mais, voyons, comment donc! Était-il nécessaire que...? Non, je connaissais le chemin.

En bas, dans le couloir d'entrée de Diver, j'hésitai. Silence. La voie était libre. Non...! Je me raidis soudain. Dans l'ombre, quelque chose avait bougé. Immobile comme une statue, je promenai lentement, méthodiquement mon regard sur le mur, notant et scrutant les portes, les nichées de tuyaux hors d'usage, les plaques de blancheur rugueuse des replâtrages, une veste accrochée, un instant humaine, qui fit battre mon cœur... et puis une nouvelle acquisition : un aquarium avec des poissons rouges. Je me souviens d'avoir haussé les épaules, irrité par cette frayeur idiote. Puis, rapidement, je pénétrai dans la fameuse pièce, celle qui voulait être une apparence de jardin, avec ses fleurs artificielles et ses chiens électriques.

Je contournai la table du milieu et marchai droit au bureau, près des fenêtres à la française. On les avait laissées ouvertes, ces fenêtres, et

par elles, entrait une senteur de tilleul en fleurs, sous laquelle rampait une forte et grasse odeur de cambouis, d'essence et de chiffons sales. Je me mis à l'œuvre, ouvrant les tiroirs du bureau.

C'était un meuble en bois léger, de couleur claire, et les tiroirs glissaient mal, se coinçaient. Il fallait faire vite. Premier tiroir : reçus, deux ou trois lettres à la machine, papiers d'assurance pour la voiture. Second, en dessous : pêle-mêle, vis d'acier et d'aluminium, tas de petites pièces détachées, écrous à oreilles, valves. Suivant : chaussettes. De l'autre côté, tiroir du bas : pile épaisse de magazines-hebdomadaires de cinéma, albums de nus monochromes. Je repoussai le tiroir à la volée, furieusement. Le bruit fit comme un coup de fusil dans le silence. Je me ressaisis et fouillai vivement le tiroir du dessus... boîte de biscuits, cartes de Noël inutilisées, cure-pipe. Je raflai dans le tiroir suivant : une photo de Diver en vacances sur je ne sais quelle plage (le montrant en maillot de bains) ; et la seconde... Un instant, je restai parfaitement immobile, l'objet en question à la main. C'était un bâton de rouge — de l'espèce dont Madge se servait, j'en étais sûr : je me souvenais du tube en matière plastique dorée, cerclé de noir en trois endroits. Je plaçai soigneusement cette trouvaille dans une poche de mon gilet et me préparai à attraper le tiroir du centre, qui me paraissait de beaucoup le plus important. J'avais l'impression qu'il défendait le secret capital.

Mais je ne devais jamais l'ouvrir...

Je garde encore une vision nette — malgré le recul du temps — de la vieille maison, par cette soirée morte. Personne, hors nous deux : en bas, moi, tripotant avidement les tiroirs et leur contenu ; là-haut, dans sa chambre, la vieille femme avec sa bouteille à demi-vide et ses photos, triant des perles dans un corbeillon d'osier. Et dans tout l'espace intermédiaire, « les » escaliers, déserts, attendant ; les couloirs, pétrifiés. Peut-être, çà et là un tic-tac de pendule ; un mouvement d'aiguille sur deux ou trois cadrans ; mais en dehors de cela, quoi ? A la rigueur un bout de papier s'envolant par une fenêtre ouverte, un pétale de fleur tombant quelque part... Et deux êtres — elle avec ses yeux fanés et ses doigts rêveurs brassant et rebrassant des rêves morts parmi un fouillis de perles et de verroteries ; moi, de mes mains passionnées fouillant des choses défendues... deux êtres ne faisant pas plus de bruit que les poissons rouges, avec leurs mouvements et leurs gestes — toute véhémence, toute violence refoulées intérieurement.

Et pourtant, dans cette maison il y avait un troisième personnage — une silhouette que je vis brusquement à travers la porte-fenêtre. Je m'arrêtai net, médusé, penché sur le tiroir, cherchant éperdument du regard cette forme humaine dont la présence était pour moi une certitude, mais que je n'arrivais pas à voir exactement. Une seconde auparavant, je croyais bien l'avoir perçue. Et de fait, elle accrocha de nouveau mon

regard, l'instant d'après. Dans la vitre d'un pare-brise, détaché et posé, debout, contre le cadran solaire, c'était, se reflétant, la silhouette d'un homme — un homme qui ne bougeait pas. On eût dit que son visage penché regardait droit vers le mien : c'était Bradford.

L'idée me vint de jouer de culot, du moins dans la mesure où j'en étais capable... cela valait mieux que de se faire prendre la main dans le sac. Je repoussai doucement le tiroir, du genou, puis me redressai et ébauchai un vague salut de la main. Mais juste à ce moment — alors que j'esquissais ce dernier geste — la silhouette, si proche, si intime, dans la vitre couleur de pierre de lune assombrie, se détourna et disparut. C'était, à proprement parler, comme si l'homme avait refusé mon salut de la main, comme s'il m'avait tourné le dos, de dégoût.

Je n'eus plus qu'un désir : filer, et vivement. Je tournai les talons ; je gravissais déjà l'escalier qui menait dans le hall, quand une ombre obtura le rectangle de lumière, au sommet. Et la voix de madame Lawlor dit :

— Oh! c'est vous monsieur Diver, je vous croyais sorti! Je cherchais M. Bishop, serait-il descendu chez vous par hasard?

Je risquai le coup, tout en me sentant grotesque — comme un petit garçon qui joue gauchement à un jeu difficile. Je baissai la voix, essayant d'imiter celle de Diver. Je me souviens d'avoir lancé, *staccato*, des mots décousus :

— Pas là... regrette... dois me sauver...

Madame Lawlor se pencha plus fort sur le puits d'ombre :

— Tout de même, je me demande ce qu'il a bien pu devenir.

J'essayai d'imiter un pas pesant dans l'escalier, sans bouger de place. Mon Dieu, pourvu que ce vin lui ait un peu brouillé les idées! Et je m'aplatis brusquement contre le mur. Sans faire de bruit, je gravis de nouveau les marches. Silence total. Dans le hall, je fis halte pour écouter encore.

Madame Lawlor était à mi-chemin dans le grand escalier, sur un petit palier, arrêtée devant une porte vitrée.

— Ah! vous voilà, madame Lawlor!

— Eh... moi qui me demandais justement où...

— Vous vous demandiez où...?

— ...si la porte d'entrée était bien fermée, c'est tout. Je suis descendue pour cela.

— Oh! Et vous l'avez trouvée ouverte?

— Non, fermée.

— Pourtant, madame Lawlor... je viens de la fermer à l'instant même. J'étais sorti quelques secondes sur le perron ; j'ai cru voir passer ma femme et je suis allé jusqu'à la rue. Si vous aviez fermé la porte, jamais je n'aurais pu rentrer, voyons?

La brave dame était soulagée. De mon côté, je me rendis compte alors du risque idiot auquel je venais de m'exposer — si elle avait

effectivement vérifié la fermeture de la porte, en remontant? Elle aurait parfaitement pu le faire. Tant et si bien que, soulagé moi aussi, je ris nerveusement, classant l'affaire.

Mais non! L'affaire n'était pas classée : au lieu d'en rester là, je continuai (ce fut plus fort que moi) :

— J'ai vu Diver qui sortait... quand j'étais sur le perron.

— Diver? Vous avez vu Charley Diver? Je viens d'échanger deux mots avec lui, à la seconde, du sommet de l'escalier. Il avait dû rentrer.

— C'est plus que probable, oui.

Mais, en pénétrant de nouveau dans la chambre de madame Lawlor, je compris que je venais de commettre une faute. C'était là exactement le genre de menu incident que risquait de ressasser et d'évoquer dans la suite une créature comme madame Lawlor, à l'affût des potins de paroisse (la paroisse étant en l'occurrence sa maison). Du coup, je me hâtai de poursuivre, les mots se bousculant sur mes lèvres :

— C'est-à-dire que je... je ne jurerais pas que ce fût bien Diver. C'était quelqu'un qui lui ressemblait.

— Mais alors, qui cela pouvait-il être? Qui, qui pouvait-ce... vous croyez que c'était un *inconnu*, un *homme...?*

Je la rassurai promptement. Mais elle s'obstinait, maintenant — et non sans un commencement de terreur, je m'aperçus que la bouteille de *Vintrex* était vide.

— Mon Dieu, mon Dieu, mais... nous ferions mieux d'aller voir, de descendre...

Nous regardâmes dans tous les coins de l'appartement de Diver, sans rien trouver, bien entendu... à part les poissons rouges, que madame Lawlor découvrit. Elle s'arrêta quelques secondes devant l'aquarium, contemplant les poissons d'un œil méfiant. A la fin elle déclara :

— J'ignorais tout de ces poissons. Il y a un point sur lequel je suis formelle : pas d'animaux. Mais des poissons, ça, je me demande. N'importe, j'en parlerai à M. Diver, oui, je lui parlerai de ces poissons.

Elle marqua un temps; puis elle reprit, vigoureusement, comme si cette histoire d'aquarium et de poissons lui rappelait l'autre incident :

— Et je lui parlerai aussi de ce soir, je lui demanderai si, oui ou non, il était bien là.

Je ne répondis pas. Brusquement pris de panique et d'une envie folle de sortir de cette maison, avant tout, d'être loin, je m'excusai et me retirai.

V

Ma femme était assise sur son tabouret, devant la coiffeuse. Il était dix heures du soir. La chambre baignait dans une lumière d'un rose chaud, où les soieries bleues mettaient une note de propreté fragile. Tout en brossant ses cheveux blonds, coupés court, Madge souriait. En

manière de jeu, usant de notre langage intime, elle lança face aux miroirs :

— Frisettes!

— Oui?

— On ne vient pas b'osser les ceveux de sa Maddie?

Je levai la tête, et je la vis, dans sa forme humaine. Ce spectacle éveilla ma tendresse. Puis je me rappelai que c'était ce même corps qu'avait encadré la fenêtre de la salle de bains, un autre jour déjà lointain, et le désespoir me serra la gorge. J'avalai mon angoisse et j'entrai dans le jeu. Je dis quelque chose comme :

— Maddie voud'ait bien qu'on lui b'osse ses ceveux?

— Ui si vous plaît.

— Bon, une toute petite minute et ze viens.

Trois Madge me sourirent dans le miroir, roulant les yeux pour couler un timide regard vers une boucle égarée sur le front poudré.

En prenant la brosse, je dis :

— Jolis, les ceveux dorés de Maddie?

— Zolis?

— Namour de couleur... Maddie aime les jolies couleurs?

— Miam-miam... rouze, ve't, bleu.

— Brun?

— Ooooh nan! Vilain, b'un, vilaine couleu' t'iste.

— Maddie a pou'tant jolie 'obe b'une. F'isettes aime bien jolie 'obe b'une de Maddie.

— C'est v'ai? Miam-miam.

— Pou'quoi Maddie la met jamais?

— Mais si Maddie la met. *Vilain* menteu', F'isettes!

— Non, jamais jamais.

— Si. Maddie a mis sa 'obe b'une la semaine de'nié'.

— Ooh! Quand?

— Voillons un peu... lindi? Maledi? Mèquedi?

Une main levée, elle comptait sur ses doigts, feignant l'application d'une fillette qui effeuille une pâquerette, gravement, les sourcils froncés. Derrière elle, j'attendais... j'attendais samedi, guettant chaque mouvement des doigts.

— Samédi?

Elle se retourna, me regarda bien en face, levant la tête, sa curiosité manifestement éveillée. Abandonnant son air de petite fille timide, elle reprit sa voix de tous les jours pour me demander :

— On t'a raconté que je portais cette robe, samedi? Qui cela, Henry? C'est vraiment étrange, car je me rappelle parfaitement que j'étais en bleu, samedi. Qui cela, Henry?

Je l'observai de très près, tout en hésitant sur la réponse à faire. Son

visage n'exprimait rien, qu'un banal intérêt à la pensée que l'on avait pu parler d'elle. Je temporisai donc :

— Aha!

— Oh, allons ne fais pas l'idiot. Dis-le-moi, chéri.

— Eh bien... si tu veux le savoir, c'est la caissière du Sangster's.

— Du Sangster's? Mais cela fait une semaine que je n'y ai pas mis les pieds! Évidemment, elle a pu me voir passer dans la rue. Mais elle se trompe de jour ; c'était vendredi, pas samedi. Au fait... toi-même, Henry, que diable faisais-tu au Sangster's?

— Moi? Je... je passais et je suis entré prendre un café.

— Samedi, Henry? Je te croyais en ville, ce jour-là?

— Non, le lundi d'après.

— *Vraiment*, qu'y a-t-il, mon chéri? Qu'as-tu, Henry? Je me suis demandé... ta conduite est si étrange depuis quelques semaines? Qu'y a-t-il?

— Rien, rien. Je n'ai rien.

— Mais tu n'es plus du tout le même. Plus jamais tu ne vas voir George Patterson comme tu en avais l'habitude, tu as laissé passer ma réunion du Club des Philatélistes, pas une seule fois je ne t'ai vu prendre un livre... Tu as des soucis, dis-moi, mon chéri?

— Non.

— Mais, enfin, il faut bien qu'il y ait quelque chose?

— Oh... le fait est que... euh, oui... voilà. Cela fait déjà quelque temps que les affaires baissent. Pas beaucoup, mais elles ne sont plus ce qu'elles étaient, c'est un fait. J'ai eu un petit entretien à ce sujet avec le personnel, celui de l'Esplanade ; le gérant me dit qu'il fait tout ce qu'il peut, mais qu'il faut vraiment nous décider à moderniser la boutique. Ce qu'il reste de la vieille clientèle ne suffit plus, même à faire vivoter la boutique. De fait, ces temps-ci, j'ai songé...

— Oui, mon chou?

— ... que je devrais m'occuper plus activement de cela pendant quelques semaines. Non pas en faisant de la présence, mais en allant voir un peu ailleurs où en sont les choses. Par exemple, il y a un ou deux congrès qui vont se tenir, bientôt ; il va y avoir aussi le concours de coiffure de la Crèmoline. Ça, c'est à Liverpool.

— Je vois.

— Ce n'est pas quelqu'un du personnel qui peut y aller voir ; même si on ne travaille pas à plein, il faut que tout le monde soit là. Non, pour bien faire, il faudrait que j'y aille moi-même.

— Mais tu n'as pas encore pris de décision? Pourquoi?

— Je devrais m'absenter quelques jours.

— Que veux-tu, tant *pis*.

— Et découcher deux nuits, peut-être.

— Si c'est absolument nécessaire...

— Mais tu devras rester seule ici.

— Ne sois pas idiot.

Je revins à l'autre bout de la chambre, à l'endroit où le lit, ouvert pour la nuit, laissait voir deux oreillers nets et blancs, pareils à deux êtres vivants. Il y avait un fond de vérité dans tout ce que j'avais dit : c'était l'intention qui était fausse. Depuis quelque temps, je projetais de m'absenter sous un prétexte quelconque — en réalité, à seule fin de lâcher la bride à Madge, puis de rentrer à l'improviste. Je me retournai pour dire :

— Je suis heureux que tu le prennes ainsi. Je pensais que tu aurais peut-être peur, toute seule.

En se mettant au lit, elle tendit le bras vers moi :

— Et maintenant, fini de se tracasser, Frisettes, *fini*.

Les fossettes se creusèrent dans ses joues. Ses lèvres firent une moue d'où s'exhala comme un petit bruit tendre, un petit grognement prolongé, venu du fond de l'être, pareil à un baiser réprimé.

— Rega'dez-moi cette sotte de Maddie... Elle a enco' t'ouvé moyen de toute se dépeigner! Ça ne fait 'ien, venez voi' Maddie, venez...

Par la manche de mon pyjama, elle me tirait doucement pour me forcer à me coucher ; je me laissai faire ; j'éteignis. Nous étions allongés l'un contre l'autre. Dans le noir, Madge continuait à pousser ses petits grognements maternels et tendres. Je sentais sous ma paume la chaleur de son corps ; mon bras, lorsqu'il l'entoura, épousa la forme de sa chair. Mais ma main était celle de Diver ; et cette nuit chaude et palpable sur mon bras, celle-là même que Diver aurait pu toucher.

Un peu plus tard, alors qu'elle dormait et que, à côté de moi, sa respiration faisait comme une douce houle dans le noir, je restai allongé sur le dos, les yeux grands ouverts. Et je me mis à pleurer.

Ma voix était sévère, tranquille, nette et définitive :

— Au fait, mon cher Diver, le moment est venu que je vous dise deux mots. Écoutez-moi, je vous prie. Cela fait déjà un bout de temps que j'observe votre manège. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur votre conduite, n'allez pas vous imaginer le contraire. Vous êtes en train de commettre une abomination... en train de vous mettre entre un homme et sa femme.

Ma voix s'éparpilla dans la pièce. Je tremblais de colère, les mots semblaient se refuser à venir. Et pour cause! Les mots manquaient, faute de preuves ; je n'avais rien à jeter à la figure de Diver. Et dans la pièce régnait un silence total. La seule chose qui aurait pu me donner une forme de réplique restait muette en face de moi : c'était une grande pendule de cheminée, noire à colonnettes d'or terni, et arrêtée depuis des années sans doute.

C'était l'élément le plus imposant du mobilier, cette pendule ; elle écrasait tout dans la petite chambre — la chambre que j'avais louée, dans un quartier situé à deux ou trois kilomètres au sud du mien, pour le temps que j'étais censé passer en voyage d'affaires.

En principe, j'étais à Liverpool. En fait, j'étais ici debout, rasé, habillé, à sept heures du matin, seul dans la petite chambre. Je m'étais levé tôt, dans l'intention de rentrer chez moi, à Briarwood. Je voulais arriver d'assez bonne heure pour les prendre sur le fait, à huit heures. Je devais patienter un moment encore. Et voici que, ma voix retombant en pluie dans le silence, je m'apercevais une fois de plus que je ne disposais que de preuves bien maigres ; et cela me remplissait d'un sentiment furieux de frustration. Personnellement, j'en savais assez. Mais cela se réduisait à une somme de menues observations. Pas d'indice précis, de preuve.

Dans la fraîcheur matinale, dans le silence de ma chambre sans feu ni lumière, dans l'immobilité et la grisaille neuve du jour, je m'assis, continuant à contempler la grille noire. Au bout de quelques minutes, longues à n'en plus finir, mon regard, il m'en souvient, bougea, vint se planter non loin de mes souliers. Pas un tressaillement dans la pièce ; mais dans cette solitude de tombeau, brusquement, je pris conscience de la vie de mon corps. Dans ces souliers noirs, il y avait des pieds, des orteils, et sur ces orteils, des poils blonds grisonnants. Un cor poussait aussi sur l'un de ces doigts de pied ; et à l'intérieur de l'autre chaussure, la peau faisait corne sur le côté. Oui, chacun de ces souliers, chacune de ces chaussettes, renfermaient de la vie. Et la conscience de ce fait me rendit une vision lucide : pendant tout ce temps, mon corps, immobile au milieu de cette immobilité, continuait lentement, très lentement, à se désagréger. Un délabrement progressif. Et en même temps que je voyais, à cette pensée, l'âge brandir sous mon nez ses chiffres noirs et menaçants, l'idée me vint, comme un soupçon, que c'était bien fini. Fini de faire ceci, cela — tout! A moins que... (c'était fou comme une pensée avait tôt fait d'en appeler une autre!)... à moins qu'il y eût encore une chance. Une dernière chance, avant l'impuissance finale quelle qu'elle fût. Instinctivement, j'allongeai le bras, saisis une boîte d'allumettes sur la cheminée, la mis en sûreté dans ma poche. Mais une dernière chance de quoi? D'aventure sentimentale? Je ne voulais que Madge. Pour une fois dans la vie, passer à l'action? Commettre un acte, fût-il violent. Avant d'être gagné de vitesse par l'âge, par la mort? D'un coup, je me levai, me mis à arpenter la petite chambre, entre le lit défait sous la miteuse courtepointe, et l'armoire à glace, grouillante de cuivres et mouchetée d'indigo.

Mais si prompte et violente qu'eût été l'impulsion, elle eut aussi vite fait de perdre de sa force. L'espoir, l'imagination avaient pris leur essor, comme sur les ailes d'une musique sublime ; et puis tout retombait, doucement, se dissipait.

Brusquement, je m'arrêtai, figé au milieu de cette chambre et du froid matinal. Puis je tirai vivement ma montre. Il était déjà huit heures moins un quart! Avec mes rabâchages perpétuels, voilà que je m'étais mis de cinq minutes en retard. J'empoignai ma valise, me hâtai de sortir et de descendre l'escalier. Je me souvins de ma note, que je n'avais pas payée.

Mais je n'avais plus le temps. J'hésitai une seconde, puis fis jouer le loquet de la porte sur la rue. Fraîcheur grise de l'air, froide vigueur du matin... Même lorsque je fus monté dans le bus, il y avait toujours ce point noir que je laissais derrière moi — un rien, cette faute (naturellement, cette note, je la paierais), mais une faute quand même. Et si la vieille dame de la cuisine s'amusait à fouiller la chambre, venait peut-être à trouver une lettre tombée de ma poche, une vague indication sur mon adresse? N'était-elle pas capable, alors, sous le coup de cette colère sans retenue propre aux gens de son espèce, non pas d'écrire, mais de venir hardiment droit chez moi?

Je descendis du bus à l'arrêt suivant, m'enquis du bureau de poste le plus proche, m'égarai sur une fausse piste, finis par être aiguillé sur une petite épicerie nantie d'un guichet postal, au coin d'une ruelle. Là, je dus attendre — derrière un garçon de bureau qui achetait d'innombrables feuilles de timbres — avant de pouvoir obtenir ma formule de mandat et mon enveloppe timbrée.

Il était près de neuf heures lorsque j'abandonnai le bus pour faire, à pied, le bref trajet qui me séparait de Briarwood. J'arrivai par une direction qui ne m'était pas familière — et qui, pur hasard, me força à passer devant le nouveau garage de Diver.

A mesure que j'approchais, je distinguais, venant de l'intérieur, un ronron métallique — des tours, probablement. Le bredouillement d'un démarreur. Le tintamarre assourdissant d'un marteau sur une tôle. Diver sortit d'un pas vif, se mit à l'œuvre aussitôt sur l'une des pancartes, barbouillant de noir une inscription — un prix peut-être. Je ressentis un choc à sa vue. J'étais en retard, je le savais. Mais, en un sens, lui-même n'aurait pas dû être là.

A l'instant où je passais devant le garage, il leva la tête, ouvrit de grands yeux, l'espace d'une seconde, sans sourire; puis baissa vivement le nez, tapotant du doigt la pancarte, d'un air gêné. S'était-il passé quelque chose? Etait-ce le silence qui dénonce le coupable?

— Belle matinée!

Il hésita, puis tourna lentement la tête, feignant de me voir pour la première fois :

— Oh... Henry... comment va? Oui, le temps se maintient.

Manifestement, ma présence le gênait. Mais tel était le silence, et telle la nature expansive de cet individu qu'il ne put faire autrement que de relever la tête, cette fois en ébauchant une légère ombre de sourire :

— Hé oui, matinal, aujourd'hui. Pas souvent qu'il m'arrive d'être ici avant dix heures, mais que voulez-vous, dépend des circonstances... Tiens, vous avez une valise, 'tiez en voyage de votre côté?

Manifestement il devait faire effort sur lui-même, il cachait quelque chose — bien qu'il fît tout son possible pour affecter la jovialité. Il ne tarda pas à s'excuser, et s'éloigna, sans achever de rectifier sa pancarte.

Quant à moi, je tournai pensivement au coin de la rue. J'avais le pressentiment funeste, inexorable, d'un fait accompli... Après tout, je m'y étais attendu, et c'était arrivé. Je me souviens du temps qui pressait et me dépêchai — j'avais perdu plus d'une heure! Trop tard, probablement, pour découvrir la moindre trace!

Madge descendait l'escalier, tout habillée, son chapeau sur la tête. A ma vue, elle écarquilla des yeux immenses et poussa un grand cri :

— Henry!

— C'èst toi, Madge? 'jour.

— Henry tu m'avais dit que tu rentrais ce soir, pas ce matin, qu'y a-t-il, que s'est-il passé, pourquoi ne m'as-tu pas prévenue? Tu avais bien dit *ce soir?*

— Je me suis arrangé autrement c'est tout.

— Tout de même, tu aurais pu m'avertir?

— Tu t'es levée avec l'aurore ce matin, te le ferais-je remarquer avec ta permission?

— J'avais envie de faire des courses.

— Si tôt que cela? Curieux.

— Oh! Hen, tout ça est trop bête; allons venez vite embrasser Maddie.

Elle acheva de descendre l'escalier et s'avança, m'ouvrant les bras. Moi, cependant, j'avais posé ma valise sur le plancher et je la regardais venir; encore à demi-courbé, levant la tête, je n'avais qu'une idée : me dérober, car enfin, comment pouvais-je embrasser cette bouche où s'était imprimée déjà celle d'un autre? Tout le monde était bien matinal. Froidement, je m'efforçai de me dominer, je me redressai, me soumis au baiser.

— Ne t'occupe pas de moi, va faire tes courses, maintenant que tu es prête.

— Mais je meurs d'envie de savoir, Hen! Raconte! Tout! Et ton petit déjeuner? As-tu pris quelque chose, au moins?

— J'ai avalé une tasse de thé dans le train. Va, je te dis, nous aurons le temps de bavarder plus tard.

— Oh! mais je ne suis pas pressée de sortir, pas vraiment.

J'avais envie d'être seul. Mais elle me suivit au premier, me harcelant de questions... l'hôtel, le concours, la ville, les restaurants... Chaque fois il me fallait inventer. Et moi qui devais par force me garder d'émousser mon esprit, diriger toute sa pointe sur le moindre détail insolite — moi qui devais fouiller, flairer! A cause de ma valise, il me fallut passer devant la chambre à coucher, sans m'arrêter et pénétrer dans le petit cabinet de toilette-penderie. Madge se pencha pour commencer à défaire la valise, tout en parlant. Mais je réussis à l'interrompre :

— Une seconde, il faut que j'aille voir...

Je sortis de la petite pièce, laissant ma voix se perdre sans achever la phrase. Mais Madge me suivit. J'étais près de la porte de la chambre

quand je la devinai derrière moi ; et la main déjà sur le bouton de porte, je fus forcé d'achever :

— ... voir si les boules-de-neige ont fini de fleurir.

Elle me prit par la manche, d'une main douce, mais (me sembla-t-il) ferme :

— Tu sais parfaitement qu'on a une meilleure vue de la chambre d'amis.

Elle me ramena donc de la sorte dans la penderie où elle continua à défaire ma valise. Bientôt, elle se redressa, une paire de chaussures à la main :

— Tiens, va ranger ces souliers et mets-leur tout de suite leurs extenseurs. Je reviens dans une seconde.

Je me retrouvai seul, les souliers à la main. J'allai jusqu'au placard à chaussures ; je commençais à insérer une des formes lisses en bois de buis, quand l'idée me vint que peut-être Madge n'était pas du tout où je pensais — mais pourquoi pas dans la chambre à coucher ? Lâchant la forme, je me précipitai dans le couloir, je pouvais l'entendre aller et venir dans la chambre. Un instant, j'hésitai. Puis je me remis en marche, à la seconde précise où elle rouvrait la porte. Surprise, elle restait debout sur le seuil. Je dus presque la pousser.

— Mais, Henry... tu as besoin de quelque chose ?

— Hein ?

— As-tu besoin de quelque chose ?

— Je ne peux pas entrer dans cette chambre, si j'en ai envie ?

Elle me regarda curieusement :

— Qu'est-ce que c'est que ce ton cassant ? Qu'est-ce qui te prend ? J'étais déjà dans la pièce, je regardais le lit.

— Je te demande pardon. Ce n'est rien, la fatigue, sans doute, pas beaucoup dormi dans ce train. Besoin de me reposer, de m'asseoir quelques minutes.

— Mais bien sûr, mon chéri, assieds-toi, installe-toi. Je vais finir de défaire la valise.

Elle me laissa dans la chambre. Jouait-elle l'innocence ? Pourquoi s'était-elle *précipitée* dans la chambre ? Je jetai un rapide coup d'œil autour de moi. Le lit n'était pas encore fait. Un seul oreiller était froissé. L'autre était intact — mais ne venait-elle pas de le retaper à l'instant ? Les cendriers ? Il y en avait trois dans la pièce ; je les examinai tour à tour, découvris finalement quelques mégots dans une coupe bleue, en verre, près de la coiffeuse. Madge ne fumait presque pas et se servait régulièrement d'un fume-cigarettes — j'étais sûr de reconnaître ses mégots : très courts, parfaitement secs, bien ronds. Il y en avait deux de ce genre ; mais il y en avait aussi un troisième, plus long, mâchouillé. Je le glissai dans une poche.

— Qu'est-ce que tu cherches ? Un cambrioleur ?

Elle était debout sur le seuil, le tapis avait étouffé ses pas.

— Je croyais que tu étais fatigué et que tu étais venu te reposer?

Elle me scrutait attentivement, sans équivoque : ses yeux, habituellement grands ouverts d'étonnement, avaient repris des dimensions normales pour me fixer.

Je me sentis rougir, rougir affreusement, mais juste à temps je trouvai :

— Bouton de col. Pas mal de temps déjà qu'il me manque.

Depuis combien de temps était-elle là?

— Ah oui? Et c'est pour cela que tu rafles les mégots de cigarettes et que tu les fourres dans tes poches? C'est cela, oui : dans la poche de ton gilet... Donne.

Dès la première de ces phrases, ma main, d'instinct, s'était portée à mon gilet. Si bien que, sans un seul mot, je pris le mégot dans la poche et le lui tendis. Madge, qui me l'avait pris des doigts, prononça lentement :

— Voilà qui est curieux, par exemple! Ce n'est pas moi qui ai fumé cette cigarette, je ne les mâche pas comme ça! Qui donc a bien pu laisser cela *ici?* Dans ma chambre?

C'était pousser trop loin la provocation.

— C'est exactement ce que je me demandais.

Je baissai les yeux, puis les relevai vivement. Une sorte de rayonnement gagnait tout son visage et illuminait ses yeux d'un tendre éclat.

— Ma parole, mais tu te figures que j'ai reçu un amant!

Je ne dis rien. Elle s'avançait, les yeux pleins de lumière, les bras ouverts.

— Mais voyez-moi cet amour! Tu n'imagines pas quel compliment ça peut être, après tant d'années, d'aller croire que Maddie est encore assez jolie pour avoir un amant!

La garce! Je parvins tout juste à distendre mes lèvres, leur arrachant un rire de clown!

— Allons donc, Maddie... c'est une plaisanterie.

Mais sa conviction était faite.

— Voyons, qui cela pourrait-il bien être? Le jardinier? Le voisin d'en face, le vieux Pemberton? J'ai deviné, *j'ai* deviné! Charley Diver!

— Allons donc! Vraiment! Charley Diver! C'est extravagant!

Avait-on jamais vu pareille perfidie féminine! Elle cambra le cou, s'écartant à bout de bras sans me lâcher, plongeant son regard dans le mien, avec un sourire de petite fille.

— Tu sais, Henry-Kiriki... voilà un bon bout de temps que je pense que tu t'es mis certaines idées en tête : tu crois que Charley me fait la cour, pas vrai? Allons, avoue à Maddie!

— Charley Diver? Charley? La bonne plaisanterie!

La partie touchait presque à sa fin. Presque, car elle avait encore en main un atout :

— Au fait, monsieur le Détective, vous n'auriez pas oublié de regarder les fenêtres?

Je me tournai dans cette direction, moitié pour entrer dans son jeu,

instinctivement surtout pour voir ce qu'elle voulait dire. Je ne remarquai rien.

— Vous ne voyez pas comme elles sont propres ? Pas la plus petite tache ? Et reluisantes ? Eh bien, monsieur Sherlock Holmes, c'est que le laveur de vitres est passé hier, et j'ai comme une idée qu'il est *capable* d'avoir fumé une cigarette.

Sur quoi, elle reprit impatiemment :

— Vraiment je me demande où nous allons, quand on pense qu'un laveur de vitres se permet de jeter partout ses mégots.

Je me remis à parler de Liverpool ; mais cette fois je m'arrangeai pour être maître du sujet ; je choisis pour thème les propriétés spécifiques de la Crèmoline. Madge ponctuant mon discours de « hum » et de « ah », je vantai en détail la consistance et la composition de la Crèmoline, son parfum de violette un peu fanée — point trop écœurant, doux mais frais — son action parfaitement inoffensive sur la racine et les glandes sébacées, les perfectionnements modernes de sa présentation. Autrement dit, je fis de mon mieux pour avoir Madge, à la fatigue. Finalement, sans transition, je haussai la voix pour lancer négligemment :

— Bien, et maintenant je crois que je vais descendre prendre un peu l'air au jardin.

Et sans lui laisser le temps d'élever la moindre objection (elle se regardait dans le miroir, arrangeant à petits coups sa coiffure, sur la nuque), je pris la porte et me retrouvai dans la pénombre favorable du couloir et du palier. La rampe en acajou de l'escalier luisait doucement dans la lumière grise. Soudain, résolument, je fis demi-tour dans le couloir et, le cœur battant (car le risque était grand après ce qui venait de se passer), je pénétrai dans la salle de bains de Madge.

En deux enjambées, je fus devant le lavabo, me penchai, scrutant le puits noir et rond du trou d'écoulement. Puis, après une seconde d'hésitation, je plongeai l'index dans le trou, draguai le fond, ramenant ce qui s'y trouvait. Un conglomérat de cheveux et de savon gris mouillé, que j'étalai bien à plat sur la paroi immaculée du lavabo. Sans cesser de tendre une oreille vers la porte, j'examinai minutieusement, de tout près, cette bourbe. Mais je fus déçu dans mon attente. Je me hâtai de faire couler un peu d'eau pour replonger le margouillis dans l'abîme... J'avais pensé que si par hasard Diver s'était rasé devant ce lavabo, je découvrirais des traces de poils de barbe. Tant soit peu démonté, je jetai un rapide coup d'œil autour de moi, au cas où j'apercevrais une lame de rasoir, l'enveloppe d'une lame neuve... et je m'apprêtais à sortir quand, en effet, mon regard tomba sur une petite boule de papier bleu froissé, jetée là sur le carrelage, dans un coin. Mon pouls se glaça en même temps que je m'arrêtais. Je ramassai le bout de papier, le glissai en sûreté dans ma poche de gilet, et m'en fus sur la pointe des pieds.

Sur le chemin du jardin, mes yeux s'arrêtèrent sur le placard encastré

sous l'escalier. Une idée me vint dans un éclair. Je tirai mon trousseau de clefs, ouvris la porte. On gardait la bière sur une large étagère qui courait jusqu'aux casiers à vin — et je savais exactement combien il y avait de bouteilles ; la dernière commande remontait à quelques jours seulement. Mais une fois de plus, chou blanc — les bouteilles étaient toutes là, alignant leur unique et précise douzaine, telle une rangée de clowns noirs impeccables. Je refermai la porte et, poursuivant mon chemin par la serre, passai dans le jardin.

Au centre de ma pelouse on se heurte à une étrange tumescence : une construction cylindrique, en briques, réplique en miniature de ces tours rondes qui jalonnent les rivages d'Irlande. La brique, d'ailleurs, disparaît sous les glycines. Et servant comme de jupe à la tour, tout un amoncellement de rocailles retombe en plis rigides.

C'est vers ce promontoire que je me dirigeai, puis gravis quelques marches. On ne pouvait me voir de la maison.

Du jardin voisin, des voix montaient. Juché sur ma petite éminence, je découvris, par-dessus le mur couvert de lierre qui nous séparait, Richard et Dicky, fauchant une étendue d'herbe avec (eût-on dit) des couteaux à découper. Je les regardai faire, un moment ; et la seule conclusion à laquelle j'aboutis, c'était qu'ils devaient être en train d'aménager une sorte de court.

Les deux jeunes gaillards travaillaient dur. Au bout d'un petit moment, Dicky, obéissant probablement à l'aimant de ce regard braqué sur son dos, leva la tête, fouilla des yeux le mur, d'un air intrigué, et par-dessus la crête dut certainement déceler le spectateur silencieux sur sa tour de brique enrobée de glycines. Un instant, son regard resta posé franchement sur moi. Puis, sans me crier le moindre bonjour, sans un signe de la main, sans l'ombre d'un geste montrant qu'il me reconnaissait, il se pencha de nouveau et se remit au travail. Une seconde plus tard, je le vis murmurer quelque chose à Richard, faire un vague signe de tête dans ma direction, en se tournant à demi, puis se remettre à faucher sans plus relever les yeux. Quinze mètres, au maximum, nous séparaient. On ne pouvait feindre plus expressément de ne pas me voir.

J'en restai tout ébahi. Il n'y avait pas une semaine que je leur avais payé un verre au Claverton, à tous les deux ; nous avions ri, bavardé ensemble, dans des termes extrêmement amicaux. Et voilà qu'aujourd'hui...

Je m'aventurai à crier :

— Ho-ho ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? Un court de tennis ?

Richard et Dicky interrompirent leur travail ; médusés, semble-t-il, par le son de ma voix. Puis Dicky se décida à jeter un regard dans ma direction, et lança brièvement :

— De deck-tennis ? Vous va, oui ?

Et il baissa de nouveau la tête, sans même un sourire. J'étais stupéfait. Puis j'eus soudain le sentiment que c'était ma faute, que je leur avais fait un affront quelconque. Je criais que bien sûr, ça m'allait, c'était une

fameuse idée... avant de chavirer dans une affreuse gêne. Ainsi donc, peut-être madame Lawlor avait-elle bavardé?

Au même instant, comme pour confirmer cette hypothèse, au second étage du 48, à une des fenêtres découpées dans la blancheur de la façade arrière, une tête surgit et se pencha. C'était madame Lawlor. Elle agita la main, et je lui retournai ce geste. Mais ce n'était qu'une loque à épousseter qu'elle avait secouée; et en voyant mon salut muet, elle aussi, comme les deux autres, s'interrompit net, comme frappée d'une sainte horreur; puis, sans répondre à mon geste, elle retira vivement sa tête, qui disparut dans l'ombre noire de la chambre.

Je détournai les yeux, n'osant plus porter mon regard vers cette maison qu'avait envahie une soudaine hostilité. Un train de marchandises, venant de la Cité, traversait, loin sous terre, un obscur tunnel désolé, crachant sa fumée par l'orifice que la petite tour du jardin entourait. Lentement, je revins vers ma demeure, évitant ostensiblement de regarder le 48, m'absorbant dans la contemplation du mur opposé.

Durant la demi-heure qui suivit, je restai assis dans le petit salon de devant, guettant par l'une des étroites fenêtres gothiques l'allée de la maison voisine. Norma, me disais-je, pouvait sortir pour aller faire ses courses du samedi — si elle était libre ce samedi-là. C'était la seule de cette maisonnée qui eût envie de tirer de moi un avantage précis — peut-être, par elle, saurais-je ce qui se passait.

Pour une fois je ne m'étais pas trompé. Norma surgit en effet sur le perron de la maison voisine, descendit les marches à petits pas vifs et cambrés. Rapidement, je saisis mon chapeau, lui emboîtai le pas dans la rue. Je feindrais d'aller à ma boutique de l'Esplanade des Seychelles.

Au premier abord, lorsque, pressant le pas, je l'accostai, elle parut battre des paupières derrière ses lunettes, et prit un air étonné. Mais Norma n'était pas de celles qui se démontent aisément.

— Ma parole, mais c'est ce cher monsieur Sykes!

— Monsieur Sykes? Je crains que...

— Oh... peut-être ai-je parlé trop vite!

Je parvins à rire. L'agréable embarras que j'éprouvais auprès d'elle m'envahit de nouveau. L'avenue presque vide que nous suivions, me parut se remplir de gens et de regards. Mais j'étais résolu à persévérer : cette fille détenait la clef de trop de choses — déjà l'allusion à Sykes rejoignait presque, désagréablement, mes soupçons. Tant bien que mal, donc, j'affectai un ton badin, lançant en même temps à Norma, par-dessus mes lunettes, un bref et pénétrant regard de complicité.

— Tttt, mademoiselle Devereux... ma chère Norma! Cartes sur table! Était-ce par hasard une allusion à monsieur Bill Sykes!

— Mon Dieu..., je ne dirais pas non.

— Et monsieur Sykes, si j'ai bonne mémoire, est un célèbre malfaiteur? Quelle coïncidence, que ce soit justement vous qui prononciez ce nom aujourd'hui...! La dernière fois que j'ai entendu parler de cam-

brioleurs, c'était précisément dans votre maison, oui, au 48. Et par madame Lawlor. Elle avait pris Charley Diver pour un voleur... le fameux soir où il était à ce dîner d'Anciens Elèves et où il est revenu faire un saut jusque chez lui.

— Par exemple! C'est drôle que vous disiez cela! Ce qu'on a pu raconter de choses à propos de cette soirée!

— De choses?

— Charley prétend qu'il n'est pas revenu du tout.

— Du tout? Comment peut-il dire cela? Pourtant je jurerais... je crois bien me souvenir d'avoir bavardé une seconde avec lui. Curieux, curieux...

— A vrai dire, monsieur Bishop, c'est exactement le mot qu'ont employé des tas de gens. Curieux, oui. Soit dit sans vous offenser.

Un temps. Nous échangeâmes un regard entendu.

— Il y a un autre sujet sur lequel j'aimerais bien avoir votre avis, mademoiselle Devereux. Ce matin, j'ai eu l'impression qu'un ou deux de vos amis, au 48, manifestaient à mon égard une certaine... froideur...

— Je suis sûre que vous vous êtes trompé.

— Au fait, comment va la permanente? Songez-vous à venir nous revoir? Je pourrais arranger cela très facilement...

— Ça alors, monsieur Bishop, *ça* c'est gentil de votre part! J'adorerais venir la semaine prochaine... bien entendu, pour le jour, il faudra d'abord que je demande à la direction.

— Prévenez-moi, c'est tout. Ce sera au même endroit, vous vous rappelez?

— Oui, oui, je sais lequel.

— Entendu, donc. Voyons, que disions-nous... ah oui, que c'était drôle n'est-ce pas cette impression de froideur que j'avais eue? Je pensais que, vivant au 48, vous auriez peut-être su. Allons, allons, entre amis, voyons?

— C'est-à-dire que... si vous tenez vraiment à le savoir...

— Je vous en serais *très* reconnaissant, mademoiselle Devereux.

Et ce fut le déballage. Norma ouvrit la bouche, et toute l'histoire sortit.

— Au fond tout ça tourne autour de cette soirée et de Charley Diver, oui c'est ça le fond de l'histoire, le plus curieux, à ce que dit madame Lawlor, c'est que vous étiez le seul dans la maison et vous avez raconté que vous aviez parlé à Charley et Charley jure de son côté que ce n'est pas vrai qu'il soit revenu et ils prétendent tous que si ç'avait été un cambrioleur il aurait sûrement emporté quelque chose tandis que comme ça c'est passé on a bien ouvert les tiroirs mais on n'a rien volé. Et madame Lawlor dit que vous vous êtes absenté si longtemps qu'elle a commencé à se demander ce que vous pouviez bien fabriquer, sans compter qu'il lui est revenu d'autres histoires, des racontars de votre bonne. Enid oui, elle a dit aux femmes de chambre de chez nous qu'il vous arrive de partir le

soir et de découcher des deux, trois nuits. Qu'est-ce qu'il fait quand il n'est pas là, elle a demandé madame Lawlor. Et cette valise qu'est-ce qu'il rapporte dedans ?

Je ne l'écoutais plus, me contentant de ressasser ce qu'elle venait de m'apprendre. Chose étonnante, le nuage se levait maintenant que les faits étaient là, patents. Désormais, je savais exactement ce qu'il me fallait affronter. De toute évidence, la campagne entamée par moi sur le front du 48 se soldait pour l'instant par un revers décisif — il fallait agir, et vite ; trouver une riposte aussi violente que l'attaque.

Ce soir-là, à dîner, je lançai à ma femme :

— Réflexion faite, tu sais... tu avais raison.

Madge, qui rêvassait depuis un moment, le regard perdu, tressaillit et fronça les sourcils :

— Je te le disais : j'étais *sûre* que c'est le meilleur moment pour planter des hydrangéas.

— Oui, chérie ; mais je pensais à ce que tu disais l'autre jour à mon sujet... que je devrais m'intéresser un peu plus aux choses, que je n'étais plus le même.

— Oh...

— Je trouve que nous avons besoin de nous *remuer* un peu plus. Pourquoi ne pas faire une vraie sortie, à la campagne, comme autrefois ?

— Une sortie ? Mais pas plus tard que...

— Une vraie, je te dis. Jusqu'à la rivière, par exemple, comme nous y allions souvent...

— Cela fait dix ans au moins...

Mais elle souriait déjà ; son regard, je le voyais, était déjà loin, avec les souvenirs de jours anciens. Elle se tourna vers moi, non sans animation :

— Que veux-tu dire, exactement ?

— Je ne sais pas... pourquoi ne pas réunir quelques gens ? Et on irait... on pourrait louer deux ou trois barques ?

— Mais tout le monde est si dispersé, Henry... toute la petite bande d'autrefois, comment les joindre ?

Je fis alors semblant de réfléchir.

— Écoute, Madge... pourquoi ne pas demander aux gens d'à côté de venir ?

Je lus dans son regard un brusque étonnement. Je me hâtai donc d'ajouter :

— Après tout, nous les voyons un peu depuis quelque temps... Toi-même, tu as l'air de les trouver amusants. Personnellement, j'aime bien les deux garçons, la vieille madame Lawlor n'est pas mauvaise femme. Quant à Bradford, c'est un bonhomme intéressant, et on peut toujours compter sur Charley pour faire le boute-en-train... Pour le déjeuner

nous pourrions préparer des paniers de pique-nique, et pour ce qui serait de louer des bateaux, bah, je ferais l'oncle d'Amérique...

— Vraiment, tu crois que nous sommes assez *liés* avec ces gens-là ?

— En tout cas, il n'y a pas de risque et... tu pourrais très bien, *toi*, faire un saut de l'autre côté ce soir, et les inviter ?

— Moi ?

— Cela donnerait tout de suite plus d'intimité à la chose, venant de toi.

— Bien entendu, c'est à madame Lawlor qu'il faudrait demander.

— Le plus tôt serait le mieux ; le temps se maintient, il faut en profiter, tu ne crois pas ? Un dimanche naturellement, disons dimanche prochain ?

Elle se leva très animée.

— J'y file tout de suite. Je lui demanderai ce qu'elle en pense.

— Non, ma chérie, non, que ce soit une invitation, une invitation ferme.

Madge revint au bout d'une demi-heure :

— C'est entendu. Dimanche. J'ai vu Charley, il était emballé, promis qu'il se chargeait de rameuter la bande. Bien que, je dois dire, je les aie trouvés un peu bizarres pour commencer, presque distants. La soudaineté de la chose, j'imagine.

VI

Nous formions, avec nos deux voitures, un convoi des plus fantaisistes, roulant sur une large route bétonnée qui menait vers l'Ouest et la rivière. « Fantaisiste », dis-je — car la première voiture, que pilotait Charley Diver, distançait constamment la deuxième, au volant de laquelle se tenait Richard Dawk.

Pas un instant on ne cessait de débattre si oui ou non nous étions sur la bonne route. Charley assurait qu'il savait où il allait. Madge tenait déployée sur ses genoux une carte qu'elle avait du mal à déchiffrer. Bradford croyait parfois reconnaître le chemin et se mêlait de la discussion à l'avant, l'entrecoupant de fausses indications. Moi, je n'avais pas d'opinions à offrir ; d'autre part, j'étais l'hôte, j'avais la charge de l'expédition : je me forçais donc de temps à autre à ajouter une suggestion qui compliquait d'autant la marche du convoi.

Ainsi, en proie à une solide et constante perplexité, filions-nous vers l'Ouest, par les grand'routes neuves et bétonnées, passant entre des haies aveugles de petites maisons rouges, sous des ponts en béton tout neufs, et laissant derrière nous palissades, quartiers neufs et faubourgs inconnus. Et puis la ville finit par dépérir. Nous prîmes par une petite route, entre deux talus d'épaisse verdure. Nous continuâmes à travers des villages jusqu'au moment où, finalement, la rivière ne fut plus loin.

Pénétrant dans la ville, nous stoppâmes au bord même de la rivière, devant un petit hôtel. On pouvait voir les rangées de bateaux amarrés et flairant l'embarcadère, pareils à de fines et belles chrysalides vernissées. Puis Charley, Madge, Bradford et moi, nous attendîmes un moment, dans la voiture, assis et guettant, la tête tournée vers l'enfilade de la rue, inquiets à la pensée que « les autres » avaient pu laisser passer le bon chemin. Mais à notre grand soulagement, leur auto surgit au tournant, décorée d'une floraison de visages animés et vint se ranger le long de la nôtre.

Magnifique journée de juin, soleil haut dans le ciel. Il était déjà près de midi. Les barques se balançaient et grinçaient sous les gifles du vent. On se serait cru au bord de la mer — un youyou à voile déboula, vent arrière, descendant le courant à une vitesse insolite, inattendue en eau douce.

Ce fut moi qui conduisis notre petite bande jusqu'à l'embarcadère. J'eus plaisir à écouter gargouiller l'eau sous le bois des coques.

Les autres descendaient les degrés à la queue leu leu, portant paniers, couvertures et parasols ; le batelier, de son côté, allait, venait, impassible, nous apportant des rames et toutes espèces de coussins à fleurs. Nous étions convenus de remonter la rivière à la rame, sur un mille et quelque, jusqu'à un bras d'eau dont les ombrages et l'isolement seraient propices au déjeuner. Je me mis en devoir de placer mes invités. Il était essentiel que Diver montât dans la première embarcation, avec Madge.

— Dicky, que diriez-vous d'être des premiers avec Charley ? Bien, et comme lest, comme contre-poids féminin... mon Dieu... Madge ? Madame Lawlor vient avec moi dans la seconde barque, n'est-ce pas, madame Lawlor ?

— Oh ! mais, monsieur Bishop, ne croyez-vous pas que votre femme et vous... ?

— Allons donc, nous avons bien assez d'occasions d'être ensemble comme cela, qu'en dis-tu, chérie ?

Sur quoi, fermement, je pris Madge par le bras et l'aidai à vaincre l'instabilité de la première embarcation.

Après force prouesses d'équilibre pour gagner nos sièges respectifs, nous partîmes. A bord du premier skiff, Dicky et Diver aux postes de nage, Madge au gouvernail, et l'autre fille, Craig, pantalon au vent, en guise de figure de proue. Et dans le second, Richard Dawk souquant sur un aviron, Bradford, derrière, sur l'autre, et madame Lawlor et moi-même côte à côte sur le banc du gouvernail. Nous avancions en file indienne. L'intervalle s'allongea peu à peu entre les deux bateaux — Bradford réclamant instamment le droit de ne pas se presser, en raison de son âge, de son estomac et du caractère dominical de la journée.

Autour de moi on bavardait. Moi, je concentrais mon attention sur la

barque de tête. Je me souviens pourtant des propos échangés près de moi. Une fois, notamment, il fut question de Norma.

De l'avant, le brun Richard cria :

— Dommage qu'elle n'ait pas pu venir.

Puis madame Lawlor me dit, d'un ton de sévère étonnement :

— Vous avez bien dit que Norma travaillait, n'est-ce pas, monsieur Bishop ? *Travaillait ?*

— Eeeuh ! Oui, oui en effet... son dimanche de permanence où je ne sais quoi.

— N'empêche qu'elle sera là pour le dîner à la Couronne, à ce que j'ai cru comprendre.

Je n'écoutais guère. La main sur le gouvernail, j'étais forcé de pencher la tête de côté, à me dévisser le cou, pour ne pas perdre de vue le bateau devant nous. Mais c'était intéressant, cette possibilité de voir la fille, Craig, prendre la place de Diver — dans ce cas, Diver serait forcé de s'asseoir avec Madge à l'arrière. Et ma parole c'était exactement ce qui se préparait, à l'instant même.

A mesure que notre skiff lui-même rattrapait son retard, les silhouettes grandissaient, grossissaient, se précisaient — et brusquement il devint clair que Craig et Diver n'avaient plus de pantalon ! Tant et si bien que, maintenant, sur les coussins du siège arrière, c'était bras à bras avec un Diver demi-nu que Madge était assise.

Elle était presque vide, la rivière ; nous étions très en amont, une longue étendue droite devant nous, et les barques étaient plutôt rares. Déployés en file solitaire, nous pûmes tenir le milieu de l'eau, et nos skiffs jouèrent bientôt les barques de Vikings écumant les fjords. De chaque côté de l'embarcation de tête, les avirons se levaient retombaient, telles de longues pattes de mouche, et, haut en avant, le soleil découpait en noir leur silhouette sur l'argent de l'eau. Ébloui, ébouriffé par tant de vent et de lumière, je louchais, tendant le cou pour m'efforcer de voir ; et une fois, j'eus l'impression que le bras de Diver était passé autour de Madge, que leurs têtes étaient toutes proches l'une de l'autre. La barque avait pris une forte avance, maintenant, et il était plus que jamais difficile d'être sûr. Pareille incertitude m'était intolérable — je me dressai, vacillant, je tendis les mains vers Bradford. Instantanément (sans même que j'eusse à dire un mot), il fut debout, s'avança vers moi. Quelques secondes, nous restâmes ainsi face à face, comme deux personnes qui se bloquent mutuellement le passage sur un trottoir, et puis nous nous doublâmes, de biais, cramponnés aux épaules l'un de l'autre. La barque continuait à glisser sur sa lancée, mais perdait de la vitesse. Pesamment, je me laissai tomber et me mis à souquer de tout cœur. Ho hisse ! Voilà que ça saute !

Bradford s'était installé confortablement, tout contre madame Lawlor ; Richard ravi, ne tarda pas à observer le mutisme de l'athlète. Face à

l'arrière nous « plumions », ramenant les rames en rasant l'eau, et puisant dans ce geste une sensation de force et de bien-être.

Mais bientôt mes paumes furent à vif et mon souffle s'écourta. Une sueur lente, pareille à des larmes de colère, obscurcissait ma vue. Bradford, cependant, déclamait depuis quelques instants, invoquant la barque et le ciel étranglé par les rives à l'avant :

— Chers fantômes, ô mânes de Henley, nobles gentilshommes et belles dames, du gent amour courtois qui hantiez les pelouses. O fraîcheur des concombres et des cristaux heurtés brillant de vin du Rhin. O violettes des yeux, modestie d'un regard se cachant sous l'ombrelle, et vous vieux bateliers sous vos roses livrées...

Ainsi chantait Bradford, improvisant de sa voix monotone, renversé sur son siège et montrant ses dents jaunes.

Et voilà que, montant de l'est, en escadrons pressés arrivèrent des hordes d'énormes nuées. Et ce fut comme si, en un clin d'œil ou presque, la rivière se peuplait de bateaux, tous surgis d'un seul coup — un vrai scandale : une insurrection d'ombres menaçantes... qui pourtant, tout compte fait, se réduisit à une seule apparition : celle de la barque où se trouvaient Madge et Charley. Il y avait un moment déjà qu'elle dérivait, redescendant le fil de l'eau, ses occupants ayant aperçu la sinistre armée de nuages.

— Ho, vous autres! cria une voix à tue-tête.

Mais ce ne fut pas le son de cette voix qui faillit me faire lâcher l'aviron. Ce fut la vue d'un bras : celui de Diver, qui non seulement entourait le corps de Madge, mais la serrait tendrement, pendant qu'elle riait.

— Oho, les deux tourtereaux! lança Richard.

Je rougis, écarlate de honte. Un bouillonnement de dégoût, une véritable nausée de tristesse, me déchirèrent cruellement, au spectacle de ce couple communiant dans la chair. Je parvins tout juste à scruter les nuages d'un large regard de nautonier, avant de crier :

— Pare au grain!

— Plus vite on gagnera la rive, hein...? lança Richard à Dicky.

Et Diver choisit ce moment précis pour vociférer à l'adresse de Madge, d'un ton de feinte terreur :

— Ciel, votre mari! Pour l'amour de Dieu...

Et de faire des tas d'embarras pour dégager son bras passé autour du cou de Madge, se jetant violemment d'un côté du bateau, se faisant ostensiblement tout petit et poussant derrière sa main des mugissements de rire. Mais je surpris le coup d'œil de Madge — ma sensibilité exacerbée l'enregistra au vol comme un instantané — je vis le coup d'œil perçant qu'elle me jeta. Je compris aussitôt qu'elle venait de se souvenir de notre conversation au sujet de Diver, deux ou trois soirs plus tôt, et qu'elle avait conscience de la situation — s'il s'était agi d'une pure plaisanterie, son visage aurait-il revêtu pareille expression?

Nous dérivions à présent, portés par le courant, et bientôt se dessina

dans la berge une sorte de brèche carrée, un chenal dormant et abrité. Un jardin expirait au bord de cette rive — un jardin d'aspect abandonné où les roses poussaient avec la liberté de l'aubépin ou de la ronce. Dominant les rosiers, le toit d'un hangar à canots avançait le nez ; planches et rondins disjoints criaient la ruine et le délabrement. Tout indiquait que nous serions à l'abri dans cette anse ; nous nous dirigeâmes vers elle. Les nuages cachaient maintenant le soleil, l'eau virait au gris-vert, la pluie commençait à tomber.

Au fond de l'anse, nous contournâmes le coude de la rive, et le hangar à canots apparut tout entier. Il paraissait désert. A côté, plus démantelé encore gisait à l'amarre un triste bateau aménagé en maison d'été et peint en bleu — vitres brisées, cheminée de cuisine toute brune et râpeuse de rouille. La pluie se mit à tomber plus vite. Non sans méfiance, le skiff de tête vira, s'engagea dans le tunnel noir du hangar. Le second suivit, frôlant doucement le ponton d'embarquement.

Ils parlaient déjà tous à la fois, les uns voulant de cet abri, d'autres le refusant, changeant d'avis, protestaillant, qui pour le hangar, qui pour la maison flottante. Une seconde, ils se turent net, tout à coup muets, écoutant. Puis aussi vite, ils éclatèrent bruyamment de rire. Toute crainte qu'ils avaient pu nourrir, de contrevenir aux droits sacrés de la propriété, parut s'évanouir ; les deux jeunes hommes sautèrent lestement sur les pontons à demi-pourris, Bradford, d'une voix ravie, émit tumultueusement l'hypothèse qu'il devait y avoir des rats d'eau, sur quoi Diver, poussant de petits cris de femme apeurée, feignit de retrousser une robe imaginaire, pendant que Madge se dépensait inutilement autour des paniers de pique-nique, et que Craig, peu bavarde, aidait Richard et Dicky à amarrer solidement les embarcations. J'aidai au déchargement des paniers de pique-nique — j'aurais fait n'importe quoi pour m'occuper et me rétablir dans mes fonctions et mes prérogatives d'hôte.

Madge et madame Lawlor mettaient la nappe et disposaient des victuailles sur deux sièges de bateau rapprochés. Les autres déploraient le mauvais temps ; ils étaient plantés à l'entrée du hangar et regardaient, impuissants, l'averse, puis procédaient, avec force gestes et cris, à l'inspection des parois humides et des étagères vernies de notre refuge.

Le toit, qui, de loin, semblait pourri, était solide. A sa haute voûte, pendait tout un héritage de toiles d'araignées. Sur un haut chevalet, la quille vernissée d'un youyou luisait tristement à travers un enduit de poussière et de pâle lichen. Des étagères couraient autour des murs, offrant au regard d'autres rebuts nautiques couverts d'une croûte sèche : boîtes de créosote ; un baril de goudron ; des rouleaux de filin, une longue gaffe, un drapeau anglais fané. Diver bondit sur cet objet, et avec une feinte gravité en recouvrit un des sièges de bateau. Sans hésiter, madame Lawlor, au nom d'un glorieux passé de guerres et de sacrifices, lui déclara hardiment qu'il devrait avoir honte. Et Charley retira l'emblème national en faisant de grands gestes cérémonieux.

Les bouchons commencèrent à sauter, les plaisanteries à fuser, le tout s'accompagnant de petits cris ravis, de ricanements, de singeries, et s'entrecoupant de silences subits envahis par la pluie... Charley Diver s'élança par la brèche ouverte à ses talents — certain d'être le boute-entrain de la bande. Comme si la chose avait été convenue d'avance, il tira de sa poche un jeu de cartes et commenca de faire des tours. Il était assisté de Bradford, qui avec ses mines de supériorité dégoûtée finissait par ressembler au « M. Loyal » des cirques. Tout faisait farine au moulin de la gaîté de Diver, et entre autre le rire clair et les applaudissements de Madge. Je simulais un étonnement passionné devant ses tours de passe-passe ; mais mes yeux revenaient sans cesse à ses genoux nus. Assurément il aurait pu mettre son pantalon pour manger. Mme Lawlor, doucement grise après avoir bu un peu de bière, trônait sur le siège canné, à l'arrière de la barque. Dicky, Richard et Craig, les cadets de la bande, demeuraient, chose curieuse, les plus silencieux, les moins hilares. La cause de leur attitude devait être Craig. Nos deux gaillards avaient probablement une sorte d'attachement pour elle, mais se refusaient à l'admettre. C'était une sportive, belle mais non pas jolie fille, qui parlait peu, et gardait un air de gravité impassible et de franche indifférence. Tant et si bien que, faisant bande à part, assis, les sourcils froncés, ces trois êtres parlaient entre eux de sujets sérieux — et qu'est-il de plus sérieux en ce monde que le cricket?

Après ses tours de cartes, Charley, intarissable d'énergie, nous imita le joueur de biniou gallois. Il dénicha deux piquets de tente et un vieux pinceau roidi de peinture séchée, avec quoi il jongla. Les mains en tonneau devant la bouche, il fit des bruits de souris ; il prit dans sa poche un gros sou, l'escamota en un tournemain, pour l'extirper péniblement, une seconde après, de l'oreille de Madge. Finalement, il passa la mesure : il alla chercher une des pièces sous l'aisselle de Madge :

— Ma parole, mais c'est la femme de mes rêves! Pleine d'argent!

Bradford hurla tout à coup :

— Oï! A moi! Là... je l'ai vu...!

— Qui ça?

— Une beauté! Une splendeur! Gras comme un moine! Un rat!

— Au secours!

— Et quel rat mes amis! Gros comme un chat, plein de vie, noir, humide, visqueux!

— Pouah!

— Soyez tranquille, madame Bishop, le reste de la troupe va suivre. Ils chassent toujours en bande.

De fait, un énorme rat, sortant subitement de sous l'extrémité noyée du ponton, venait de se jeter à l'eau.

— Eh bien c'est le comble! Des rats d'égoût, il ne manquait plus que ça... moi qui croyais que c'était la partie *bien* de la rivière!

— Des rats d'égoût, *fi*, madame Lawlor! Non, des rats d'eau. Madame

Bishop, qui s'y connaît, vous dirait que ces berges sont infestées de leurs hordes, et que leur queue atteint souvent trente bons centimètres de long.

Je devais à tout prix faire entendre ma voix — affirmer ma position d'hôte. Je me revois fouillant dans mes connaissances encyclopédiques, en extrayant ces mots :

— Savez de quoi ils se nourrissent ? De poissons, de menu fretin. Mais ce qui est plus intéressant, ils se construisent des nids avec les arêtes de leurs proies, oui de vrais nids, des nids de rats d'eau...

Mais là, je m'arrêtai court. Car, si pour une fois, devant cette déclaration sensationnelle, plusieurs visages ahuris s'étaient tournés vers moi, je savais parfaitement que, comme d'ordinaire, j'avais fait une salade de mon érudition. C'était un autre chapitre que j'avais en tête... un oiseau de rivière, le martin-pêcheur, oui c'était bien cela. Je me mordis les lèvres, j'allongeai le bras vers le capuchon d'aluminium de la bouteille thermos, et bafouillai :

— Qui est-ce qui voudrait une tasse de thé ?

Tout le monde, bien entendu. L'évocation magique du thé réveilla la conversation. Mon silence leur avait fait très peur ; soulagés, ils retombèrent dans leurs plaisanteries.

Le thé expédié, notre petite bande, désolée, traversa de longs silences — des silences qui avouaient ouvertement combien chacun regrettait d'être venu. Diver restait inoccupé, assis sur son siège. Je l'observais et le vis à une ou deux reprises, ouvrir la bouche, la refermer et se remettre à contempler maussadement la rivière. Une autre fois, je le vis regarder Madge, d'un air concentré.

Vers six heures, un soleil blême enflamma soudain toute cette ouate, d'une chaude et forte flambée de lumière. La pluie se perdit comme un frisson. Un chien aboya ; et portés par le crépuscule nous parvinrent les accents lointains, infiniment mélancoliques, d'une rengaine de music-hall, s'échappant d'un phono estival. Partout les fenêtres devaient s'ouvrir, les poumons accueillir un air neuf, les yeux ravis se tourner vers le ciel.

Le temps ne nous avait pas manqué ; pourtant personne n'avait songé à refaire les paquets — si bien que le hangar résonnait maintenant de bousculades, de cris, de rires. Nous poussâmes au large ; et, l'une derrière l'autre, nos embarcations reprirent le chemin de la rivière. L'humeur de Charley s'était levée et éclaircie avec le temps, d'un coup, violemment, animalement. Se dressant subitement, empoignant à pleines mains sa chemise comme pour l'arracher, et vociférant :

— Qu'ceux qu'ont envie d'se baigner lèvent la main ! Par ici, Messieurs-dames s'il vous plaît !

Mais pour une fois son bel entrain se heurta à une désapprobation immédiate :

— Vous allez nous fiche à l'eau.

— Assis !

Enfin, la petite ville fut en vue. Bientôt, nous heurtâmes doucement

le ponton, accueillant la gaffe du vieux batelier avec des soupirs d'aise, cherchant notre équilibre jusqu'à la terre ferme. Devant nous se dressait — peinture crème, et lettres d'or, fenêtres fleuries, noirceur vernissée de l'enseigne nous souhaitant la bienvenue — se dressait, dis-je, « la Couronne », bar déjà flambant de lumières.

Je me sentis mieux lorsque mon estomac eut été dilaté par une pinte de bière glacée — légère, cette bière : chatouillement de bulles d'or sur la langue altérée, velours de saveur sèche et musquée. Sans avoir à me forcer le moins du monde, je pus tourner la tête vers Charles Diver, debout à côté de moi, et lui proposer, avec un vrai sourire, de boire un autre verre. Avec plaisir, il acquiesça du menton, l'inclinant jusqu'à sa poitrine ; puis il bégaya :

— Excellente idée, excellente oui. Mais cette fois c'est ma tournée! C'est moi qui paie!

— A *aucun* prix. Pas question, Charley. C'est *moi* qui offre à boire ce soir, vous êtes mes invités ne l'oubliez pas.

Une seconde encore — une frêle et fixe seconde — ses yeux restèrent exorbités avant de se baisser ; entre temps, il avait porté une main à sa poche ; mais la pensée que c'était moi qui paierais à boire à tout le monde toute la soirée, résolut pour lui la question. Je me rappelle être demeuré immobile comme une statue, les yeux rivés à une bouteille en grès sur l'étagère en face de moi. Puis mon cerveau se mit à fonctionner frénétiquement, comme une petite pompe fiévreuse.

Simplement, brusquement, j'avais résolu de faire de Diver mon ami — et mon ami intime! Et de nouveau, dans un mouvement dont la fébrilité ne m'échappa nullement, je me tournai vers le grand gaillard qui, debout, profilait sa masse sur le jour de la fenêtre treillissée.

Bien entendu, je ne perdais pas de vue l'essentiel : mon triste sort. Mais cet aspect de la situation se trouvait écarté, rejeté avec une étrange facilité sur un autre plan de mon esprit — négligé, mais gardé en réserve. J'arrivais à considérer Diver sous trois aspects : d'abord, comme le compagnon de cet instant d'aimable beuverie, — secondement, et de façon plus lointaine, comme un ennemi invétéré — et troisièmement, comme un personnage inédit, à qui j'assignais une place dans un plan savoureux, un plan qui me promettait d'inimaginables, de passionnantes sensations. En gros, ce plan supposait, exigeait l'amitié de Diver. Autrement dit, l'amant de ma femme était mon ami ; et je n'ai pas de mal à voir, aujourd'hui, à quel point, clairement, j'accueillis de gaîté de cœur un sentiment de souffrance qui dépassait, en raffinement, tout ce que j'avais enduré jusqu'alors.

Diver, d'un ton de confidence amicale, s'était mis à me raconter une histoire.

Les dames s'étaient absentées pour remettre un peu d'ordre dans leur toilette, Richard, Dicky et Bradford étaient aux lavabos. Nous étions seuls,

tous deux, au comptoir, près d'une porte qui affichait encore, en blanc et bleu, les programmes d'anciennes régates. Sa tête se découpant en silhouette grise sur le fond de jour, la barmaid était penchée sur un journal. Parfois, de la radio s'échappait une mesure d'orchestre en sourdine, suivie d'une phrase indistincte de communiqué. Contre les vitres, des centaines de moucherons blancs tournoyaient traçant une sorte de halo mouvant autour de la tête penchée de la barmaid. Mais tel était le silence de cette pièce, que nous commençâmes par chuchoter entre nous, ou peu s'en fallait. Mais comme nous choquions une fois de plus nos verres et que personne, sentions-nous, ne faisait attention à nos discours, nous haussâmes le ton. Et à la fin de l'histoire de Charley, je me pris à rire très fort, aux éclats.

Ensuite, les dames revinrent, toutes ensemble, et riant elles aussi. Elles entrèrent, comme si le bar leur avait appartenu ; et cela fit un mouvement de rires et d'étoffes froissées.

— Mais où sont nos jeunes amis ? Et monsieur Bradford ? Où *diable* sont-ils passés ?

— Se lavent les mains, répondit vivement Charley.

Les langues reprirent leur train, pour ne rien dire. Madge déclara que c'était fou comme elle se sentait mieux, prête à tout maintenant ; et que c'était ingénieux, ne trouvait-on pas ? cette guirlande de petites lanternes pour éclairer le bar — très couleur locale ? Charley convint que oui, énormément. Quant à madame Lawlor elle était bien contente de pouvoir s'asseoir vraiment, de nouveau. Seule, Craig n'ouvrait guère la bouche, mais souriait vigoureusement ou hochait la tête avec des mines entendues. Je passai les verres à la ronde, non sans pompeuse jovialité. Je jouai l'hôte, j'étais à mon zénith. Diver me donna une grande claque dans le dos. Madge déclara que j'avais l'air de m'amuser follement... sur quoi tout le monde éclata de rire.

Nos deux jeunes gaillards firent leur réapparition, avec Bradford — le manège recommença : exclamations de bienvenue, nouvelle commande à la barmaid. La conversation s'en tenait aux généralités se fixant sur un accord parfait.

Soudain, il y eut comme une danse de pas et un bruit de voix dehors, dans le couloir. C'était Norma. Mais non pas la Norma de tous les jours : il émanait d'elle une sorte de rayonnement, d'éclat contenu, entièrement nouveau ; on eût dit qu'elle se guindait, se gonflait de plaisir intérieur :

— Bonsoir, tout le monde !

Et tout le monde dit :

— Bonsoir, Norma !

Certains commençaient déjà à la questionner — combien de temps avait mis le train — et quel train — et à quelle distance était-on de la gare, ici ? Mais elle n'écoutait pas. Plus sagace, le brun Richard dit :

— Ma parole, qu'est-ce qui lui arrive ?

— Ha-ha, devinez !

Bradford dit, d'une voix sinistre :

— Chapeau neuf, tailleur neuf, blouse neuve...

— D'hier, oui. Pour fêter l'événement! Allô, barmaid... c'est ma tournée, un double gin pour tout le monde! A moins que quelqu'un préfère un scotch?

Silence de mort. Je fus le seul à réagir. Je bafouillai :

— Ah mais non, dites donc, jamais de la vie... c'est à *moi*.

— Non monsieur Bishop... c'est *moi* qui arrose, aujourd'hui.

— Enfin voyons c'est *mon* jour...!

— Erreur, pas du tout, c'est le *mien*.

— Elle a hérité, gloussait madame Lawlor.

— Allons, allons, avouez : vous avez *trouvé* un souverain, hein? disait Bradford.

La barmaid avait posé son journal. Norma lui offrit un verre à elle aussi. La fille accepta de prendre un porto, et se mit à sourire de son côté, se laissant prendre à ce tumulte et à la formidable assurance de Norma.

Celle-ci commanda encore une tournée. Elle tira de son sac un épais rouleau de billets blancs (cela ressemblait à un bloc de papier à lettres) — des billets de la Banque d'Angleterre.

— Vous fait rien de me rendre la monnaie sur un billet de cinq?

C'en était trop. Il y eut un silence suffoqué. Puis Diver lança :

— C'est bon, Norma, suffit comme ça. Un peu de ménagement, nous ne sommes plus de la première jeunesse. *Qu'est*-ce que cela signifie?

Norma promena encore sur nous un sourire mystérieux.

— Tout ça c'est à cause de Nettie oui Nettie Lumley celle qui tenait le rayon articles et linge de toilette juste à côté de mon stand de produits de beauté toujours est-il que cette pauvre Nettie mais peut-être que je vous l'ai déjà raconté n'importe oui la pauvre elle avait des ennuis avec son ventre. Un jour qu'elle était chez elle à la cuisine parce qu'il faut vous dire qu'elles ont un petit appartement avec entrée particulière rien que pour elles c'est-à-dire pour elle et pour sa pauvre mère en voilà une tenez qui est à plaindre bon donc un jour que Nettie était à la cuisine en train de se faire cuire quelque chose pour elle seule à dîner vu que ce soir-là Môman était de sortie, la pauvre fille se sent toute chose, elle est prise d'une douleur mais alors quelque chose, une douleur comme un coup de couteau dans le ventre à ce qu'elle dit et brutale avec ça et puis tout devient noir et rideau elle ne se souvient plus de rien...

Norma s'interrompit pour boire une rapide gorgée de gin.

— Elle a dû rester une bonne heure étendue avant qu'on la ramasse là où elle était tombée et elle avait du sang sur une tempe et le corps tout tordu preuve qu'elle avait dû choir sans faire ouf et cogner sur le réchaud à gaz, personne n'aurait une cigarette par hasard?...

Je fouillai dans ma poche, mais Diver fut plus prompt.

— Mais enfin, Norma, de *quoi* s'agit-il?

— Donc voilà cette pauvre Net tombée par terre la jambe cassée et

dans les pommes oh j'oubliais de vous dire elle s'était pris la jambe dans leur vieil égouttoir.

— Norma, pour l'amour du ciel...

— C'était en avril dernier Net a dû rester au lit des mois sans bouger et ce n'est pas pour dire mais sa môman a été rudement chic dans cette histoire bien qu'il y ait des fois où je me demande...

Richard perdit patience :

— Norma, je vous en prie, voulez... vous... en... venir... au... fait!

Norma s'arrêta net, médusée. Puis, avec un fin sourire :

— Comment je ne vous ai pas dit que je faisais caisse commune avec Net pour jouer aux courses? Nous partagions toutes les semaines. Eh bien vous me croirez si vous le voulez mais depuis tous ces mois il y avait une lettre sur la cheminée de sa môman une lettre pour nous dire que nous n'avions gagné ni plus ni moins que vous penserez peut-être que ce n'est pas vrai quatre cent quarante et trois livres! C'est Net qui m'a apporté l'argent hier!

En un clin d'œil l'atmosphère s'anima. Norma reçut les félicitations de tous, et chacun la félicita une seconde fois. Elle paya encore plusieurs tournées.

Moi aussi, d'ailleurs, je commençai par être bien content pour elle — d'autant que, après cette fameuse rencontre secrète que nous avions eue autrefois, j'avais un peu le sentiment que cette bonne fortune ne m'était pas entièrement étrangère. Je ne buvais guère. Mais les autres se rendaient compte que cette histoire de caisse commune de Norma était une aubaine, et ils se mirent à consommer plus que de coutume. Le temps passa, et la clientèle indigène arrivant de plus en plus nombreuse, nous nous transportâmes avec nos verres dans le jardin; et là, après avoir traversé des tonnelles et pris un escalier descendant au bord de l'eau, notre petit groupe, installé dans des transatlantiques, parvint du moins à projeter sa gaîté dans le crépuscule qui tombait lentement, tristement, sur la rivière.

Pourtant, il faisait encore jour quand, peut-être une heure plus tard (sinon deux), je me retrouvai soudain assis tout seul avec Bradford et madame Lawlor. De l'autre côté de l'eau, dans une trouée de prairies plates un brouillard bas s'était levé. Madame Lawlor s'était lancée dans ses souvenirs et dans une histoire de régiment de cavalerie où s'était engagé son frère alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille en tablier. Je m'étais moi-même laissé prendre à cette affaire, et voilà que, levant soudain la tête, je découvrais que notre groupe s'était dispersé. Aussitôt, l'idée me vint : comment se sont-ils répartis? Et devant la pénombre du jardin, à l'entour, mon inquiétude s'aviva. Il régnait un calme extraordinaire. De l'autre rive, un rire franchit l'eau. Je me levai, m'excusai.

C'était grotesque — il n'y avait personne dans le bar; là où sur une apparence, j'avais imaginé un grouillement de vie, je ne trouvais en tout

et pour tout, maintenant, que la barmaid et un vieux monsieur tout seul, fumant dans un coin. Je revins dans le jardin et me mis à errer au hasard. Enfin je parvins devant une petite barrière qui s'ouvrait sur un sentier de mâchefer menant le long de la rivière. Je franchis la grille et m'y engageai.

Le sentier passait à travers une étendue de terre à demi en friche. De temps à autre, un tas de vieilles ferrailles dressait soudain sa pyramide de rouille. A un moment, le chemin s'élargit : un bungalow tout neuf, couleur sang de saumon, toit bas, jardin de glaise pas terminé. Et encore, un vieux hangar de constructeur de canots. Et toujours, un côté où, à travers les feuilles, on apercevait la rivière, on la devinait là, brusquement en bas, on sentait son odeur proche.

Soudain, de ces fourrés qui menaient au bord de l'eau, surgirent deux silhouettes... deux personnes qui, à ma vue, eurent un mouvement de recul, puis s'avancèrent vers moi. Craig et Dicky Carter. Craig tirait nerveusement sur sa blouse. Dicky avait l'air plus échauffé, plus rose que d'habitude. Ce fut cependant lui qui parla :

— Tiens, bonsoir. Nous avions pensé prendre un bain. Finalement nous avons pensé que non.

Je fis mine de continuer et leur dis « A tout à l'heure ». Par exemple! Craig, qui aurait jamais cru? Et Dicky le bébé rose, ses vêtements pleins de piquants de chardon?

Le chemin se termina brusquement et je débouchai à découvert, avec, devant moi, une large vue sur la rivière. Mais à peine sorti du sentier, je battis précipitamment en retraite. Un pas me suffit, d'ailleurs — juste de quoi me sentir en sûreté, dans l'ombre des aunes. Madge et Diver étaient debout tout près l'un de l'autre, leurs silhouettes se découpant sur l'acier lilas du ciel.

L'eau formait une nappe large tout autour. Ils étaient debout près d'une énorme poutre de bois — un levier d'écluse —. Deux silhouettes immobiles, muettes — Diver et ma femme — deux statues tournées l'une vers l'autre. Puis je vis Diver se pencher légèrement en avant, chercher la main de Madge. On la lui donna doucement, sans difficulté.

Je m'enfonçai un peu plus parmi les aunes, respirant vite. Mon couple était toujours debout, là-bas, près des portes de l'écluse, dans l'attitude romantique de deux amants s'embarquant pour un voyage sans fin.

Je me disais : « Sous mes yeux, là, et avec mon ami, mon bon ami Diver! » Et juste à cet instant, Diver se pencha et embrassa Madge.

Le baiser se prolongeait, je sortis de ma cachette et m'avançai. Ils étaient à une centaine de mètres de moi. J'eus le temps de faire trois pas avant de voir leurs têtes se séparer. Le rire de Madge ricocha jusqu'à moi sur la plaine liquide. Ils se retournèrent, s'apprêtant à revenir vers mon sentier.

Comme un fou je fis demi-tour et me jetai de nouveau dans l'ombre, brusquement terrifié à l'idée d'être pris en train de les épier. Je repris en courant le sentier de mâchefer. Trébuchant, rouge de sueur et de honte,

indigné, impuissant, je courus de toutes mes forces et ne m'arrêtai que lorsque j'eus atteint la petite grille. De là, je regagnai lentement la pelouse de l'hôtel, écumant de rage. Cinq minutes plus tard, d'une fenêtre du bar, je regardai Madge et Diver sortir du sentier et traverser paisiblement le jardin. Je me souviens d'avoir hoché la tête, à part moi, et serré les lèvres. *Enfin j'étais fixé !* Je pouvais envisager clairement une forme d'action directe. Mais primo : réfléchir, à loisir. Les autres étaient maintenant tous rentrés, rassemblés à l'intérieur de l'hôtel, fatigués, vautrés dans des fauteuils un peu dans tous les coins du hall obscur. Je proposai de regagner les voitures. Ma femme et Charley, annonçai-je, venaient de rentrer à la minute même.

Sur quoi, nous reprîmes la route de Londres, en silence, saouls de grand air, assoupis de nuit tombante.

VII

Cela signifia que je dus plaider une migraine et la fatigue, à notre retour à la maison, puis passer une nuit blanche ou presque, et enfin me lever furtivement, de bonne heure, pour m'écrire à moi-même, d'une main tremblante, une lettre de la direction des produits Violetta, me priant d'honorer de ma présence un congrès de la coiffure, à Birkenhead.

Cette lettre, je la laissai bien en évidence sur la coiffeuse ; ensuite, je rédigeai un petit mot pour Madge. Huit heures du matin sonnaient quand je quittai la maison, ostensiblement afin d'attraper un des premiers trains vers le Nord. En fait, je pris le bus pour aller déposer mon sac de voyage dans la petite chambre qui m'avait déjà servi, peu de temps auparavant ; puis je gagnai l'hôtel Terminus où je commandai un petit déjeuner. « *Dois être à la gare avant huit heures trente* », avais-je expliqué dans mon petit mot. J'étais pour l'action.

Mais quelle action ? Là, j'hésitais. Parler à Madge ? Ou à Diver ? Disparaître, en emportant toutes mes disponibilités liquides ? J'en revenais toujours à la nécessité de faire quelque chose *à* Diver. L'affronter du moins, insolemment, brutalement... ce qui ne manquerait pas d'ouvrir la voie à cette violence dont j'avais le plus grand besoin.

Cette solution, à vrai dire, je l'avais déjà envisagée à huit heures du matin, lorsque me faufilant dans ma longue et austère bibliothèque, d'instinct j'étais allé droit à un petit livre rouge oublié depuis des années. C'était un bréviaire de l'athlète complet, un manuel de développement musculaire. Feuilletant mentalement le petit livre, je me plaisais à évoquer certaines illustrations de boxe française, à la savate (c'était peut-être un moyen ?) — et le jiu-jitsu, donc, cette étrange magie ? Cela pouvait-il s'apprendre ? Pas une seconde, en tout cas, l'idée d'une arme — fût-ce même un débris de bouteille, une chaise, un tisonnier — ne m'effleura.

Mais le livre fit son petit effet. Déjà je me sentais plus de compétence.

La force me venait. Je levai la main, claquai du doigt. On m'apporta la note. Je laissai un gros pourboire pour marquer mon mépris, avant de quitter la salle d'un pas ferme.

Il était déjà dix heures. Un moment, je fis halte au sommet du vaste terre-plein qui s'étend devant la gare. Subitement, une idée que j'avais derrière la tête depuis quelques minutes, parvint à ma conscience, le souvenir de certaine boutique, à trois ou quatre rues de là. Une boutique que j'avais remarquée, l'après-midi où j'avais dansé avec Norma.

Je me concentrai sur l'idée de retrouver cette boutique. Et bientôt je pus me voir dans la vitrine, relisant la pancarte. Le texte voulait avoir un sens, mais n'y parvenait pas :

ACADÉMIE DE GYMNASTIQUE PALIAKOFF — Devenez DEUX FOIS PLUS Homme que vous n'êtes en MOITIÉ MOINS de temps.

Ce qui suit, me semble aujourd'hui grotesque, insensé. Quand j'y pense, c'était ridicule d'envisager pareille idée ; mais à ce moment-*là*, la situation n'était pas la même.

Je découvris l'Académie Paliakoff dans une rue sordide — cafés italiens, accessoires de radio, petites entreprises privées. Je secouai le bouton de porte non sans éprouver un dépit furieux. L'huis s'ouvrit brusquement, sur un corridor carrelé plein de mouvement et de bruit. De quelque part à l'intérieur, venait une rumeur de grandes claques, de chocs violents, de gémissements et de respirations rauques. Le corridor lui-même était comble d'hommes qui attendaient, assis sur de longs bancs. Ce n'étaient que gaillards aux épaules droites et carrées, chapeau sur un œil : au jour qui entrait par la porte, on eût dit une rangée de prisonniers aux yeux pâles. J'étais terrifié. Mais je n'en fis pas moins appel à toute ma volonté et suivis le corridor jusqu'à un petit guichet grillagé, sous la pancarte RENSEIGNEMENTS.

Là je trouvai une espèce de tondu décharné qui trônait, en gilet de corps. Il arqua les sourcils, écarquilla la bouche, lui infligeant une expression d'interrogation mince et figée. J'entrepris de lui expliquer que j'avais vu une réclame, que je désirais me renseigner, mais au milieu de mon petit discours, le tondu se détourna et héla :

— Tony! Voyez client!

Et je n'avais pas terminé, que des portes battantes s'ouvrirent, livrant passage à un petit homme bondissant et trapu — maillot de corps et pantalon blanc.

— Sergent Paliakoff.

Je répétai ma demande.

— Venez voir par vous-même. Par vous-même, monsieur. Cinq shillings la séance, la séance d'une heure. En moins de deux vous tenez la grande forme. Huit shillings six l'heure, en leçon privée. Tenez!

Il avait repoussé la barre de cuivre des grandes portes battantes en verre opaque, et je vis s'ouvrir devant moi un vaste espace sonore.

Le gymnase. Murs rongés d'espaliers en bois. Pendant au plafond, longues cordes d'aspect menaçant. Sourd martèlement continu de pieds : mouvement perpétuel d'une trentaine d'individus en maillot... à l'exercice pour une moitié, en peloton — génuflexions, puis respirez! les bras soudain en croix. Et les visages : exprimant la souffrance, l'effort douloureux, comme une sueur. Je sortis un carnet :

— Très intéressant oui, c'est un fait je trouve cela passionnant... Voyons, auriez-vous la bonté de me redonner votre adresse, que je la note pour la signaler à mon ami?

Le sergent Paliakoff me répéta tout. Puis, brusquement, je lui donnai une poignée de main, et filai. Je courus presque jusqu'au coin de la rue et, apercevant une grande pâtisserie, m'y glissai, poussai un soupir et commandai un thé. Sans avoir touché à ma tasse, je ressortis. Il était maintenant midi, la chaleur était devenue oppressante. Porte de café ouverte. A l'intérieur, fraîcheur, pénombre. J'entrai. Contre toute habitude, je commandai un whisky — double. C'était bon, rudement bon.

Durant les deux heures qui suivirent — jusqu'à trois heures de l'après-midi — sans me soucier de déjeuner, je bus. Je bus jusqu'à l'ivresse — une ivresse légère, indéfinie, aérienne, comparable à l'effet d'un gaz hilarant. Puis je me retrouvai une fois de plus dehors, et seul, aveuglé de plomb fondu.

Je suivis quelque temps, à pied, une grande rue, remarquant, dans mon ivresse lucide, des détails qui ne m'avaient jamais frappé autrefois. Les femmes étaient poudrées de façon insolite; bon nombre de visages avaient l'air de masques hébétés, empâtés de blanc crayeux; des mèches de cheveux mouillés de sueur traînassaient derrière les oreilles. Un homme en bretelles vendait des prunes, dont quelques-unes gisaient, écrabouillées, sur un papier taché. Des êtres de fraîcheur, immaculés, passaient, cloîtrés dans l'ombre des taxis. Mais sur les trottoirs, la moindre robe semblait devenir un éblouissement de couleurs vives.

Et en moi la boisson surissait. Bientôt je sentis les premières atteintes de la migraine — peu de chose d'abord : une hébétude. J'aperçus un lavatory public. Faïences; pas de soleil. J'entrai, descendis. Sous terre, j'eus la vision des tuyaux. Il en courait partout. Ce qu'on appelle la plomberie m'apparut dans toute son horreur. J'en fus, en un sens, dégrisé et aussitôt, le souvenir me revint de cette autre occasion où, dans l'appartement de Diver, au cours de cette première et affreuse soirée, j'étais resté enfermé dans la toilette, confondu, stupide.

Comme si ce souvenir avait eu des tentacules, happant d'autres proies dans les recoins de ma mémoire, puis attirant brutalement mon attention sur elles, je remarquai subitement que tout autour des murs de faïence, à certains points d'intersection au-dessus des tuyaux, se trouvaient de petits aquariums en verre, où bouillonnait une eau glauque. Et je me souvins de l'aquarium, dans le couloir de Diver. Une rage me prit. Je me mis à frissonner. Presque en courant, je remontai à l'air libre.

Je crois bien que cette fois-là fut la première où se manifesta en moi l'envie furieuse de sauter à la gorge de Diver, de Madge... d'attaquer. Mais il était encore tôt, jamais je ne les trouverais tous les deux, je n'y pouvais rien. L'interminable après-midi se traînait devant moi.

Les trottoirs défilaient. Série d'affiches étoilées, garde-à-vous de papier en l'honneur de stars, d'orchestres-étoiles. A chaque pas brûlant, la migraine me bourrait un peu la tête d'étoupe enflammée ; la sueur collait à ma chemise, à mon caleçon ; impossible de respirer à fond. Je fis halte devant une vitrine — jamais je n'avais rien vu d'aussi frais. Feuilles luisantes d'eau, massées autour des fleurs ; fleurs luisant d'une chaude pâleur dans la pénombre embuée de fraîcheur. Par la porte ouverte, une odeur d'arrosoirs, de terreau. Et je n'eus plus qu'un désir : entrer, fouler le carrelage et ne plus le quitter. Une femme âgée, au frais visage, en blouse verte, s'avança, une mèche folle grisonnante jouait sur sa joue sèche et rose ; elle la repoussa du doigt.

— Que puis-je faire pour votre service ?

Je fis lentement le tour de la boutique. Finalement, je me décidai pour un bouquet de soucis. Puis je fus de nouveau dehors, dans le soleil. Et de nouveau sans but, je repris ma marche, tenant mes fleurs.

Au hasard, traversant les heures dans toute leur longueur, je continuai à errer. Jusqu'à ce qu'il fût cinq heures et demie. Alors, les portes d'un café, propre et bien balayé, s'ouvrirent ; je les franchis et bénis Dieu de pouvoir enfin étancher ma soif. Je m'assis et je bus lentement, et je restai là, me sembla-t-il, une éternité.

Il était sept heures lorsque je me levai. Aucune ligne de conduite ne se détachait encore de façon très précise — à cela près que j'aurais voulu être près de ma maison à l'affût. Une idée me vint : l'Hôtel Claverton. Là, je pourrais attendre. Je marchai jusqu'au métro le plus proche.

J'entrai au Claverton, je vis que personne de ma connaissance n'était là, je louvoyai jusqu'à l'extrême bout du comptoir. Là, dissimulé derrière un énorme abat-jour, je commandai à boire. Un long demi d'ambre liquide et frais — l'après-midi avait soif.

Une longue et lente lampée de cette chose qui vraiment au fond se laissait boire avec une étonnante facilité. Sur le bois luisant et balafré du comptoir, ma main étirait sa blancheur parsemée de poils ras gris-souris. Je la regardai. Elle faisait partie de moi ; pourtant elle paraissait séparée à l'extrême, comme la main d'un autre que j'aurais scrutée de près, à la loupe. Ce que c'était de boire...! Je me souviens de m'être semoncé — attention, prudence! Mais l'alcool agissait : plus détaché, retiré de moi-même, j'en venais à me demander exactement ce que je pensais, si je haïssais — en ce moment même — Madge ? Ou si je l'aimais encore ? Si, oui ou non ; je haïssais Diver ?

Je bus encore un verre. Pourquoi donc être jaloux — parce que l'on m'arrachait ma bien-aimée, mon bien ? Mais était-ce bien elle que l'on

ravissait, ou moi-même à travers elle? Ou peut-être n'y avait-il *pas* rapt?

Encore un verre. Un verre? Un fond d'écume savonneuse, oui, c'était tout. Un autre donc — whisky. Et cætera...

Après quoi, la mémoire est rétive. On ne parvient à revoir que d'éblouissants instantanés, des fragments isolés perdus dans un chaos. Je sais que j'ai continué à boire lentement; loin, très loin au-dessus des glaces et des reflets d'acajou, la pendule allongeait sa grande aiguille sur le visage blême des heures. Il finit par être huit heures... huit heures et demie... neuf heures. Et la nuit tomba. Le bar commença de se remplir.

Ce doit être alors — et alors seulement — que je commençais pour de bon à ne plus être maître de moi-même. De tout ce qui devait forcément se passer hors de la sphère de mon abat-jour, j'étais à peu près totalement inconscient. Par exemple : c'est un fait que je ne saurais dire quand étaient entrés Dicky et Craig, Richard, Bradford.

Non, je ne puis dire à quelle heure ni à quelle occasion, levant la tête, j'aperçus à travers le bar ce quatuor, debout, buvant des demis non loin de la porte. Mais j'ai le souvenir très net d'avoir éprouvé un énorme plaisir; j'accueillis comme une bénédiction le réconfort de gens connus, de visages à qui parler, la réaffirmation rassurante d'une compagnie. Dieu seul sait s'ils furent ou non contents de me voir — mais il me semble qu'il y eut échange général de poignées de mains. Je devais avoir l'air comique, je parlais beaucoup. Je crois revoir le visage de Craig me regardant intensément, avec des commencements de sourire; sans doute m'avait-elle déjà catalogué : complètement gaze. Et Bradford débordait de son habituelle sympathie.

— Eh bien, je dois dire, pas d'erreur, vous êtes en grande forme, vous ai jamais vu si bonne mine!

Il n'avait pas achevé, que ma main s'était arrêtée net en l'air, avec le verre que je portais à mes lèvres. Bouleversé, je regardais cette affreuse bouche avariée où chaque mot devenait une grimace. L'atmosphère parut se clarifier brusquement. Je me sentais comme un invalide, spolié de son mal par un visiteur peu compréhensif. Tout le poids de ma débâcle retomba sur moi, mais décuplé, centuplé. Et dans la seconde qui suivit, irrésistiblement une lubie me prit, une envie dévorante, énorme comme une vague...: il m'apparut que je devais tout leur raconter.

— Si bonne mine? Mais mon cher est-ce là toute votre science? Savez-vous qui je suis? Vous doutez-vous de *ce que* je suis?

Un temps. Je crois entendre encore les mots résonner loin, très loin, comme tombés de la bouche d'un autre. Étonnantes paroles :

— Je suis un homme que sa femme a trahi! Un homme dont la femme est dans les bras d'un autre... en ce moment même!

Silence de mort, terrible. Ils étaient là debout, tous, qui me regardaient. Puis leurs visages, leurs yeux, embarrassés, se détournèrent. Je crois que Bradford bafouilla quelque chose où il était question de la présence de dames.

Puis ils durent essayer d'intervenir, de prendre la chose en riant, vraisemblablement, ou de changer de sujet ; car je dis alors :

— Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que je parle sérieusement. Ils croient pouvoir me duper. *Moi !*

La voix qui parvenait à mes oreilles, avait haussé le ton. Il est probable que je criais. Mais à travers cette épaisseur sonore, oui même à travers cette opacité, j'entendis une autre voix, celle de Craig, se frayer violemment passage :

— Vous connaissez la nouvelle... Charley, Charley, Charley Diver...?

— HEIN?

Le visage de Craig parut faire un saut en arrière, inquiet.

— Je désirais seulement savoir si vous aviez entendu dire que Charley Diver...

— DIVER! Me demander à MOI si j'ai eu des nouvelles de MONSIEUR DIVER...!

Le whisky et la bière flambaient en moi, n'étaient plus maintenant qu'une fournaise — dans une illumination de colère, je vis à quel point tous ces gens pouvaient être contre moi. A ce moment-là, je dus m'emporter, leur jeter à la face un délire d'insultes. Je leur déclarai que je *savais* : bande de fumier, ils pouvaient rire dans leurs barbes, mais je *savais* et c'était moi qui le leur disais. Et j'avais à leur dire quelque chose de plus... j'allais leur flanquer à tous une belle leçon, à eux oui parfaitement, et à M. Diver aussi.

Ensuite je me retrouvai dehors, attaquant la montée à grandes enjambées.

Enfin les maisons. Le 48 nu ; large face de plâtre, regardant çà et là par ses fenêtres jaunes ; vivante comme une maison où sont les peintres. Et plus loin, ma demeure, dans le noir, obscurcie encore par les arbres. Je passai devant le 48, ouvris violemment ma grille, et puis m'arrêtai. Pas une seule lumière. Tout était évident. Madge s'était glissée dehors, avait suivi l'allée pour gagner la maison aux fenêtres éclairées. J'étais absent, en voyage ; elle avait rejeté toute prudence. D'où j'étais, je pouvais difficilement voir les fenêtres du sous-sol de Diver. Mais quelque part, à une fenêtre, je retrouvai certaines silhouettes vues dans des livres : deux noirceurs en forme d'humains, se rapprochant et, nettement, s'embrassant. Une fois de plus j'eus l'impression d'être exclu. Mais la seconde d'après, je me hâtais sur le gravier du 48.

Passant devant le mât du pavillon, j'allai droit à la petite porte latérale de Diver, trébuchai sur gnômes et bouteilles à lait, les envoyai rouler à coups de pieds résonnants... La grande porte d'entrée de madame Lawlor était fermée au demi-tour. Prudemment, je regardai à travers le verre givré. Personne dans le hall.

La lumière, le vide, indiquaient seulement (et d'autant plus), l'affairement des gens derrière les portes. Je poussai les panneaux givrés ; ils

tournèrent doucement sur leurs gonds. Glissant sur la pointe des pieds, je gagnai le haut de l'escalier qui menait au sous-sol. Tentant d'entendre autre chose que le bruit de ma respiration. Nuit dans les régions inférieures. Mais grâce à une pâle lumière qui s'échappait d'une porte entrebâillée, j'arrivais à distinguer les marches. Silencieusement, je descendis.

De la dernière marche, il devenait possible de voir d'où venait la lumière : non pas du salon de Diver, mais de l'extrémité du couloir. Rasant le mur, je me dirigeai vers la chambre à coucher. Je levai les deux mains — l'une vers le bouton de porte, l'autre en position pour donner de la lumière à la seconde même où la porte s'ouvrirait.

La porte alla battre contre le mur, la pièce s'embrasa. Un éblouissement, un vertige fixe. Puis les yeux accommodèrent. La chambre parut. Vide.

Je ne traînai pas, je me précipitai dans le couloir, à grand fracas, enfonçant presque la porte du salon. Vide.

Alors, je revins de nouveau dans le couloir, ouvrant, forçant, arrachant à demi toutes les portes qui s'offraient à ma vue : armoires, réduits, vieux celliers, garde-manger abandonnés... Nulle part personne! Les portes restaient ouvertes, pendaient dans le couloir comme des ailes brouillant l'air. A un moment, un balai tomba. Une fois de plus spolié, frustré, sans objet, je crois bien que je me mis à sangloter. Et, remontait à la faveur des larmes, l'idée, comme une noyade, d'une perte définitive. J'arrachai la dernière porte, celle qui laissait passer la lumière. Ce n'était pas un garde-manger, mais la petite chambre où se tenait, rouillée mais brûlante, la chaudière qui alimentait en eau chaude la maison.

Un joint dans le dernier retrait de l'être, une ultime corde de sens commun dut craquer dans ma tête. Tout ce dont je me rappelle, c'est que j'allongeai le bras vers la chaudière et que je saisis la longue poignée du pique-feu — lequel était plongé dans les braises, et en sortis, mince et spectral. Trente bons centimètres en étaient rougis à blanc. Je me souviens du fracas qu'il fit en heurtant un manchon de fer sur le tuyau de la chaudière. Ensuite, je dus resserrer mon étreinte, car je me revois le tenant au poing, dans le couloir.

Je me souviens d'avoir été brusquement debout devant l'aquarium, penché sur lui, d'avoir brandi très haut le pique-feu rougi à blanc — puis de l'avoir plongé avec mes bras dans l'eau et parmi les poissons. Et, jailli de quelque part — au milieu des sifflements de la vapeur et de l'éclatement du verre — j'entendis une sorte de hennissement atroce et perçant, un cri qui n'avait pu venir que de moi.

Le verre craqua, vola de tous côtés, et l'eau, le contenu entier de l'aquarium gicla en ruisseaux, sur le sol. Un reflet d'écailles mouillées se trémoussa sous la lumière. Je levai le pied pour l'écraser, mais n'achevai pas le mouvement. Des voix descendaient le grand escalier de la maison. Voix de femmes. Et de même les pas.

Et puis, un brusque déclic, et l'immersion de tout dans la lumière. Je levai la tête, les yeux à demi-fermés je vis là-haut, immobile, tombant

très droit et raide, la robe pourpre de madame Lawlor. Mais la surmontant, le visage de Madge.

— Henry!

Les choses se clarifièrent : le visage de Madge se tendait par-dessus l'épaule de madame Lawlor ; maintenant il venait, s'avançait, se détachant du corps qu'il avait emprunté. Madge descendait l'escalier. Parlant très vite, éparpillant les mots :

— Henry! Mais qu'est-ce que tu fais ici? Tu n'as rien? Qu'y a-t-il? Tu es tout mouillé!

De derrière elle (qui était à présent à mi-chemin dans l'escalier, portant toujours en avant son visage), la voix de madame Lawlor, nullement tremblotante, mais sévère :

— Ça sent le brûlé!

Je regardai Madge fixement, et j'entendis ma voix répéter, comme de très loin dans le temps :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ce que j'ai, c'est à toi.

— Henry, tu n'es pas bien!

— Je n'ai rien à me reprocher, je n'ai rien fait de mal, tandis que toi et ce salaud...

Derrière, la voix froide et précise, une autre voix, de juge, répétait :

— Je vous dis que ça *sent* le brûlé!

Je ne sais où j'allai chercher ce ton :

— VOUS EN FAITES DE BELLES CHARLEY ET TOI.

— Et des poissons partout, mon Dieu...

Et de nouveau ma voix.

— A quoi bon, à quoi bon ; je sais ; cela fait des semaines que je sais. L'autre soir, au bord de la rivière, tout près de l'eau, vous vous êtes embrassés...

Je vis Madge se raidir cette fois encore.

— Que tu es bête, mon Dieu, que tu es bête... ce n'était rien... la soirée, cette sortie en bande... Vraiment, tu n'es pas au courant, tu ne sais pas où est Charley, vraiment? Il est à l'hôpital, peut-être en train de mourir à cette heure-ci. Et Norma, elle, est morte.

Et la voix de Madge poursuivait sans merci :

— Ils étaient partis avec cet argent, tu sais, pour se payer des vacances. Ils ont eu un terrible accident avec leur voiture. Norma a été tuée sur le coup. Quant à Charley, on a pu le dégager, il est à l'hôpital, son état est très grave. Com-prends-tu-maintenant?

Là-haut, madame Lawlor psalmodiait durement d'un ton accusateur :

— Oui, le pauvre, il est à l'hôpital. Et la police chez moi, pour vérifier, à cause de son commerce et de la patente. Et vous en train de rôder partout comme un voleur.

Brusquement, en haut, dans le hall, la porte d'entrée batailla, luttant contre une invasion de pas et de rires qui tout aussi subitement s'étouffèrent, comme quand on va entrer dans une chambre de grand malade.

Une confusion de semelles, une seule voix, celle de Bradford, hélant :

— Qu'est-ce qui se passe en bas?

En un clin d'œil, Madge eut descendu les dernières marches.

— Rien, ne vous inquiétez pas, rien du tout!

C'était le lendemain. Neuf heures du soir environ; assis à notre place accoutumée chacun, moi au haut de la table, le regard perdu dehors sur l'étendue du jardin, Madge à l'un des côtés, assiettes et plats devant elle. Mouton froid, radis, laitue, pâle langue de fromage, attendant, soumis, prêts un peu à l'écart. Le pain se tenait sèchement sur la réserve.

Toute la journée avait été coupée de puits de silence comme celui-ci. Madge avait essayé d'aborder le sujet, de découvrir ce qui m'était arrivé. Elle n'avait formulé aucune plainte — sauf une fois; et encore avait-elle pensé tout haut, se demandant ce qui avait pu à ce point m'ôter toute confiance en elle, après tant d'années. Elle m'avait expliqué le fameux baiser, et demandé pardon. C'était pour rire, c'était mal — elle l'avouait — mais enfin ça n'avait jamais été que pour rire... la soirée, notre sortie en bande, l'ambiance...

Je laissai tomber mon regard sur la nappe, assailli par des pensées nouvelles. Des pensées qui semblaient de si peu d'importance qu'elles n'achevaient même pas de se former. Que pouvions-nous bien attendre désormais? N'y aurait-il pas toujours entre Madge et moi un germe de méfiance? Pourrions-nous retrouver vraiment notre confiance mutuelle d'autrefois? Tel un malade que l'on avait purgé de son mal, je restais immobile, vacant.

Montant à la rencontre de la nuit qui tombait, un plumet de fumée blanche s'échappa du cercle de briques dans le jardin, plana bas un instant sur les glycines, déroula sa spirale au loin, se fondit sournoisement, hypocritement, dans la limpidité immobile de l'air. Dix mille fois dans le passé on avait vu jaillir ce petit nuage blanc et cela continuerait ainsi inlassablement tous le long des jours à venir.

WILLIAM SANSOM

(TRADUCTION DE GEORGES BELMONT.)

IMAGES DE PARIS ET D'AILLEURS

par Denise Bourdet

LE CLUB DES TIMIDES

Les timides, qui appréhendent les contacts humains, auraient dû être les derniers solitaires de notre époque. Mais voilà qu'ils ont eux aussi cédé à l'instinct grégaire, qui pousse aujourd'hui la plupart des êtres à vivre en troupeaux pour mieux lutter contre la difficulté des temps, s'en partager les difficultés et diviser les frais : les timides ont leur club à Paris.

Comment y est-on admis, quels sont les tests que l'on impose aux futurs membres ? Les femmes font-elles passer des examens aux hommes et les hommes aux femmes, un psychiâtre est-il requis pour donner des boules blanches ou des boules noires aux candidats, et n'arrive-t-il pas quelquefois qu'un tricheur, un simulateur, alléché par les innombrables avantages que le club propose à ses adhérents, se glisse parmi la corporation des vrais timides ? Quoi qu'il en soit une sélection s'est faite parmi eux, et leur club existe et prospère.

Mais quand un timide rencontre un autre timide, que se passe-t-il d'abord ? Leurs statuts leur recommandent d'avoir beaucoup de ménagements les uns pour les autres, condition d'autant plus facile à remplir, est-il ajouté, que les timides très susceptibles eux-mêmes sont généralement pleins d'égards envers les autres. D'ailleurs il est spécifié que tout membre qui, pendant les réunions, fera preuve d'incorrection envers d'autres membres sera considéré comme « guéri » de sa timidité et radié. On voit la sévérité d'un règlement qui ne laisse pas à un timide la possibilité d'être simplement mal élevé. Et s'il manque aux usages, malgré

ses rougeurs et ses balbutiements il sera rejeté impitoyablement de ce milieu choisi, où il devait pour sûr se débarrasser des complexes d'infériorité que lui donne sa gaucherie pathologique. Mais il ne semble pas que l'on ait prévu le cas ou un timide intimiderait un autre timide. Cela ne peut pourtant manquer de se produire, cependant il serait peut-être présomptueux de considérer comme « guéri » le moins timide des deux timides. Et si le Président du Club est aussi un timide, peut-il intimider ses membres jusqu'à pouvoir exiger leur démission ou vaincre assez sa timidité pour les expulser? Tout cela serait sans issue, si le Président n'était sûrement un « guéri », un vrai, capable de trancher les cas litigieux avec le plus subtil discernement.

Et une fois que l'on est bien entre soi, qu'aucun imposteur, ni malotru ne vient fausser l'atmosphère de confiance qui s'établit entre timides, la gaîté, comment en douter, bat son plein dans ce club où une section récréative prévoit jusque dans leurs moindres détails les distractions de ses membres. Une innovation intéressante est celle qui décide « qu'au cours des matinées et soirées dansantes les femmes invitent leurs partenaires au même titre que les hommes ». Si cette mode se généralisait les relations hétérosexuelles en seraient bien améliorées. L'égalité de moyens dans le choix supprimerait bons nombres de ces malentendus qui retardent souvent la conjonction de deux êtres prédestinés à former le « couple idéal ».

En outre de ces facilités apportées à leur vie sentimentale, les membres du Club sont aidés jusque dans le choix de leurs lectures. Toute initiative leur est épargnée, on les guide dans l'achat de leurs livres et la bonne parole leur est apportée sous forme de conférences qui traitent des problèmes que posent leurs esprits timorés. Des équipes de dépannage sont mises aussi à leur disposition. L'expression est bien trouvée, et indique les possibilités infinies qu'elles ont de secourir les malheureux timides. La panne d'éloquence doit être d'ailleurs la plus fréquente.

Les leçons de danse, la culture physique, les sports, l'étude des langues vivantes ne sont pas négligés non plus et le club des timides est une bonne école pour le corps et l'esprit. L'enseignement de ces différentes activités physiques et intellectuelles est mis à la disposition des membres à prix réduits. En vérité comment peut-on ne pas être timide? La hardiesse, l'autorité, la crânerie sont des handicaps sérieux comparés aux avantages offerts aujourd'hui à la timidité.

Cet été sur la presqu'île de Giens, *Le Village de Toile Sport et Repos* fut, à ce que prétendait le prospectus qui le prônait, *Le Rendez-vous des Timides de toute la France.*

Le camping et l'inévitable promiscuité qui en résulte, l'impossibilité d'élever sous une tente le « mur de la vie privée », l'impudeur qui s'acquiert vite à vivre au vu et au su de tous, c'est en effet une cure toute indiquée pour les timides. Et à Giens ils ressemblaient à n'importe quels autres campeurs. La vie en plein air les avait vite débarrassés de leurs complexes

et leurs inhibitions. Ils n'hésitaient ni à se mettre en short pour jouer au volley-ball ou vaquer à leurs occupations, ni à porter un costume de bain pour entrer dans la mer. Dans certains cas de guérison précoce celui-ci se réduisait même aux proportions des « bikinis » que portent les stars et les athlètes. L'île du Levant, repaire de nudistes, est juste en face du camp des timides. On a même vu quelques-uns de ceux-ci, prétend-on, traverser l'eau, jeter leurs slips aux orties et se mêler aux insulaires. Guéris ou tricheurs ? La question est difficile à trancher, vue de l'extérieur, mais il faut se rappeler que La Rochefoucauld a dit : « La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger. »

En tous cas, si après cette cure d'été il reste encore quelques membres de bonne foi au *Club des Timides*, il ne faudrait pas que leur timidité soit effarouchée parce que l'on aura parlé d'eux dans *la Revue de Paris*, ni surtout qu'ils pensent qu'il y a parmi eux un traître qui a livré les secrets de leur association.

Quand des timides affichent sur les murs de Paris l'adresse et les programmes de leur réunion, c'est bien pour qu'on le sache, et toute publicité bénévole ne peut faire autrement que leur plaire.

BALS ET COSTUMES

Comme autrefois dans les années heureuses, les plus beaux bals du mois de juin à Paris ont été des bals costumés. Leur succès tient peut-être à ce désir d'évasion ou de renouvellement qui habite obscurément les membres d'une société blasée, tournant sur elle-même du matin au soir, se retrouvant à déjeuner, à l'heure du cocktail, à dîner et encore au cours de la soirée, et qui lorsque arrive le printemps et l'été est déjà lasse de « se regarder au visage » comme disait Saint-Simon. Il lui faut alors changer d'apparence et le travesti est un bon prétexte à ces métamorphoses qui donnent de l'inédit aux rencontres les plus prévues.

Entre les deux guerres, et suivant les traditions des époques fastueuses, un bal sur trois était un bal costumé. Quand, en 1945, les salons se sont timidement réouverts, une robe du soir, un smoking (l'habit était encore rare) suffisaient pour y paraître décemment vêtu. Mais l'année suivante, et sous prétexte de fêtes de charité, on exigea pour l'une d'elles le port du masque ; puis lui succédèrent peu à peu les bals dits des rubans, de la voilette, du panache, des oiseaux, du diadème et des décorations, et même des mouches et des moustaches. On pouvait encore à peu de frais et avec quelque imagination y briller : les ornements ne se portaient que sur la tête ou le visage.

Cette année-ci, dès le début de l'hiver, la vicomtesse de Noailles conviait ses amis à participer à une soirée à *Lune-sur-Mer*. Les salons de l'hôtel de la place des États-Unis étaient déguisés en petite station balnéaire, avec une plage, une poste, une école, un café, un cirque et

les invités n'avaient qu'à déployer plus ou moins de drôlerie et de fantaisie pour s'habiller en estivants de toutes espèces. Cette fête facile et charmante fut extrêmement gaie.

En juin, Elsa Maxwell demanda un soir que ses hôtes vinssent au Ritz dans la tenue qu'ils estimaient la plus ou la moins seyante pour eux. C'était laisser libre cours à l'invention de chacun. L'on vit arriver des gens en robe de chambre et pantoufles, un duc italien avait même encore du savon à barbe sur les joues, laissant à chacun le soin de décider s'il en était embelli ou enlaidi. Tout cela n'était pas encore sérieux.

Cela le devint davantage quand, pour un bal de charité donné dans le patio espagnol d'un antiquaire du quai Voltaire, il fallut y venir pour le moins en mantille, avec peignes et fleurs dans les cheveux. Certaines ne s'en tinrent pas là, les hommes eux-mêmes firent un effort pour paraître ibériens, et ce fut un bal demi-costumé.

Alors Jacques Fath donna dans son château de Corbeville un grand *Bal Blanc Masqué*. L'invitation indiquait que les messieurs devaient avoir les cheveux blancs, une cape ou un domino, les dames des coiffures d'inspiration XVIIIe siècle et des accessoires rouge rubis. Les robes du soir blanches pouvaient faire l'affaire, mais la plupart des femmes n'hésitèrent pas à se costumer des pieds à la tête, les hommes à porter des uniformes ou des habits de cours et la fête fut éblouissante de luxe et de beauté.

On était à peine remis de ces fastes que le comte et la comtesse Étienne de Beaumont annonçaient un bal où sans aucune possibilité de truquage avec une garde-robe existante, le costume était *de rigueur*. Et pas n'importe quel costume : prière était de reproduire exactement une gravure de mode de 1800 à 1900 et de bien vouloir l'apporter avec soi. Le comte et la comtesse Étienne de Beaumont savent qu'ils peuvent exiger beaucoup de leurs invités, tant l'admission dans leurs beaux salons de la rue Duroc confère un brevet de bon ton, que beaucoup briguent sans l'obtenir. Aussi tous ceux auxquels il échut se surpassèrent et ce fut bien un siècle d'élégances raffinées qui se trouvèrent réunies pour une nuit de plaisir.

Comme il se doit avant chaque bal costumé qui compte, on en parle beaucoup à l'avance. On prépare des *entrées* par groupe. On s'interroge : « En quoi serez-vous chez les un tels ? » Il y a ceux qui répondent tout franchement sans vouloir ménager un effet de surprise, et puis les mystérieux qui disent : « Ah, voilà ! » Ou encore ceux qui cherchent à égarer les soupçons, et prétendent devoir être d'époque 1900, quand ils savent qu'ils apparaîtront en muscadins ou en crinolines. Et en outre, ceux qui affectent de ne pas y avoir pensé, assurant « qu'ils combineront quelque chose à la dernière minute », et qui pourtant depuis des semaines font exécuter un costume extrêmement somptueux et compliqué.

Cette saison cette petite comédie mondaine se reproduisit plusieurs fois, mais le bal qui occupa le plus l'imagination de chacun, qui suscita le plus de commentaires passionnés, qui fit même couler dans certaines

feuilles beaucoup d'encre empoisonnée, fut sans contredit celui qui eut lieu au début de septembre à Venise au Palais Labia. M. Carlos de Beistegui avait lancé douze cents invitations, trois mois à l'avance, pour permettre à ses hôtes de faire leurs plans d'été de façon, s'ils le voulaient, à être en Italie au moment où il les conviait à passer la soirée chez lui en costumes d'époque XVIIIe siècle. Il reçut un peu plus de neuf cents personnes, mais il en mécontenta davantage en refusant obstinément de se laisser envahir par les amis des amis de ses amis. Il fut aussi assailli par la presse mondiale qui se refusant, on se demande pourquoi, à considérer ce bal comme une réception privée, voulait en donner un compte-rendu dans les quotidiens dès le lendemain (comme après une grande première) et prétendait même obtenir de M. de Beistegui qu'il réunît la veille les reporters en conférence pour leur expliquer les raisons qu'il avait de donner une fête. « Pour le plaisir », aurait pu leur répondre, comme le fit une fois Boni de Castellane, M. de Beistegui ; il aurait pu dire plus justement encore : « Pour le plaisir de Venise, à laquelle ce bal apporta une prospérité qu'elle n'avait pas connue depuis bien longtemps. Pour le plaisir d'ouvrir un de ses plus beaux palais, fermé depuis des années. Pour le plaisir d'offrir à la foule massée sur tous les ponts du Grand Canal le spectacle ravissant des gondoles chargées d'hommes et de femmes parés. Pour le plaisir de donner une fête populaire sur le *Campo* derrière le Labia, où après un feu d'artifice quatre mille Vénitiens environ s'amusèrent jusqu'au matin sous des guirlandes de lampions, mêlés avec la plus gentille familiarité à mes invités costumés qui venaient danser avec eux. »

Entre toutes les villes du monde, Venise était la mieux faite pour qu'un bal fasse descendre ses fastes jusque dans la rue. « Venise est un théâtre, toutes ses fenêtres sont les loges d'un spectacle et donnent sur un décor », a écrit Jean Cocteau. Carlos de Beistegui qui est un grand metteur en scène, y a donné une nuit la plus belle féerie du XVIIIe siècle que l'on y ait jamais vu. Peut-on mieux faire que de l'en louer ? Orson Welles disait en quittant le bal du Labia : « Celui qui prétend qu'il en a vu d'aussi beaux est un menteur. Celui qui croit qu'il en verra d'autres aussi beaux est un optimiste. »

Au Palais Grassi, sur le Grand Canal, on pourrait croire qu'il se donne aussi un bal travesti, et que celui-là n'a pas de fin. M. Franco Marinotti vient d'y créer un Centre International des Arts et du Costume.

L'exposition de cette saison, qui va de la Grèce à l'Époque Romantique, réunit à la fois des costumes, des étoffes, des tableaux et des objets précieux, des ameublements et des livres rares, arrangés avec une science pleine de goût. Chaque année, différentes manifestations renouvelleront un thème destiné à montrer la fonction esthétique et sociale de la mode à travers les temps. Venise, l'une des premières, aura donc un somptueux Musée du Costume, mettant en valeur l'œuvre des artistes aussi bien que celle de l'artisanat et de l'industrie.

DENISE BOURDET.

par THIERRY MAULNIER

On aurait voulu consacrer cette chronique de rentrée, écrite alors que les portes des théâtres commencent de s'ouvrir sur les pièces à succès de l'an dernier ou sur des spectacles d'avant-saison, aux projets et aux espérances : parmi ces projets, parmi ces espérances, il y avait *la Puissance et la Gloire*, d'après le roman de Graham Greene, dont les répétitions avaient commencé chez Jouvet ; il y avait peut-être la *Phèdre* de Ludmilla Pitoeff. Jouvet et Ludmilla Pitoeff sont morts à quelques jours d'intervalle, tous deux usés, épuisés avant l'âge par le démon dévorant auquel ils s'étaient voués.

Ces mois d'été ont été dévastateurs pour le théâtre français. Un comédien-metteur en scène et une comédienne ont disparu, qui comptaient parmi les plus grands de l'époque. Il faut bien dire, d'ailleurs, que les dix ou douze dernières années n'ont laissé survivre que bien peu de ceux qui avaient fait la vitalité et la gloire de l'entre-deux guerres, dans les lettres comme au théâtre. Du côté de la littérature, nous avons vu mourir tour à tour Bergson, Giraudoux, Saint-Exupéry, Valéry, Bernanos, Suarès, Gide, Alain ; du côté du théâtre, Georges Pitoeff, Jacques Copeau Marguerite Moreno, Charles Dullin, Jouvet, Ludmilla... Dans les lettres comme au théâtre, il eût fallu une extraordinaire éclosion de talents de premier ordre pour que la relève fût assurée. On ne peut dire qu'elle le soit. Il faut des années de travail, de perfectionnement, de maturation — à moins d'un miracle — pour nous donner un grand artiste. Il faut un moment pour nous l'ôter. Ce qu'était notre richesse littéraire et théâtrale aux environs de 1935, nous le mesurons mieux aujourd'hui, alors que nous ne la possédons plus.

Comment serait-il possible de combler le vide créé par la disparition de Jouvet ? Bien sûr, il nous reste Pierre Fresnay, le plus classique, le plus complet, le plus grand peut-être de nos hommes de théâtre qui, s'il voulait... Il nous reste Raymond Rouleau, avec sa merveilleuse connaissance des comédiens, son intuition, son opiniâtreté, ses réussites aux limites de la perfection ; puis les hommes de la génération suivante : Jean-Louis Barrault, qui va peut-être prendre dans ses mains le destin

du théâtre de l'Athénée, veuf de son maître ; Jean Vilar, pour qui la saison 1950-1951 a été une année faste, qui s'est associé l'extraordinaire talent de Gérard Philipe, qui va affronter cette année l'expérience du théâtre populaire et le redoutable Palais de Chaillot. Il nous reste aussi de jeunes animateurs pour qui se préparent sans doute de belles carrières. Mais nous avions Fresnay, Rouleau, Barrault, Vilar, les jeunes : et nous avions aussi Jouvet.

On ne peut tout dire. Je parlerai à peine de Jouvet comédien. Le public des théâtres de Paris, le public de tous les cinémas de France gardera toujours le souvenir de cette voix saccadée et mordante, de ce visage sans beauté où l'on ne voyait que les yeux, fixes et fascinants parfois comme ceux d'un rapace, brillants d'une intelligence agressive, presque démoniaque, et pourtant habités par on ne sait quelle inquiétude, quelle *question*. Dans ses grands rôles (et il faisait de ses petits rôles même, du général de Fontgeloy, du jardinier d'*Electre*, de grands rôles), il prenait à l'égard de son personnage on ne sait quelle distance, il restait comme en retrait de lui, et ainsi lui donnait sa profondeur. Aux héros un peu intellectuels, un peu abstraits, un peu métaphoriques de Giraudoux, il ajoutait l'épaisseur humaine, une bonhomie féroce, on ne sait quoi de présent et de lointain à la fois, un passé, une situation réelle dans le monde, un *corps* ; les héros drus et compacts de Molière, il les faisait, par une opération presque contraire, rayonner d'une splendeur métaphysique, il les ouvrait sur leurs profondeurs. Il avait su pousser l'Arnolphe de *l'École des Femmes* à l'extrémité de sa souffrance en même temps qu'à l'extrémité de son comique, et ce personnage qui souffrait devant nous sans cesser d'être ridicule, et qui devenait d'autant plus ridicule qu'il souffrait davantage, devenait d'une grandeur atroce, celle-là même que Molière avait voulue. Les amoureux de la tradition, ceux qui vont voir une pièce de Molière pour y attendre, y reconnaître et y saluer au passage des répliques célèbres, bien « sorties », et des effets immuables, s'indignèrent devant son Tartufe. Mais il avait su donner au personnage de Tartufe un éclat noir, diabolique, il avait fait de sa lubricité un tourment, de son hypocrisie une passion balzacienne. Son chef-d'œuvre fut son Don Juan, auquel il avait non rêvé — il n'était pas un rêveur — mais pensé, ce qui est mieux, pendant vingt ans peut-être, et qu'il ne mit debout qu'aux environs de la soixantaine. Soixante ans, ce n'est pas l'âge des séducteurs. Ce n'est pas l'âge d'un Don Juan. Aussi bien, Jouvet avait-il découvert, et nous faisait-il découvrir, que Don Juan, le vrai Don Juan, celui de Molière, n'est pas ce qu'on appelle « un Don Juan ». Il y a deux scènes de séduction, pas une de plus, dans le *Don Juan* de Molière. Encore la première est-elle une sorte de gageure, la gageure de séduire deux filles, d'ailleurs sans importance, l'une en présence de l'autre, et la seconde est-elle moins une tentative de séduction qu'une tentative de sacrilège. Le Don Juan de Jouvet, dès son apparition sur la scène, nous faisait deviner qu'il était habité par un souci bien plus

important que celui de mettre dans son lit des proies fraîches, qu'il était hanté par le besoin de porter le défi qu'il avait lancé à Dieu jusqu'à son extrémité logique et jusqu'à la catastrophe. Dès le premier instant, ce Don Juan-là savait qu'il avait rendez-vous avec le Commandeur, et il avait peur de ce rendez-vous, et pourtant il y allait. Ainsi le personnage prenait toute sa taille. Ainsi la pièce, pour la première fois sans doute, découvrait tout son sens, le sens par lequel elle échappe au siècle où elle fut écrite et le domine, et vient jusqu'à nous, le sens par lequel elle échappe sans doute à Molière lui-même, le sens par lequel la légende d'un banal chasseur de femmes, de ses cyniques exploits et de son châtiment est devenu un des plus grands mythes de l'inquiétude humaine et de l'orgueil humain. Le public en eut-il pleinement conscience ? Je ne le pense pas. Le fait est que, pour la première fois avec Jouvet cette pièce déconcertante passait la rampe et venait jusqu'à lui avec toute sa force, toute sa puissance d'ébranlement. Le fait est que *Don Juan*, qui n'avait pas eu de succès du temps de Molière, qui n'avait jamais eu de succès depuis, fut la pièce qu'il fallait avoir vue et que l'on allait voir. Dans son cours en apparence décousu et presque incohérent, Jouvet avait introduit la continuité du personnage qui suit, pas après pas, le chemin terrible qu'il s'est fixé. Était-ce là le Don Juan qu'aurait voulu Molière ? Il se peut que non. Je crois, pour ma part, que c'était à peu de chose près le Don Juan que Molière avait senti au fond de lui-même, peut-être sans le savoir. Je crois surtout que, si ce n'était pas exactement le Don Juan de Molière, du moins était-ce le nôtre. Le rôle des grands interprètes du théâtre n'est-il pas d'être, pour chaque génération, les instruments intelligents et sensibles par lesquels les grandes œuvres se métamorphosent pour répondre aux questions de chaque époque, pour renaître à une toujours différente actualité ?

Je songe qu'en parlant du *Don Juan* de Molière, j'ai glissé presque sans le vouloir de l'art du comédien à l'art du metteur en scène. Sans doute est-il bien difficile de séparer l'un de l'autre, surtout lorsqu'on parle d'un homme dont toute la méthode fut de soumettre le jeu de tous les acteurs, et d'abord le sien propre, au sens général qu'il voulait dégager de l'expression, au service exact du langage. Il est sûr que la plupart des « mises en scène » de Louis Jouvet pouvaient prêter à critique, non par des négligences ou des défaillances — chacune d'entre elles était le résultat prémédité jusque dans les plus infimes nuances d'un travail opiniâtre de plusieurs mois, — mais par ce qui pouvait paraître des appâts volontairement jetés au snobisme. Je songe par exemple à certaines coquetteries dans les décors de Christian Bérard — encore un grand disparu —, au tableau final où se trouvait de façon un peu arbitraire, dans *Don Juan*, la dernière phrase de Sganarelle, au découpage du discours de l'exempt dans *Tartufe*. Je ne suis pas loin de penser que Jouvet mettait dans ces artifices brillants, destinés à solliciter l'étonnement ravi ou scandalisé des spectateurs, un peu de malignité. Il ne devait pas leur donner plus

d'importance qu'ils n'en avaient. Peut-être les considérait-il, non sans quelque raison, comme des sacrifices indispensables à la recherche nécessaire du succès commercial, dans une époque ou un certain vernis paradoxal est d'un rapport plus sûr qu'une originalité profonde. Le fait est que la grandeur de son art n'était pas dans ces trouvailles un peu « sophistiquées », mais qu'elle ne saurait, d'autre part, en être diminuée. La vraie gloire du metteur en scène est d'animer d'une vie sensible et communicative, d'une vie proprement théâtrale, la forme rigide des textes écrits destinés au théâtre, de servir l'auteur dans ses intentions profondes, qui ne sont pas toujours ses intentions explicites, de découvrir l'œuvre jusque dans ses conséquences les plus fécondes et parfois les plus inattendues, de parer à ses faiblesses. Cette gloire, nul ne l'a méritée plus que Jouvet.

Je ne sais s'il faut souhaiter qu'on lui consacre un monument, dont le projet a été annoncé. Cette sorte de monuments est le plus souvent laide et décevante. Mais dans le vrai monument qui est déjà debout pour lui, et qui est dans notre mémoire, sa figure inoubliable nous apparaît entre les visages des deux grands écrivains de théâtre qu'il a le plus aimés et le mieux servis : Molière et Giraudoux. Molière, qu'une si longue habitude avait fait si proche de nous et à l'égard de qui il nous a appris à reprendre de la distance, à retrouver notre pouvoir d'étonnement et d'émerveillement. Giraudoux, que la nouveauté même de son langage séparait du public, et qui n'aurait peut-être pas sans son admirable interprète (interprète dans toute la force du mot) connu de son vivant la fortune théâtrale qui fut la sienne, en dépit de son génie ou à cause de lui. De Molière et de Giraudoux, l'ombre de Jouvet est désormais inséparable.

***

Que dire de Ludmilla Pitoeff, sinon que la douloureuse émotion que nous a donnée sa mort a été à la mesure de celle qu'elle avait si souvent fait naître en nous ? La brusque disparition de Georges Pitoeff, avec qui elle avait formé un miraculeux couple de théâtre, l'avait pour ainsi dire privée de la moitié d'elle-même. Pourtant elle nous était revenue, et dans *Miss Mabel*, dans *Survivre*, elle nous avait permis (à nous qui l'avions connue entre les deux guerres) de faire découvrir aux jeunes gens d'aujourd'hui quelques-unes des raisons qui lui avaient donné dans nos cœurs une place incomparable. Ludmilla Pitoeff dans le rôle d'Ophélie, Ludmilla Pitoeff dans la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, Ludmilla Pitoeff dans *Maison de Poupée* était parvenue à des sommets tels qu'elle paraissait y épuiser les possibilités d'une interprétation théâtrale, et que s'il lui arrivait, comme dans *Sainte Jeanne*, selon les déclarations même de Bernard Shaw, de fausser le sens de la pièce en « tirant le personnage à elle », c'était le sens de Ludmilla que nous préférions. Je ne dirai pas

qu'elle fut sans rivale parmi les comédiennes de ce temps. D'autres la valaient sans doute. Mais il n'en est peut-être pas une seule qui nous ait touchés comme elle nous a touchés parfois. Une certaine figure féminine, à la fois vaillante et brisée par un destin insurmontable, fragile et intraitable, obstinée et déchirée, avait trouvé en elle une incarnation si merveilleusement accordée à notre attente, si supérieure parfois à cette attente qu'il est devenu pour nous presque impossible d'imaginer, dans ses grands rôles, une autre qu'elle. Ici encore, le vide est là soudain, sous nos yeux, et restera le vide, quoi qu'il arrive. D'autres viendront. Elle ne reviendra pas. Rien peut-être, plus que la mort des grands artistes du théâtre, auxquels aucune œuvre ne survit pour répondre d'eux, les continuer, leur permettre de nous rejoindre encore, ne nous donne le sentiment de l'irrémédiable.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA FIN DE HITLER, d'après les témoins oculaires.

Le livre le plus connu sur la fin de Hitler était, jusqu'à ces derniers mois, celui qu'un officier du service de renseignements anglais, M. Trevor Roper avait écrit pendant l'hiver 1945-46 et dont la traduction a été publiée en France en 1947. Un officier et magistrat américain, M. Michael A. Mussmanno, qui fut un des juges aux divers procès de Nuremberg a consacré trois ans à enquêter sur le même sujet. Il a interrogé personnellement des centaines de personnes, dont tous les survivants du drame de la Chancellerie qui se trouvaient en Allemagne, à l'ouest du Rideau de fer [1]. De cette énorme enquête, il a tiré un récit passionnant auquel il est très peu vraisemblable que des révélations ultérieures apportent aucune retouche sensible.

Comme on le sait, les Russes — après avoir été convaincus que la mâchoire de Hitler avait été identifiée par ses dentistes — ont agi ensuite comme s'ils avaient intérêt à entretenir un doute sur la mort du dictateur. On n'a jamais revu les témoins qui étaient tombés entre leurs mains, on n'a jamais rien su de leurs déclarations. Mais tous les témoins survivants à l'Ouest considèrent, sans aucune exception, que le corps de Hitler a bien été incinéré, avec celui d'Eva Braun, dans le jardin de la Chancellerie, à la fin de l'après-midi du 30 avril 1945. L'idée d'une fuite possible ou d'une substitution de « double » relève du roman-feuilleton.

Conclusion de M. Mussmanno : « Il est tout simplement absurde pour qui que ce soit de dire qu'il y a encore un mystère quelconque à propos de la mort de Hitler ». La vérité telle qu'elle est inspirera peut-être quelque jour un nouveau *Crépuscule des Dieux*.

P. F.

1. « Dix jours pour mourir », par Michael A. Mussmanno (Payot, Paris).

Suite de la chronique bibliographique page 169.

PARMI LES LIVRES

par MARCEL THIÉBAUT

LES INCERTITUDES DE BENJAMIN CONSTANT

PARMI les papiers de Benjamin Constant récemment déposés à la bibliothèque de Lausanne se trouvait le manuscrit d'un roman inédit, *Cécile*, dont on savait qu'il avait existé, mais dont on se demandait s'il subsistait encore. Ce texte vient d'être publié par Alfred Roulin chez Gallimard et se trouve ainsi offert au public cent quarante ans après avoir été écrit. C'est une œuvre autobiographique qui, par la qualité, mérite d'être comparée à *Adolphe :* l'analyse y est aussi aiguë, la vie aussi intense, l'expression d'une précision aussi infaillible. Elle présente cet intérêt supplémentaire de nous éclairer sur certains épisodes jusqu'à ce jour mal connus de la liaison Benjamin Constant-Charlotte de Hardenberg, qui, après des péripéties extravagantes, devait s'achever par un mariage conclu dans les conditions les plus singulières.

En 1789 Constant, qui vivait alors à Brunswick où il était gentilhomme de la chambre du prince, avait épousé Minna de Cramm. Sur la nature des sentiments qu'elle lui inspirait *Cécile* nous fixe dès la première page. « *J'étais marié avec une femme que j'avais épousée par faiblesse.* » Quant à Minna, *Cécile* révèle qu'elle n'avait pas tardé à tromper son mari avec un jeune prince russe. Benjamin le savait et gardait le silence. En 1793 il fut présenté à Charlotte de Hardenberg, alors mariée à M. de Marenholtz — c'est elle que dans son « roman » il appelle Cécile. A peu de temps de là divers incidents lui firent sentir plus vivement ce que sa situation conjugale avait de désobligeant : il souffrit de sa solitude, se découvrit un grand besoin d'amour et « *parcourut dans son imagination toutes les femmes qu'il connaissait à Brunswick* ». Un hasard lui offrit « l'idée » de Charlotte à laquelle il n'avait pas d'abord songé : il lui adressa aussitôt une déclaration positive : « *Je n'étais point du tout amoureux d'elle en la lui envoyant* », explique-t-il dans *Cécile*. Mais par l'effet d'un

mécanisme qui se déclenchait infailliblement chez lui en pareilles circonstances, il le devint dès qu'elle lui eut répondu avec une froideur marquée.

Elle s'alluma à son tour à sa flamme et peu de temps après décida de quitter son mari pour épouser Benjamin. Celui-ci de son côté avait résolu de rompre avec sa femme, mais il ne souhaitait pas épouser Charlotte. « *L'expérience que j'avais faite du mariage m'inspirait pour ce lien un très vif éloignement.* » Ici se place un de ces épisodes de vaudeville dont la vie de Benjamin Constant est remplie. « *C'est un usage en Allemagne* — lit-on dans *Cécile* — *que les maris s'occupent du sort des femmes dont ils se séparent.* » Ce fut donc M. de Marenholtz qui pressa sa femme d'obtenir de son soupirant une promesse de mariage. Benjamin résista d'abord, puis comme il était faible en amour, céda. Dans le fond de son cœur il regrettait du reste d'être acculé à cette décision. Mais lorsque les parents de Charlotte (qui n'était pas majeure) eurent témoigné que la perspective de cette union ne leur plaisait guère, Benjamin ressentit soudain pour Charlotte un amour violent. Aussi, le père de Charlotte ayant exigé que Benjamin s'éloignât, celui-ci éprouva-t-il une peine déchirante. Au moment du départ, après avoir échangé avec la jeune femme une dernière promesse de mariage, « *il pouvait à peine se tenir à cheval et se couchait quelquefois à terre, poussant des cris et versant des pleurs.*[1] »

Mais quelques mois plus tard sa vieille amie, madame de Charrière lui ayant vanté les charmes de la liberté, Benjamin qui était aussi indécis qu'influençable commença d'éprouver un désir beaucoup moins vif de retrouver Charlotte. Dans ses lettres, sans ménager *les protestations d'amour*, il célébra le bonheur de l'indépendance. Charlotte ne comprit pas la nuance et ne cessa pas de lui adresser des lettres *affectueuses et douces*. Peut-être l'aurait-elle reconquis s'il n'avait (en septembre 1794) rencontré madame de Staël. « *J'en devins passionnément amoureux. Charlotte fut pour la première fois complètement effacée de ma mémoire. Je ne lui répondis plus.* »

Cécile ne décrit pas le début de cette liaison célèbre, mais nous la connaissons par d'autres témoignages. Dès le premier instant Benjamin avait jugé que Corinne serait une conquête digne de lui. Il avait feint l'amour puis l'avait ressenti. Madame de Staël se dérobait. Comme il se trouvait en séjour chez elle (à Mézery) il recourut aux grands moyens : il feignit de mourir. Un matin on le trouva râlant. Madame de Staël aimait les émotions, elle accourut inquiète et ravie, tomba dans ses bras. Il recouvra tout à coup ses forces et le lui prouva.[1]

Je ne crois pas qu'à l'issue de cette scène Benjamin aurait pu murmurer

1. Sur cette aventure comme sur l'ensemble de la vie de Benjamin Constant on lira avec agrément la dernière en date de ses biographies, l'intéressant *Benjamin Constant* d'Arnold de Kerchove *(Albin Michel)*.

comme Richard III : « *A-t-on jamais courtisé une femme de cette façon?* » ; les morts simulées avaient déjà beaucoup servi dans les affaires d'amour. Mais Benjamin se prenait si bien à ses comédies qu'on ne pouvait l'accuser d'être tout à fait un comédien. En 1787 — à vingt ans — il avait monté un suicide en l'honneur d'une demoiselle Pourrat qui dédaignait ses hommages. *Le Cahier Rouge* où il conte cette aventure éclaire sur les sentiments qu'il avait éprouvés. Il s'empoisonnait sans vouloir se tuer, tout en acceptant le risque d'une erreur de dose. Comme Sacha Guitry dans certaines de ses pièces il ne savait plus où était la vérité, où était la comédie. Comme Proust, à force de s'observer, il faisait naître en lui des sentiments seconds et découvrait les intermittences du cœur.

A Mézery dans la république intérieure de Benjamin Constant une partie de lui-même crut sincèrement qu'il allait mourir si madame de Staël ne tombait pas dans son lit. Homme, il restait, avec des besoins supplémentaires, un enfant gâté.

Les années passèrent. A Paris, Benjamin était devenu un personnage politique. Madame de Staël menait une guerilla contre Bonaparte et agitait les salons. On l'avait exilée quelque temps. Benjamin l'aimait, mais elle le tyrannisait. Ils se faisaient des scènes interminables. Toujours menacé par l'ennui, manquant de vitalité, Constant y trouvait un secret plaisir. Mais en même temps il jugeait le régime fatigant et désirait se libérer. Aussi rêvait-il parfois, et avec regret, de Charlotte qui, lasse de ne pas recevoir de lettres, s'était mariée avec un émigré français, le vicomte du Tertre.

En 1803 Charlotte apprit que Benjamin, trop indépendant, avait été exclu du Tribunat. Elle le crut ruiné, lui écrivit pour lui offrir une partie de sa fortune. Dès lors ils échangèrent de nouveau des lettres. Charlotte n'aimait pas son mari. Benjamin se découvrait de plus en plus « *las de l'homme-femme qui l'enchaînait depuis dix ans* ». Il décida de rompre. Mais à ce moment madame de Staël fut exilée. On ne rompt pas avec une exilée. On l'accompagne même dans ses voyages. C'est ce que fit Benjamin. Ils partirent pour l'Allemagne.

En 1804 revenu à Paris, il retrouve Charlotte, elle se reprend à l'aimer. Souhaitant de fuir dès qu'il sent qu'on tient à lui il se déroberait volontiers, mais il craint de la rendre malheureuse. Elle lui demande s'il accepterait de l'épouser dans le cas où elle réussirait à divorcer. Comme l'éventualité ne lui paraît pas vraisemblable *il répond par l'affirmative*. On voit où mène la politesse. Celle de Benjamin jouait en l'espèce dans deux directions. Il écrivait en effet à cette époque : « *Je suis terriblement fatigué par madame de Staël... mais trop poli pour le dire.* »

Quelques mois plus tard Benjamin, à la suite d'une conversation sur les femmes qu'il a eue avec des amis éprouve un *remords de fatuité* en découvrant que cette Charlotte qui l'aime depuis treize ans n'a jamais été sa maîtresse. Comme il va chez elle quelques heures plus tard, il remet les

choses au point : « *Elle fut à moi.* » Mais elle pleura aussi et il dut consacrer le reste de sa nuit à la convaincre qu'ils étaient réunis pour la vie. Huit jours plus tard il rejoignait madame de Staël à Rouen : il ne pouvait se déprendre de l'attrait qu'avait pour lui cette intelligence, il avait peur d'elle, ils avaient des souvenirs — et un enfant (Albertine qui sera plus tard une Broglie)[1].

A Paris Charlotte, que ce départ avait rendue malade, obtenait de son mari le consentement au divorce. A Rouen madame de Staël ayant découvert que Benjamin avait revu Charlotte lui faisait une de ces scènes-chefs-d'œuvre où elle excellait. (Leur durée était variable : vingt-quatre heures s'il s'agissait d'idées, quarante-huit de sentiment. Après quoi les adversaires *tombaient* d'épuisement.) Pendant des mois ces assauts se renouvelèrent, bien qu' « *aux dépens de sa loyauté* » Benjamin eût réussi à cacher ses rencontres avec Charlotte.

Enfin madame de Staël dut partir pour Coppet. Benjamin apprit alors qu'elle avait une liaison avec Prosper de Barante. Il ne lui en voulut pas, car il songeait à la *souffrance extrême* qu'il lui infligerait bientôt lui-même en la quittant. Il accepta même, sur les instances de Schlegel, d'aller la rejoindre à Coppet. On lui promettait un accueil paisible ; en réalité ce fut la tempête : madame de Staël invoquait un engagement insensé, auquel il avait souscrit trois ans plus tôt, de n'*épouser jamais aucune autre femme*. Cette fois l'indécis se mit en colère : « *Bien*, dit-il en substance, *épousez-moi donc.* » Stupéfaite et folle de rage Corinne sonna, fit appeler ses enfants : « *Voilà*, leur dit-elle, *l'homme qui veut perdre votre mère en la forçant à l'épouser.* » Benjamin, exaspéré, prit la fuite. Il fit d'une traite huit lieues à cheval et se réfugia chez madame de Charrière près de Lausanne. Madame de Staël y surgit quelques heures après : « *Elle tomba sans connaissance devant moi.* » Revenue à elle, Corinne réclama deux mois de grâce : « *Je repris avec elle le chemin de sa demeure.* »

Pour excuser à ses propres yeux sa faiblesse il s'affilia à une secte de quiétistes pour qui tous les événements étaient voulus par Dieu. Dès lors il devenait vain de gouverner sa vie, il fallait « *ne plus former de projets... vivre au jour le jour* ». Aussitôt qu'il eut admis ce dogme Benjamin se sentit *débarrassé* du poids de la vie et sans doute fût-il demeuré à jamais le Bonivard sentimental de Coppet, si madame de Staël n'eût pris la route de Vienne pour rejoindre le jeune O'Donnell que, dans son cœur généreux, elle aimait aussi[2]. Benjamin alla rejoindre Charlotte qui l'attendait à Besançon. Dès qu'il fut près d'elle (décembre 1807) il écrivit à madame de Staël « *la lettre la plus passionnée qu'elle eût jamais reçue de moi* ». Pourtant, victime de sa *mobilité funeste* (c'est lui-même

1. Voir à ce sujet la remarquable édition du *Journal intime*, due à Jean Mistler (Éditions du Rocher, p. 144).

2. Voir *Revue de Paris* du 1er décembre 1925 et 1er et 15 janvier 1926. Lettres de Mme de Staël à O'Donnell, publiées par Jean Mistler.

qui le dit), il était plus déterminé que jamais à épouser Charlotte — et « *d'autant plus triste que j'étais plus déterminé* ». Aussi demanda-t-il à la jeune femme l'autorisation d'aller passer six mois avec madame de Staël « *pour recouvrer le droit de disposer de lui-même... Charlotte était si découragée qu'elle ne discuta sur rien* ». Il venait de lui conseiller de retourner en Allemagne lorsqu'elle tomba dans un évanouissement profond et d'où elle émergea délirante. Pendant quelques jours on crut qu'elle allait mourir.

Dans *Cécile* Constant arrête là son récit, mais la suite des événements est bien connue : à Vienne O'Donnell avait déçu Corinne qui se rapprocha de Benjamin. Celui-ci épousa pourtant Charlotte le 5 juin 1808, mais ne prévint pas madame de Staël, que pourtant « par pitié » il alla retrouver aussitôt. Enfin en décembre 1809 eut lieu la célèbre entrevue de Sécheron. Benjamin convoqua madame de Staël dans l'auberge du pays où il se trouvait avec Charlotte : « Voilà ma femme, dit-il à madame de Staël dès qu'elle surgit. Il y a un an que nous sommes mariés. » Corinne fit une scène terrible. Charlotte stupéfaite ne savait que répéter : « *Mais Benjamin est si bon, madame.* » Ce qui n'était pas faux mais n'avait pas arrangé la situation. Corinne exigea alors que le mariage restât secret. Charlotte partirait pour l'Allemagne, Benjamin retournerait à Coppet. Benjamin accepta.

Imagine-t-on le succès d'une pareille scène au Palais-Royal? Les amants terribles ne devaient se séparer définitivement qu'en mai 1811. Quelques semaines plus tôt Benjamin avait failli se battre en duel avec le jeune Rocca que madame de Staël allait épouser secrètement en 1816.

Sur la réussite du second mariage de Constant le *Journal intime* nous éclaire : « *Si je l'épouse je serai trop heureux* », écrivait-il en 1807 (avant les noces). Mais le 8 avril 1812 : « *Le caractère de Charlotte change beaucoup. Quel sorcier le mariage !* » Le 21 juillet : « *Scène avec Charlotte. O l'ennuyeuse créature !* » Le 6 septembre 1813 : « *J'ai fait une sottise en rompant* (avec madame de Staël). » Et le 22 septembre : « *Je ne puis vivre du fond du cœur avec personne. Je l'aurais pu avec Madame de Staël... je ne l'ai pas voulu.* »

Pour revenir à *Cécile* l'ouvrage apportera sans doute un élément nouveau aux amateurs de sources. On s'accorde à reconnaître que dans *Adolphe* Ellénore représente madame de Staël, certains détails du portrait étant empruntés à d'autres « amoureuses ». Il faudra ajouter, dorénavant, comme l'avait déjà pressenti M. Mistler, que la mort d'Ellénore a été imaginée par Constant en songeant à la fin probable de la sensible Charlotte, exténuée par l'orageuse liaison de son fiancé avec Corinne. Mais il est plus intéressant de voir en *Cécile* un complément magnifique à l'œuvre d'autoanalyse que Constant a poursuivie toute sa vie. Personne avant Proust n'avait poussé aussi loin l'étude des incertitudes du moi. Il est vain d'accuser Benjamin de duplicité : cet homme avait si profondément raisonné sur ses sentiments qu'il ne réussissait plus à les dis-

tinguer de sa raison. Il ne lui servait donc à rien de vouloir donner le pas aux premiers. La pitié, le respect d'autrui venaient ajouter à sa confusion intérieure en l'incitant à placer les autres êtres sur le même rang que lui. Sollicité par trop de projets, ayant presque toujours la connaissance simultanée des différents courants qui, sur tous les plans, traversaient son univers intérieur, il finissait par se conduire comme un fou, le savait et s'en désespérait. Voilà où peut conduire l'exercice d'une certaine forme d'intelligence associée vraisemblablement à la surabondance de quelques hormones. A ces dispositions Benjamin Constant dut sans doute d'avoir une vie privée malheureuse ; mais si son caractère eût été différent, peut-être n'aurait-il pas été, dans la vie publique, le fondateur du libéralisme.

LE JOURNAL DE JULIEN GREEN

Le cinquième tome du *Journal* de Green (Plon) est aussi passionnant que les précédents. C'est un champ clos où l'on voit s'affronter comme si chacun de ces éléments avait revêtu une personnalité distincte — et combattante — âme, corps et esprit. L'inquiétude de Green déchiré entre une foi catholique mais restée en partie puritaine et les appels de la vie physique marque le livre d'un profond sillon. « *Le péché de la chair est le seul grave* », écrit-il ; et encore : « *La vérité est que je hais l'instinct sexuel.* » Mais traiter de *péché mortel* l'acte de chair accompli hors mariage c'est aussi à ses yeux se montrer bien sévère. Il admire profondément le corps humain (« *Que nous sommes sots avec nos idées sur la pudeur !* ») et rêve à « *l'indéniable charme de la vie dangereuse* » qu'il a menée jadis, « *la beauté mêlée au mal* ». *Le démon rôdait* alors autour de lui... Il nous laisse entendre qu'il rôde encore. La véhémence de ses sentiments peut être extrême : « *Troublé par cette pièce effrayante* (Andromaque) *par ces cris, par cette fureur. Je connais cela. J'ai moi-même souffert ainsi.* »

A propos de *Moïra* où il a peint le jeune Joseph, farouche contempteur de l'amour, rongé de désir et secrètement obsédé par la pensée de son camarade Praileau, Green écrit : « *Comment ne verrais-je pas que c'est une transposition de ma propre histoire ?... L'histoire de Joseph et Praileau vrai sujet du livre.* » Joseph pourtant a aussi une vie autonome. Green romancier est un visionnaire. (« *La vérité est que je ne sais pas inventer. Dès que j'éteins ma lampe je me mets à voir. Imaginer c'est pour moi voir des images* ») et quand, la nuit venue, il voit surgir Joseph, il le juge inquiétant : « *Mon héros a la folie homicide. Quelle lumière cela jette sur son corps à corps avec Praileau !* » En cet instant le personnage n'est plus le double de l'auteur ; mais il développe à l'extrême certaines de ses inclinations ; il y a dans le journal des filets de violence et presque de cruauté : « *Une jeune fille. Candeur exaspérante... Elle a des yeux à travers lesquels passe le ciel, mais on souhaite en la voyant que son mari la batte.* »

Sur la nature même du journal intime Green consigne des réflexions

qui vont loin : « *Un journal est une longue lettre que l'auteur s'écrit à lui-même et le plus étonnant de l'histoire c'est qu'il se donne à lui-même de ses propres nouvelles.* » On n'a pas dit mieux. En effet un mémorialiste précise l'acquis, un journal intimiste découvre ses propres secrets. Par contre, on éprouve quelque surprise en lisant sous la plume de Green : « *Il n'y a que ce que je passe sous silence qui s'exprime dans mes romans.* » Pourtant le quatrième volume du *Journal* révélait déjà très nettement ce conflit religion-désir charnel qui a trouvé dans *Moïra* une si magnifique expression. A défaut des faits la lumière et le climat nous étaient proposés. Au reste l'exemple de Tolstoï peut être invoqué ; si l'on compare ses romans et son journal on voit qu'ils reflètent les mêmes pensées, les mêmes obsessions, les mêmes sentiments : les romans naissent quand le journal s'interrompt ; les deux modes d'expression se relaient. Il semble que ce soit une règle commune. Tout ce qu'on peut dire en ce qui concerne Green c'est que le roman lui permet de se délivrer plus complètement que le journal, mais dans le journal nous voyons naître les romans et nous les voyons jugés. Nous apprenons que les plus sombres d'entre eux ont été écrits avec des pleurs de joie et aussi que Green, lorqu'il écrit un roman, est moralement en lutte avec lui-même, car « *la source du roman est impure... le talent du romancier plonge ses racines dans le péché.* » Ce qui reste vrai, c'est que Green ne dit pas tout dans son journal. Mais *il indique très nettement les omissions et la nature de ce qu'il omet*, se proposant de faire faire un jour une édition complète posthume. Un homme aussi réservé que lui devait nécessairement être incité à cette discrétion. Elle n'était pas approuvée par son ami Gide : « *Vous ne mettez dans votre journal que des choses convenables* », disait-il avec regret. Et encore : « *Pourquoi ne feriez-vous pas une embardée du côté du démon ?* » Ce à quoi Green répondait : « *Je ne serai jamais du côté du démon* » — résolution qui précisément le place dans un cas de conscience angoissant lorsqu'il écrit un roman.

Il y a dans le journal de Green une page puissante où il compare la vie à un voile très fin mais opaque derrière lequel rugit un énorme brasier. « *Le voile dont je parle est tout ce dont nous instruisent les sens.* » Beaucoup d'hommes ont éprouvé cette sensation mais ils n'imaginent pas de flammes derrière le rideau. *L'énorme brasier* de Green c'est celui de *l'Enfer* et de la *charité de Dieu*. Qui l'emportera, en ce qui le concerne de ces flammes ennemies ? L'écrivain sera-t-il sauvé ? La question le hante. Jadis il admettait un Dieu *terrible*, il le voudrait aujourd'hui *indulgent*. Il interroge anxieusement les textes (Newman, le père Sertillanges). Le nombre des élus sera-t-il grand ? Si l'on songe qu'il n'a mis qu'une seule fois en doute la vérité de la vie religieuse (page 69) on doit constater qu'il n'est pas de ceux auxquels la foi apporte la paix d'esprit. Est-ce parce qu'entre son désir d'absolu et les nécessaires compromis de la vie du siècle il ne réussit pas à trouver son équilibre ? A propos du père C. qui assiste à un « dîner d'écrivains » il écrit : « *Il sourit d'un*

air absent. Il est tellement ailleurs et il a tellement raison. » Oui, mais le père C. avait accepté d'assister au dîner. Ce père C. me fait songer à Green lui-même.

De ce journal si riche de pensées et d'angoisses toutes les pages nous touchent. Parmi les nombreux faits ou anecdotes que cite Green il n'en est pas un qui n'ait un sens profond et n'ait été recueilli à cause de cela. Les remarques sur les lectures sont toutes d'une rare pénétration (celles sur le théâtre par contre discutables). Et chaque fois qu'il s'agit de la vie de l'esprit, du destin de l'homme avec quelle sûreté les questions essentielles sont tout de suite abordées! Un beau livre avec lequel on lutte et l'on vit et qui n'épuise pas la curiosité.

JACQUES PERRET ET LES MONSTRES

Que de talent dans le ravissant livre de Jacques Perret, *la Bête Mahousse* (Gallimard)! En lisant ce recueil de nouvelles on éprouve le plus vif contentement d'esprit, un plaisir qui fuse en sourires, hommages rendus à la fantaisie de l'invention. Perret est un conteur né qui s'amuse des découvertes de son imagination et réussit sans s'éloigner d'elles à jouer avec la grammaire, la lutherie, la littérature, la poésie et le droit administratif. Il y a dans ses écrits une pincée de Giraudoux, une petite mesure d'Arnoux, des bouillonnements rabelaisiens — mais surtout du Jacques Perret. Si l'un de ses amis devait faire son portrait il parlerait de son courage, de sa gaîté dans l'adversité, de tout ce qui révèle en lui le Français de bonne race, qui n'esquive aucune épreuve nationale et se conduit toujours avec une élégance sans provocation. Mais il suffit de le lire pour deviner tout cela. Les écrivains se confessent toujours, surtout quand ils ne parlent pas d'eux.

La bête Mahousse est une brave bête préhistorique qui vit dans un vaste marais parmi les grenouilles, les roseaux, les hérons, les têtards. Le prochain assèchement de son royaume condamne ce pesant assemblage d'écailles, de crêtes et d'anneaux à regagner les grands fonds marins provisoirement moins menacés. Après une entrevue avec le maire de Beuf-le-Vidame, la ponte d'un œuf ravissant et quelques archaïques projections de gaz enflammés, la bête Mahousse bravant remorqueurs et éclusiers entreprend de descendre la Seine. Elle est guidée dans cette expédition par le petit Léon, enfant de Grenelle et neveu de gendarme, un gamin futé comme Mowgli, affectueux comme Nils Holgersson. Pour les détails de l'aventure je renvoie au récit de Jacques Perret. On y trouvera des occasions de s'attendrir : quoi de plus touchant que cette bête, survivante du crétacé, lorsque, entraînée par une longue piété, elle tente de découvrir au fond du fleuve les ossements de *quelque membre de sa famille?* Hélas, elle ne trouve que lits-cages, haches de silex, olifants et pistolets automatiques.

Deux des contes faisant cortège à *la Bête Mahousse* sont connus de

nos lecteurs : un *Homme perdu* et *la Chambre du Bourreau*. *Les Insulaires* évoque la grande entreprise de la famille Palladion qui, pour préserver du démolisseur la vieille maison pucière et punaisière où elle habite depuis des générations, y appelle d'extravagants souvenirs historiques (Ravaillac et Fersen mêlés) destinés à faire surgir devant l'immeuble menacé l'écran protecteur du « classement ». Quant au *Trafic de Chevaux*, c'est un inoubliable morceau de virtuosité sur le thème *coursiers dans la tempête* traité sur le mode épico-ironique.

Comment ne pas aimer l'univers de Jacques Perret ? Tout y est logique et imprévu, les hommes ont de l'esprit ; les bêtes presque autant ; les signes y ont acquis la même épaisseur que les choses ; le temps n'a pas de poids ; le destin non plus ; la vie est légère, simple jusque dans ses interprétations littéraires et, parce que née d'un esprit rieur, rassurante. Oui, rien de plus réconfortant que de vivre avec *la Bête Mahousse*.

LES IMPULSIONS OBSCURES

L'aversion pour les récits trop bien *composés*, la haine des liaisons, des descriptions, des analyses psychologiques, est un sentiment commun à beaucoup de jeunes écrivains. Il est très développé chez Henri Thomas qui, dans *les Déserteurs* (Gallimard) ajoute aux difficultés que présente la technique « syncopée » celles associées à la trituration chronologique d'Aldous Huxley. Ce système rapproche Lundi et Jeudi, jette Mardi devant Samedi, etc. Les mois et les années imitent ces cabrioles.

On comprend les raisons qui conduisent les romanciers à bouleverser ainsi les règles classiques du récit. Mais cette nouvelle méthode est aussi arbitraire que l'ancienne et elle exige du lecteur une attention plus concentrée. Je n'ai pu échapper à un léger mouvement d'irritation en déchiffrant les rébus de Henri Thomas. Mais je confesse aussi que je ne pouvais m'en détacher. Pour finir j'ai dû convenir qu'au-delà des difficultés créées on touchait des *mystères vrais* — évoqués avec talent très sûr.

Claude Sorge, le héros du roman vivait en Tunisie ; il était officier. Il a disparu au cours d'une baignade. Il passe pour mort. En réalité il a déserté à la fois l'armée, sa famille et son identité. Ayant gagné la Corse, il vit dans un village où, sous le nom de Sabbatini, il tient un café-dancing. Un docteur, Praince, avec qui il a été en relations naguère est seul à connaître son aventure. Praince n'a pas les réflexes communs : il a commencé d'éprouver de l'amitié pour Sorge le jour où celui-ci lui a pris son amie Judith et l'a violée. Praince vit à Bordeaux où, non sans intention, il conte les avatars de Sorge à une jeune femme, Suzanne. Celle-ci, intéressée, décide d'aller passer ses vacances en Corse avec un de ses amis, Pierre. Comme elle le souhaitait elle rencontre Sabbatini, devient amoureuse de lui, mais garde le silence sur ses sentiments. Il est probable que Sorge les devine et que cette intuition n'est pas étrangère à l'épilogue : quelques jours après l'arrivée de Suzanne, Sorge se tue en auto.

Dix ans plus tôt il avait déjà tenté de se suicider, puis il s'était organisé une autre mort en changeant de vie et d'identité. Pourquoi l'apparition de Suzanne a-t-elle fait renaître en lui le désir d'en finir ? Henri Thomas ne le dit pas, mais le suggère. D'après un ami, Sorge « *a voulu mourir parce qu'il n'avait pas changé d'être* », c'est-à-dire, je pense, que Suzanne lui plaît, mais qu'il ne pourra s'empêcher de l'abandonner, et le sais. Ainsi Sorge en se tuant a voulu déserter sa passion même de fuite. Cette explication est d'ailleurs une conjecture : tous les personnages du roman ont une aura d'incertitude. Ils n'aiment pas à s'expliquer, seraient embarrassés de le faire ; leurs impulsions viennent de loin : ce sont parfois des images fugitives. Suzanne voit passer une jeune fille, grande chevelure noire ondoyant au-dessus d'un camion. Cette image la touche et gouverne dès lors sa conduite : un visage a libéré en elle un flux profond de souvenirs, peut-être de désirs.

Voici, je pense, ce que Henri Thomas veut fixer : il est des êtres qui ont abdiqué au profit de leur inconscient. Ils ne lui demandent même plus ses raisons, ils lui obéissent — et n'agissent peut-être pas plus follement que les autres. Beau sujet pour Benjamin Constant ! Henri Thomas l'a traité presque allusivement avec une discrétion qui touche.

MAURIAC, B. BECK, VIALAR, GROUSSARD

Dans l'intéressant ouvrage qu'elle a consacré à *l'Art de François Mauriac* (Grasset), Nelly Cormeau cite cette phrase du romancier : « *Dès que je me mets au travail, tout se colore selon mes couleurs éternelles ; mes personnages les plus beaux entrent dans une certaine lumière sulfureuse qui m'est propre et que je ne défends pas — qui est simplement la mienne.* » Cette lumière sulfureuse éclaire une fois encore le puissant et atroce petit roman, *le Sagouin*, que Mauriac a récemment publié (Plon).

Un réseau serré de haines, de mépris, de souffrances lie les membres de la famille Cernès — hobereaux du Sud-Ouest. Paule n'a épousé Galéas que pour sortir de la bourgeoisie, mais elle déteste cet homme laid qui a l'aspect d'un dégénéré. Elle ne hait pas moins sa belle-mère et ne regarde qu'avec horreur son propre enfant, Guillou. C'est un « sagouin », un avorton morveux : on le croit idiot, aucun collège n'a pu le garder : « *Il fait dans son lit.* » De mauvaises odeurs humaines flottent sur ce petit groupe luisant de sueur et de salive, où l'aversion des deux époux ne cesse de croître au milieu d'élans de sexualité refoulée. Le drame est ouvert par une initiative de Paule qui confie le sagouin à l'instituteur du village, Bordas. L'enfant mis en confiance par cet homme intelligent laisse paraître qu'il n'est ni si stupide, ni insensible. Une lueur d'espoir brille autour de lui, mais elle est vite éteinte. La femme de Bordas trouve Guillou trop abject ; elle décide son mari à renoncer à l'éducation de l'enfant.

Cette décision rend Paule furieuse. Elle espérait vaguement une aventure avec Bordas. Dans un mouvement de rage sifflante elle couvre tous les siens d'injures atroces. Cette fois le père se sent envahi par le désespoir. Ni lui ni le sagouin n'ont rien à attendre de la vie. Il prend son fils par la main et va se noyer avec lui dans la rivière prochaine.

On retrouve dans ce petit roman tous les *sortilèges du style mauriacien* que célèbre Nelly Cormeau. Ces portraits, sombres et terribles comme les peintures de *la Maison du Sourd*, révèlent tout de suite l'infaillibilité de la main. Mais dans le développement du drame je crois sentir quelque chose d'un peu forcé — comme si une décision préalable de l'auteur résolu à écraser ses créatures avait gouverné toute l'aventure. Un critique (Blanzat) a fait remarquer que *par delà nos têtes, ces pages s'adressaient à Dieu lui-même*. Pourquoi tant de misères Seigneur ? Cette intention est vraisemblable. Et pourtant le drame semble se dérouler sous un ciel vide. Aurait-il été imaginé dans un instant de doute et d'angoisse ?

— Les deux romans de Béatrice Beck : *Barny, Une Mort irrégulière* (Gallimard) ont placé leur auteur au rang des écrivains qui comptent. Le premier évoque la vie de Barny enfant, jeune fille. Le second (qui a obtenu cette année le prix des Neuf) son mariage ; puis la mort de son mari, un communiste qui se suicide au front, pendant la dernière guerre. Le récit est haché : ni liaisons, ni explications, une série de touches ou de petits faits, rythme haletant, impression de fièvre. Barny appartient à une famille riche dont certains membres (ses parents, elle-même) sont misérables, presque dénués de tout. La grand-mère est folle, la mère plus folle encore, Barny hypernerveuse, très intelligente, a une imagination sarcastique presque délirante, avec inclination au sadisme ; la misère, la souffrance lui ont fait une âme de révoltée, de « sauvage », elle fuit le confort quand il s'offre, elle fuirait le bonheur. Il est possible que Barny soit le mauvais génie de ceux qui l'approchent. En tout cas elle le craint. Sa meilleure amie est entrée au couvent à cause d'elle ; son mari s'est tué. Elle aime ce qui heurte, cingle, blesse. Aussi autour d'elle les originaux surgissent-ils en foule. Elle les observe d'un regard acéré. Le style de ces livres est de qualité : âpre, dur. Derrière la brutalité de l'auteur, on devine beaucoup de pitié et des complications slaves, somptueuses. Marie Bashkirtseff se serait scandalisée de ces livres et les aurait aimés. Ils auraient enchanté Jules Vallès.

— De Paul Vialar, un nouveau roman, assez court, *Cinq Sets* (Julliard). Cela se lit d'un trait ; l'auteur ferre son lecteur, ne le lâche pas. Le sujet ? Un champion de tennis en gagnant un grand match doit conquérir le bonheur. Ainsi la coupe Davis remplacera ces sorciers et dragons dont les chevaliers devaient triompher pour conquérir la dame de leurs pensées. Il *faut* vaincre ou n'être pas. Vaincre, non plus dans les forêts, mais sur un court. Personnages : le champion, l'aimée, le rival et quelques porte-raquettes. Ce n'est pas du tout un roman psychologique, plutôt

une fresque sportive. Tous les amateurs de tennis frémiront en lisant le récit du championnat : l'auteur connaît bien l'émotion des finales.

— Encore un roman qui fixe l'attention... et galope : *Talya*, de Serge Groussard (Gallimard). Une petite juive de Francfort a vu ses parents massacrés au temps des nazis : pour vivre elle s'est prostituée. Sans trop de dégoût. A Marseille la pratique du métier lui réussissait assez bien, elle serait arrivée à se faire une « gentille » situation si l'idée ne lui était venue de rejoindre son frère en Israël. C'est une erreur. Talya n'a pas suffisamment pratiqué l'autoanalyse ; elle aurait pu deviner qu'aimant la vie nonchalante elle se ferait mal à ces colonies agricoles chères à Koestler où l'on travaille ferme quand on ne doit pas saisir la mitraillette pour repousser les attaques arabes. Dégoûtée de la mystique de l'action, Talya, après quelques semaines de kibboutz, retourne à Tell Aviv pour pratiquer son ancien métier. Elle connaît bientôt le remords — et rejoint les colons combattants. On craint que cette personne tiraillée entre ses souvenirs marseillais et ses vélléités patriotiques ne connaisse jamais le confort intellectuel. Bien que Groussard se soit attaché à éclairer le caractère de Talya, son livre est plutôt à classer dans le secteur roman de reportage et d'aventures.

KOESTLER, LOTHAR, SOLDATI

— Toute œuvre faite pour nous rappeler que l'Europe et sa civilisation sont menacées, qu'il ne faut pas gémir mais agir est salubre. A ce titre on ne peut que recommander *les Hommes ont soif*, d'Arthur Koestler (Calmann-Lévy), roman d'anticipation évoquant les derniers jours de l'Occident avant la grande invasion russe. Espérons que grâce à la force américaine et un jour à la nôtre l'éventualité ne se réalisera pas, mais ne négligeons pas certains avertissements que nous prodigue un homme informé. Il n'est pas seul à dire qu'on prépare déjà dans certaines ambassades les listes d'épuration. Elles seront plus longues que les attentistes ne l'imaginent. Ne pas oublier que dans les pays baltes deux tiers de la population ont été déportés ou liquidés... Sur le plan littéraire et psychologique le roman de Koestler qui s'organise autour des tragiques amours d'un agent soviétique et d'une Américaine est inégal. Seule l'aventure du « héros de la culture » envoyé en France pour faire de la propagande et choisissant la liberté dans les conditions fort cocasses est du même tissu serré que *le Zéro et l'Infini*. Le reste a dû être monté un peu rapidement. De plus Koestler connaît assez mal le « monde » parisien et il le décrit.

— Il y a de grandes qualités dans *l'Ange à la trompette* d'Ernst Lothar (Hachette), sorte de *Cavalcade* viennoise qui s'organise autour d'une madame Bovary demi-israélite, Henriette Stein qui devient par son mariage Henriette Alt. Jeune fille, Henriette est aimée par l'archiduc Rodolphe et, après maintes aventures amoureuses et familiales, elle finit tuée par les nazis. L'auteur en décrivant plusieurs générations de la

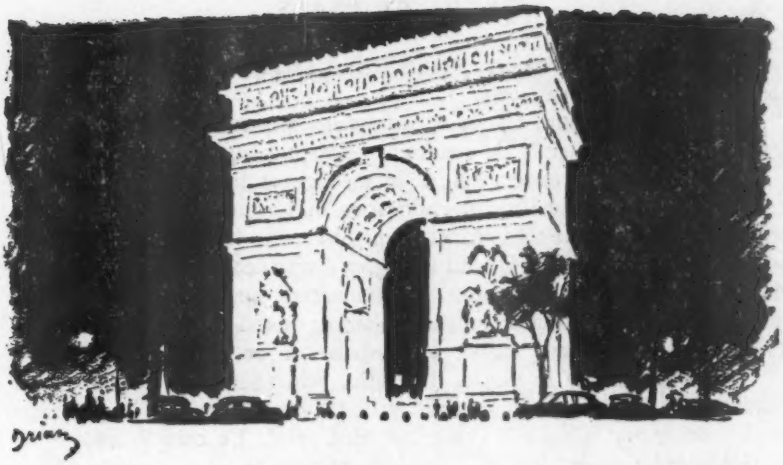
famille Alt, célèbre dans la fabrication des instruments de musique, se donne l'occasion de nous faire connaître la vie de la grande bourgeoisie et de quelques cercles artistiques. Grâce à Henriette nous avions déjà pénétré à la Cour et jusque dans le cabinet de François-Joseph. Ce roman bien composé, parfois vraiment dramatique, projette une égale lumière sur la *gemütlichkeit* et les préjugés viennois. Dans l'ensemble il inspire de la sympathie pour ce peuple aujourd'hui si durement éprouvé, et la tentation aussi de maudire les chefs d'État qui n'ont pas su, au début de ce siècle, prendre conscience de la solidarité européenne. Il est vrai que depuis lors on n'a pas fait beaucoup de progrès.

— Nos lecteurs se souviennent certainement de l'excellente nouvelle de Mario Soldati, *le Père des orphelins*, parue dans *la Revue de Paris* du 1er juin 1951. Ils liront avec un plaisir égal le livre de Soldati *le Festin du Commandeur* (Plon), recueil de nouvelles où d'ailleurs *le Père des orphelins* trouve place. Tous ces récits, où se révèle un esprit complexe et raffiné en même temps que de vrais dons d'écrivain, sont conçus dans le même mouvement. Il y a une énigme à résoudre, elle est liée à un problème psychologique ; pour découvrir le trait de caractère qui est à l'origine du mystère l'auteur édifie une enquête dans la manière des meilleurs films policiers (il est lui-même metteur en scène de cinéma) et cela sans diminuer en rien la valeur de ses analyses. Voici un des cas (moins nombreux que ne le dit Cl. E. Magny) où le nouvel art exerce sur la littérature une influence qu'on n'a pas à regretter.

Pour le fond, ces nouvelles mettent en œuvre les mêmes inclinations : le goût de l'évasion, le bonheur d'être un autre. Le héros du *Père des orphelins* ne peut libérer ses instincts que sous le masque. Dans *le Maestro* un musicien célèbre éprouve une véritable volupté à passer pour un très naïf amateur de musique et à être, à ce titre, constamment humilié. Le peintre qui joue le premier rôle dans *la Fenêtre* ne peut vivre qu' « *incognito et sans responsabilité* » et pour y parvenir il renonce à la femme qu'il aime.

Ces triomphes de *l'évasion* charmeront M. Albérès qui voit dans le désir d'échapper à son moi un des traits de notre époque. Sans doute n'a-t-il pas tort, bien que le goût de l'auto-fuite soit assez ancien comme l'attesteraient Marivaux, Vautrin et le succès des Carnavals de Venise. Peut-être d'ailleurs est-ce du côté de l'Italie qu'il faudrait chercher, dans la littérature comme dans la vie, les plus belles évasions. Il y a des mots qui démasquent leur patrie. Par exemple *imbroglio* et cet *incognito* dont Mario Soldati fait un si heureux usage, Soldati dont il faudra dorénavant associer le nom à ceux de Moravia, Alvaro, Piovene, Silone, Carlo Levi, qui, avec d'autres encore, nous font assister aujourd'hui à une véritable renaissance de la littérature italienne.

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Sans doute est-il vain de rappeler dans ses détails le débat parlementaire auquel a donné lieu la question de la subvention aux écoles libres et qui a duré un grand mois. Débat dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a encore élargi le fossé d'incompréhension qui sépare l'Assemblée nationale de la masse du pays.

L'affaire pourtant était simple : il s'agissait de savoir si, alors que l'école publique manque de locaux et de maîtres, on laisserait ou non mourir, faute de ressources, un certain nombre d'écoles privées. Ce sont les soucis propres aux partis, soucis rendus particulièrement aigus par l'approche des élections cantonales, qui sont venus tout compliquer.

Le M.R.P., que tant d'électeurs catholiques ont abandonné au profit du R.P.F., ne pouvait manquer de tout mettre en œuvre pour tenter de ramener à lui cette clientèle ou au moins d'en arrêter la débandade. Aussi, non content de demander une aide en faveur des établissements en péril, a-t-il exigé que *toutes* les écoles primaires privées fussent subventionnées. Pour déjouer la manœuvre et aussi pour rompre la coalition née des « apparentements », le R.P.F. devait obligatoirement emboîter le pas. Il l'a fait avec brio.

La S.F.I.O., dont les instituteurs publics sont les plus fermes soutiens, allait bondir sur une occasion de les satisfaire et, en même temps, de prendre une attitude d'opposition électoralement rentable.

Pourquoi beaucoup de radicaux sont-ils venus, avec enthousiasme, à la rescousse des socialistes ? C'est que ces radicaux sont gênés de se voir, sur de multiples points, d'accord avec les indépendants, c'est-à-dire avec la « réaction ». Brandir l'étendard de la « laïcité » constituait pour eux un moyen commode de se manifester « indéfectiblement républicain ». On a beau en effet s'être déclaré contre les nationalisations et pour le

pacte Atlantique, quand on est anticlérical on est en France un homme de gauche. Chacun sait cela.

Quant aux communistes ils ne pouvaient évidemment avoir d'autres préoccupations que celle de rendre la bagarre la plus violente possible.

La proposition Barangé a tout de même fini par être votée par 327 voix contre 251. Ce texte institue une allocation budgétaire de 1.000 francs par trimestre en faveur de tout enfant fréquentant une école primaire, qu'elle soit publique ou privée. Quand il s'agira d'une école publique, l'allocation sera mandatée à une caisse départementale qui l'affectera principalement à la construction de locaux scolaires ; quand il s'agira d'une école privée l'allocation sera remise à l'association de parents d'élèves.

(Pour faire passer la pilule, il a fallu, remarquons-le, augmenter la dotation de l'enseignement public proportionnellement à l'importance de la subvention allouée à l'enseignement privé. Le contribuable et le consommateur feront les frais de cette générosité sous la forme d'une majoration de 0,30 % de la taxe à la production.)

L'école libre est provisoirement sauvée, mais la majorité issue des « apparentements » est agonisante. « Le divorce est consommé entre les partis alliés aux dernières élections », a déclaré M. Lussy, porte-parole de la S.F.I.O.

En bonne logique, une nouvelle majorité devrait se dégager groupant le R.P.F., les indépendants-paysans, le M.R.P. et les membres du R.G.R. coupés des radicaux de la vieille observance. A cela toutefois une double difficulté : d'abord la répugnance de la plupart des députés M.R.P. à s'intégrer de manière permanente dans une majorité de droite ; ensuite et surtout la volonté affirmée par le R.P.F. de ne soutenir qu'un ministère appliquant le programme du Général de Gaulle. Le fruit mûrira peut-être : il est loin d'être encore mûr.

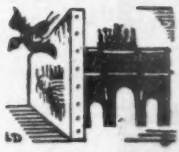
En attendant les députés se sont décidés à effleurer quelques problèmes plus actuels et plus importants que celui de la laïcité : prix et salaires, politique étrangère. Le gouvernement a décidé de relever de 15 % le salaire minimum garanti ; mais la S.F.I.O. surenchérit et s'efforce d'obtenir l'échelle mobile. Quant aux problèmes extérieurs, une discussion sérieuse ne pourra s'ouvrir à leur sujet que lorsque les négociations qui se poursuivent outre-atlantique auront pris fin. Mais alors, et en dépit des assurances données par M. Pleven, l'Assemblée se trouvera en pratique devant le fait accompli. Ce qui, eu égard au défaut d'esprit réaliste qui la caractérise, vaut peut-être mieux.

D'ici là les élections aux Conseils généraux seront, les 7 et 14 octobre, intervenues dans le tiers des cantons de France. Il faut souhaiter que ces élections donnent, en faveur de l'union nationale, une indication qui soit retenue au Palais Bourbon. La France reste exposée, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, à de redoutables périls : la note soviétique du 12 septembre constitue un avertissement dont on ne saurait nier la gravité et une campagne d'agitation va vraisemblablement être déclenchée dès le

mois d'octobre par le parti communiste. Cependant, et encore que l'exécution du programme de réarmement ne démarre que lentement, les prix montent, le budget de 1951 se révèle en déficit de plusieurs centaines de milliards et l'inflation menace.

Ne serait-il pas temps de devenir sérieux?

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.



La Compagne du peintre. — Albert Marquet souriait, mais ne parlait pas. Même entre amis, tout commentaire lui paraissait superflu sur son art ou sur lui-même. « Difficile à approcher », disait de lui Matisse, son plus vieux camarade de l'atelier Gustave Moreau. Deux êtres seulement lui auront été nécessaires : sa mère, et la compagne qui nous conte aujourd'hui, avec une sobriété, une franchise et une émotion peu communes, cette solitude à deux que fut, à partir de 1921 et vingt-six années durant, leur vie conjugale. (Marquet est mort en juin 1947.)

— *Est-ce que je ne te gêne jamais?* demandait Marcelle Marquet à son mari.

— *Non, avec toi je peux être seul.*

« Des toiles, des couleurs, des pinceaux, de la tranquillité et une fenêtre ouverte sur la vie », Marquet n'en demandait pas davantage. « Tout ce dont il paraissait profiter et jouir, il pouvait du jour au lendemain s'en passer et n'y plus penser. La peinture était sa raison de vivre, son refuge et son langage, la seule réponse qu'il pût donner. »

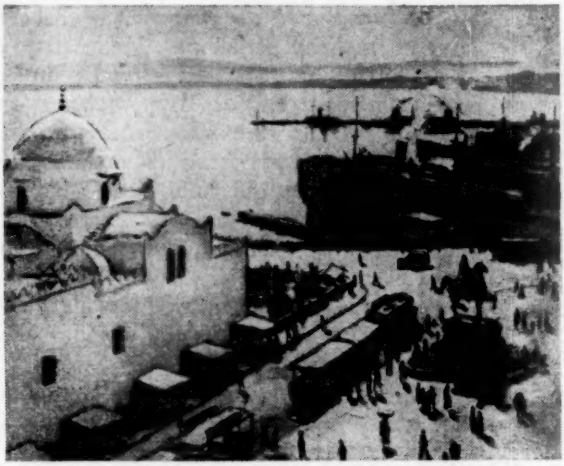
Aussi insensible aux honneurs et à l'argent qu'il l'avait été à la gêne, Marquet s'en remet pour l'organisation de sa vie à celle dont il sait que, sous aucun prétexte, elle ne troublera son travail. Avec une même somme d'amour une femme d'artiste peut être l'amie ou l'ennemie. Rares les compagnes d'un caractère assez trempé, d'une intelligence assez modeste pour ne pas taxer d'égoïsme monstrueux le sacrifice total qu'exige l'œuvre, pour ne pas opposer à cette étrange forme de bonheur toutes sortes de préoccupations extérieures, de vanités, de petitesses. Loin de se plaindre, Marcelle Marquet, dans son livre[1] ou plutôt dans le dialogue qu'elle poursuit par delà la mort avec celui dont le silence lui était déjà familier, apparaît presque joyeuse d'avoir contribué, par sa seule présence, à simplifier encore cette vie si simple.

— *Mes plus beaux souvenirs sont faits de tes silences*, s'écrie-t-elle dans un bel alexandrin tombé tout naturellement de sa plume.

Charles-Louis Philippe, Georges Besson, Léon Werth, Francis Jourdain avaient tracé déjà du « peintre de Paris » de forts beaux por-

1. *Marquet* (Éditions R. Laffont).

traits. Aucun, cependant, ne pouvait atteindre à l'intime vérité de celui-ci, où toute considération critique est remplacée par l'amour. Les murs tombent autour d'un être retranché et que nous découvrons dans son tête-à-tête quotidien avec sa toile, avec le ciel, avec un miroir d'eau. Le seul témoin dont Marquet ait accepté et aimé la présence nous parle également des difficultés matérielles au milieu desquelles il se débattit longtemps, du sentiment qu'il eut de ses imperfections physiques, de sa petite taille et d'une myopie qui pourtant servit son art, enfin de l'inal-



Place du Gouvernement à Alger,
par Albert Marquet.

térable modestie qui poussa ce sédentaire à chercher l'incognito dans le voyage en fuyant jusqu'à l'écho de sa gloire.

Lorsqu'il y a cinq ans la galerie Charpentier lui demanda de prêter une toile à l'exposition des *Cent chefs-d'œuvre :*

— *Mais je n'ai jamais peint un chef-d'œuvre*, répondit-il.

Sollicité de se présenter à l'Institut :

— *Quelle drôle d'idée de vouloir que je m'habille en garçon de recettes !*

Cette simplicité, cette autorité sont celles de ses paysages où tout est concis, essentiel, un choix immédiat ayant présidé à leur oganisation, sans qu'aucune raison secondaire en vienne jamais altérer la franchise. Ici vraiment l'homme et le peintre ne font qu'un. La compagne qui permit à l'œuvre de grandir sous sa protection muette peut y retrouver, comme nous, Marquet vivant.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma américain. — On n'assiste pas sans mélancolie au spectacle d'une planète qui se refroidit. Or, en dépit des plaisanterie faciles, Hollywood était bien la planète où le cinéma était devenu un art et une industrie. On y faisait de tout et jusqu'à des navets, sans doute, mais on ne peut oublier que Chaplin, Griffiths, King Vidor, Capra, John Ford s'y sont épanouis. Ni même qu'un Cecil B. de Mille y a inventé quelque chose.

•

Jadis, Hollywood nous envoyait tous les ans quelques douzaines de bons films. Des « burlesques », des comédies légères, des drames plus ou moins littéraires, des films policiers extrêmement tendus et violents.

Subitement, vers 1940, tout s'est affadi, toute flamme disparue, ou presque. Plus de burlesques, plus de clowns, si ce n'est les vieux, et qui déclinent. Plus de marivaudages. A la fin de l'année, sept ou huit films qui échappent au médiocre : un Walt Disney, un documentaire plus ou moins romancé sur la guerre, un solide drame isolé raconté par John Ford ou par Wyler, une histoire de gangsters et c'est à peu près tout. Même dans ces histoires de gangsters, je n'en vois que deux, dans les dernières années, qui échappent à la série : « *La Cité sans Voiles* » et « *Il marchait la Nuit* ».

Je viens de voir plusieurs films américains et je cherche les raisons d'un tel déclin. Il semble que ce soit, avant tout, une crise d'enthousiasme. Ayant perfectionné l'instrument, on dirait que les gens de Hollywood ne cherchent plus rien, ni sur le plan des images, ni sur celui des idées. L'industrie a tué l'art. On travaille sur de vieilles recettes. Les acteurs feront le reste.

Voici, par exemple, « *La Deuxième Femme* ». C'est une histoire policière comme beaucoup d'autres, mais on sait qu'il n'y a pas *a priori* de genre mineur au cinéma. L'anecdote n'est pas mal racontée, on passe assez insensiblement du quotidien au drame et les acteurs, conduits par Robert Young et Betsy Drake, sont sincères et séduisants. Mais, à tous les tournants importants du drame, on utilise une solution paresseuse et éculée : la narration avec retour en arrière ; le chien qui hurle à la mort ; l'homme qui, donnant un revolver à la femme qu'il aime, le fait de telle façon qu'on croit qu'il va la tuer ; les braves gens qui, tour à tour, prennent une mine de traître à seule fin qu'on les soupçonne cinq minutes chacun. Avec cela, vingt petites négligences qui nous empêchent, en dépit des acteurs, de croire à la réalité humaine des personnages. On reste dans l'à peu près, dans la classe du feuilleton.

Je vous le disais. Ces symptômes donnent l'impression que la « planète » se « refroidit ».

JEAN FAYARD

Cirques. — Le spectacle d'ouverture de *Médrano* vaut sans doute une énumération des artistes, une juste estimation de leur valeur, mais il sollicite surtout nos réflexions. C'est qu'il entre dans la pensée de son directeur, M. Jérôme Médrano (fils de son père qui fut un clown de beaucoup d'éclat et au nom joyeux — canon de paille et soldat de chocolat — Boum Boum!) de retourner aux formules anciennes, de s'inspirer des traditions du cirque ; pèlerinage aux sources qui ramènent les clowns et la cavalerie. Elles ne peuvent être déjà oubliées d'ailleurs, ces traditions : le cirque n'est en forme de cercle que depuis Philipp Astley, écuyer anglais, pour lequel à Londres, ces jours-ci, on vient d'élever une stèle rappelant sa naissance — 1742 — et son œuvre, et le clown, rayon rayonnant de la piste enchantée avec son armure de satin métallique n'a pas dépassé cent cinquante ans, si l'on en croit du moins les historiens du cirque, érudits aimables, peu nombreux, qui restent toutefois en chicane, commentant ces minces archives qui ne contiennent que quelques images, des affiches gravées sur bois et peu de brochures car les écrits manquent : la haute école n'apprenant pas à lire ni à écrire à ses meilleurs élèves.

Ce retour sera-t-il possible? Peut-on même tenter une reconstitution? Ce spectacle de Médrano décèle combien il sera difficile de retrouver ces troupes anciennes qui accomplissaient mille prouesses avec une rare modestie. C'est qu'autrefois on travaillait en famille. C'était un métier. C'est devenu une profession! On ne cherche l'exploit que pour devenir vedette. Il est curieux de constater que dans ce monde où tout tend à une commune mesure, le public accepte que les artistes se détachent de toute association. Il fête la « star » qu'il fabrique lui-même. Pour tenter cette expérience, Médrano ne s'y prend-il pas trop tardivement? Le souffle du dehors n'a-t-il pas balayé cette atmosphère particulière du cirque? Pour la conserver, il faudrait qu'il fût clos, comme un autoclave, sous sa coupole! Trop de clowns se laissent séduire par le langage automatique du cinéma. Charlot leur a tourné la tête et la perruque. Ils s'inquiètent d'être trop chargés d'oripeaux, trop barbouillés de fards. Ils oublient que la piste avec son aride tapis au ton neutre de la palette du peintre, a besoin de touches de couleurs. Cédant à l'exemple du grand artiste de l'écran, Rhum apparaît dans une « entrée » classique, le visage dépouillé de son nez empourpré de mastic ; et malgré un talent affirmé, un jeu subtil, Rhum se mouille en vain ; il n'attrape plus, malgré une cascade de seaux d'eau sur la tête, il n'attrape plus rien pour son rhume.

Cette gaîté populaire si communicative, ce large rire si contagieux qui gagne le plus délicat aux plaisanteries les plus appuyées, il ne les déchaîne plus. L'indulgence aussi est communicative. En Rhum on admire un comédien d'une rare finesse qui sait noyer les langueurs d'un alcoolisme bien feint, son œil trouble, qui ne retrouve des lueurs que devant une

bouteille... et on le renvoie au théâtre ! Il a perdu ce comique d'une chaleur de piment rouge que lui apportait son visage d'Auguste si drôlement déformé.

Rhum avec son grand talent ne s'en va pas ; il s'efface du cirque. Sans doute le maquillage ne dispense pas de dons ! Et la médiocrité ne peut se dissimuler sous l'enduit de plâtre, la couche d'ocre. On découvre que Nino et Charly font bien de ne pas s'attarder en piste, sans grandes ressources, présence et action. Comme deux parenthèses, entre deux attractions, Boulicot et ses cheveux d'oseille et Loriot poil de carotte, font diligemment leur office de « clowns de soirée » attirant l'attention sur leurs petites personnes coloriées, pendant que les aides développent le tremplin des humoristes-sauteurs Trampo-Looneys ; installent les chaises où vont s'asseoir avant leur équilibre de main à main Vic et Adio, acrobates joviaux ; tendent la corde lisse où se suspendra Mademoiselle Tosca du Lac, gracieuse comme un cygne ; apportent la table de ping-pong pour ce match où Borgmann et Boros délurés, lestes, champions authentiques, se livrent à une jonglerie... perpendiculaire.

Des clowns, Jérôme Médrano doit en rappeler de toutes les parties du monde. Attendons-les. Mais en les attendant nous retrouvons tous les prestiges du cirque traditionnel avec M. Otto Schumann ! Ce sera ce petit homme au ventre rebondi, aux rudes apparences, qui va nous emporter au trot vers le Passé désiré, lorsqu'il monte sa jument valseuse et surtout quand il semble s'enfuir tel un cavalier de légende, au travers des siècles, sur un cheval noir et comme aérien, comme s'il allait ravir Blanche-Neige.

SERGE VEBER

Les infortunes de l'Ilôt 16. — Le touriste qui visite le quartier Saint-Paul, ou, plus simplement, le Parisien qui y passe par hasard, est tout étonné de voir surgir au milieu de ruines et de terrains vagues, une tour, ou, plutôt, une moitié de tour accolée à un pan de la muraille de Philippe-Auguste. Ces pierres vénérables ont été dégagées lors de la démolition des maisons qui les dissimulaient et on a eu le bon esprit de les conserver.

Ce n'est pas la première fois qu'un morceau de l'ancienne enceinte de Paris revoit le jour. Sous le Second Empire, lors du percement de la rue des Écoles, un ensemble bien plus important et en meilleur état fut découvert, mais on ne tarda pas à le démolir.

D'autres parties de ces murailles subsistent encore sur la rive gauche : rue Clovis et rue Descartes, rue Guénégaud, passage du Commerce dans l'atelier d'un serrurier.

Plutôt que par tant de fêtes d'un intérêt discutable, on aurait plus utilement célébré le bi-millénaire de Paris en mettant en valeur, à peu de frais, ces témoignages de son passé dissimulés dans des cours ou des boutiques.

Mais revenons à l'îlot 16. On sait qu'il est ainsi appelé parce que réputé insalubre par les Géomètres du Plan de Paris qui profitèrent de la guerre pour obtenir en 1941, du préfet de la Seine, qui était alors un M. Magny qui ambitionnait d'être le nouvel Haussmann, l'ordre d'en chasser les habitants et de le raser. Il s'éleva de telles protestations qu'on décida de sauver les beaux hôtels d'Aumont, de Châlons-Luxembourg, de Beauvais, etc. qui en faisaient partie et de procéder à une opération de curetage, autrement dit d'assainissement, en ne démolissant que les constructions parasites et en améliorant les autres. La population de l'îlot, environ 25.000 personnes, fut expropriée en l'espace de trois mois et les malheureux se logèrent ailleurs, comme ils purent, plus mal la plupart du temps. Mais on ne commença pas les travaux.

Or, on sait qu'une maison inhabitée va très rapidement à la ruine. De plus, après la libération, Paris manquant de charbon, des pillards entrèrent dans les immeubles et s'emparèrent de tout ce qui pouvait servir de combustible : parquets, boiseries, etc. La police ferma les yeux. Bientôt les maisons furent dans un état si lamentable qu'il fallut les abattre.

Il y a de cela six ans. On n'a rien reconstruit [1]. L'hôtel d'Aumont, qu'on a laissé tomber en ruines, est couvert depuis trois ans d'une charpente métallique dont la location doit constituer une belle rente pour l'entrepreneur qui l'a élevée [2].

On pourrait croire en suivant la rue Charlemagne, la rue François-Miron et les voies environnantes, qu'elles ont été victimes d'un terrible bombardement. C'est seulement de l'incurie.

Mais, puisque nous avons un Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts, je me permets respectueusement d'attirer son attention sur ces ruines en plein cœur de Paris : elles sont vraiment une honte.

GEORGES PILLEMENT

1. Si, on a rebâti deux immeubles, rue des Nonnains-d'Hyères, mais on n'a pas pu les achever, faute de crédits sans doute, et les radiateurs qu'on y a même apportés sans les poser, seront inutilisables.

2. Il en est de même pour la grue électrique qui tend son bras rouillé depuis plus longtemps encore au-dessus de l'hôtel de Sens.

RENCONTRES EUROPÉENNES DE POÉSIE

A chaque époque les poètes ont écrit sous un signe différent : on trouve successivement parmi eux des mystiques, des encyclopédistes, des moralistes, des tragiques, des philosophes, des anormaux, des stylistes, que sais-je ? Aujourd'hui, c'est la liberté d'esprit que l'existence du poète en face du fâcheux « robot » semble préserver dans le monde, et c'est effectivement sous le signe de la liberté que les poètes viennent de s'assembler en Belgique, sur la charmante plage de Knokke-le-Zoute où l'estuaire de l'Escaut s'élargit jusqu'à la mer grise du Nord.

Pour quel motif Pierre-Louis Flouquet, directeur du célèbre *Journal des Poètes* (qui a publié depuis 21 ans 1.600 poètes venant de 52 pays), prit-il cette initiative ? Afin de faire se connaître les Européens épris de le même liberté spirituelle — et il en vint de quatorze pays une soixantaine. Afin aussi d'étudier les moyens de diffuser les œuvres poétiques et, sous la présidence élégante de Jean Cassou, poète et essayiste, sept commissions s'y employèrent activement. Des résolutions précises furent adoptées qui seront soumises à qui de droit : Ministères de l'Éducation Nationale, offices de traduction, directeurs de journaux. Parmi les vœux des congressistes de Knokke, citons celui d'un enseignement basé sur l'orthophonie et aidé par des anthologies, une histoire de la poésie ; celui de la fondation d'un Institut et d'archives de poésie qui faciliteraient l'étude sous tous les rapports — même psychologique — du travail des poètes. Notons encore le désir de traductions comportant en regard l'original, celui de voir la presse accorder une place plus large aux poètes et la critique s'exercer d'une manière plus technique. Une revue internationale élargissant le champ d'action du *Journal des Poètes* a semblé extrêmement souhaitable et nous y voyons déjà briller d'avance les noms des excellents écrivains belges Arthur Haulot, Robert Goffin, Van der Cammen, Philippe Jones, Pierre Bourgeois, des catalans Ventura Gassol et Carner, de l'italien Lionel Fiumi, de l'anglais David Gascoigne, du suisse Trolliet, des français Pierre Béarn, Dumay, Christian Murciaux, Yanette Delétang-Tardif, Claire Goll, Jacques Duron, etc. pour ne citer que quelques-uns de ceux qui figurèrent aux réunions de septembre 1951. Enfin, dernier souhait et le plus réalisable, les champions de la poésie libre d'Europe qui eurent la chance d'assister à de remarquables interprétations artistiques, organisées par les Midis de la Poésie, se sont donné rendez-vous — car ces premières réunions furent vraiment charmantes et fructueuses — l'an prochain à Knokke.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

★ ★ LE BIMILLÉNAIRE DE PARIS ★ ★

On a célébré de nombreuses fêtes cette année en l'honneur du bimillénaire de Paris. Beaucoup d'entre elles n'ont d'ailleurs pas été entièrement réussies mais l'intention qui les animait touchait toujours les Parisiens et les amis de leur ville.

Parmi les manifestations les plus émouvantes qui aient été provoquées par cette célébration du bimillénaire il faut citer l'initiative prise en Nouvelle-Angleterre où l'on a organisé sur le thème parisien un concours entre les professeurs de l'État. Parmi les textes proposés celui de M. Stuart L. Johnston a remporté le premier prix. Nous sommes heureux de pouvoir publier quelques extraits de cette étude intitulée « POURQUOI FÊTER AUX ÉTATS-UNIS LES 2.000 ANS DE PARIS ».

Les Américains nous ont déjà donné maints témoignages de leur amitié et de leur générosité. Celui-ci ne sera pas un des moins précieux aux yeux des Français.

Par un hasard émouvant il se trouve que ce discours composé avant la mort de Jouvet comporte aussi un hommage rendu au grand comédien.

Pourquoi fêter aux Etats-Unis l'anniversaire de Paris? Ce ne sont pas les raisons qui manquent et on pourrait en citer d'excellentes, la beauté incomparable de la Ville Lumière, ses monuments, son prestige mondial, l'attrait qu'elle exerce depuis des siècles sur les hommes de toutes les nations, pour n'en mentionner que quelques-unes, mais à mon avis la meilleure raison, celle qui est la plus valable pour l'Américain de 1951, c'est que Paris n'est pas seulement la capitale d'un pays étranger. Si notre monde occidental, aujourd'hui sous la menace d'un despotisme oriental, a une capitale intellectuelle, c'est bien Paris. C'est à Paris qu'au cours des âges les grandes idées qui ont donné sa raison d'être à l'Occident ont pris leur forme claire et universellement intelligible.

Pour donner à l'homme la place qui lui revient dans notre civilisation il faut le connaître. Héritier spirituel d'Athènes et de Rome, de cette tradition de l'antiquité que nous sommes en train de perdre, hélas, de tous les grands centres où les lettres et les arts fleurissent, Paris est celui où l'étude de l'homme a toujours été le plus à l'honneur. Il est vrai que tous les écrivains français n'ont pas habité la capitale, mais il n'y en a presque point qui n'aient subi son influence et ce sont en tout cas les éditeurs et les libraires de Paris qui ont donné leur rayonnement mondial même aux œuvres produites en province. C'est donc vers Paris que nous nous tournons pour nous éclairer sur l'âme humaine.

Le despotisme n'est pas la seule menace qui pèse sur l'homme du vingtième siècle. Une menace plus dangereuse parce que moins évidente est celle qui résulte des découvertes éblouissantes de la science moderne, découvertes qui ne sont plus à la mesure de l'homme. Ce n'est pas seulement la bombe atomique dont les possibilités de destruction sautent aux yeux qui représente un danger pour notre civilisation. Un indice beaucoup plus grave des risques inhérents aux progrès de la technique, c'est la perte de la notion de qualité. Mais où trouvera-t-on un peuple qui reste plus fidèlement attaché à cette notion de qualité que le peuple de Paris? On pense aux humbles ouvrières de la couture sans le concours desquelles on ne pourrait jamais réussir ces créations de la mode faites pour parer les femmes les plus élégantes de tous les continents. On pense aux artisans de la manufacture des Gobelins dont le travail méticuleux rend possible la fabrication de tapisseries sans égales. On dit parfois pour expliquer le peu de succès en France de certaines pièces de théâtre américaines que le public parisien s'intéresse beaucoup plus que le public new-yorkais aux questions de style. Ne voit-on pas là encore une manifestation de fidélité à la notion de qualité? Sans vouloir pousser trop loin la comparaison, je crois qu'on peut dire que l'écrivain qui polit son style accomplit une tâche analogue à celle de l'artisan consciencieux. La notion de l'art même renferme une idée de qualité et c'est peut-être dans le domaine de l'art que nous avons le plus à apprendre de l'Europe. Le triomphe de Louis Jouvet et de sa troupe dans *l'Ecole des Femmes* à Boston et à New-York est encore tout récent. N'est-ce pas en partie le triomphe de la notion de qualité?

Nous autres Américains, nous avons des raisons particulières de fêter cet anniversaire. Aucune nation n'est si intimement liée à la forme de son gouvernement que les Etats-Unis. On pourrait presque dire que les Etats-Unis sont leur constitution et nous savons que les auteurs de cette constitution ainsi que de la Déclaration de l'indépendance ont emprunté nombre de leurs idées à Montesquieu et aux autres penseurs français du dix-huitième siècle. Nous avons là une dette de reconnaissance envers le passé de la France, mais nous avons aussi beaucoup à apprendre de la France éternelle, celle de

nos jours comme celle du passé. Notre caractère national a besoin du contrepoids de la mesure française.

Pourquoi fêter les deux mille ans de Paris? Ne fête-t-on pas toujours les anniversaires des amis chers? Et ne nous est-elle pas infiniment précieuse cette Ville Lumière, symbole de la civilisation française? Et la France n'est-elle pas en quelque sorte une sœur aînée de nos Etats-Unis? Une sœur douce et secourable qui a guidé nos premiers pas et qui est toujours là pour nous éclairer de sa profonde sagesse humaine.

Stuart L. JOHNSTON.

PIERRE MÉLON

C'EST avec une douloureuse surprise que nous avons appris la mort de notre collaborateur Pierre Mélon, décédé subitement au cours d'une randonnée de montagne.

Pierre Mélon qui a publié de nombreuses études dans notre revue (1er mars 1935, 1er février 1936, 15 mai 1936, 15 août 1936, 15 septembre 1938, 1er juin 1939, 1er janvier 1950) était à la fois romancier, historien et essayiste. Parmi ses romans citons *Achmet Reis* qui obtint jadis le grand prix du journal *le Temps*, *le Grand Vertige*, *Gens de Série*. Parmi ses ouvrages d'histoire: *le Général Hogendorp* (Calmann-Lévy). On lui doit également plusieurs ouvrages sur la montagne : *Chasseurs de Chamois*, *Montagnards*, etc. Pierre Mélon était en effet un intrépide varappeur. Son courage s'est manifesté sous une autre forme au cours des deux dernières guerres. Aviateur en 1914, il fit, au cours de durs combats, deux chutes terribles et, après de longs mois d'hôpital, termina la guerre dans les tanks. En 1941-45 il joua un rôle très important dans la résistance. Bienveillant, simple, généreux, Pierre Mélon a toujours conquis la sympathie de ceux qui l'approchaient. Cet excellent écrivain avait les plus rares qualités humaines.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

SECRET ET VIOLENCE

par E. GLASER *(Corrêa)*

ERNST GLASER a su donner à ce qui aurait pu n'être qu'une autobiographie ou un reportage sur certains milieux de la jeunesse allemande avant et après l'avènement du nazisme, une forme romancée dont il attend légitimement une signification plus profonde que du simple récit d'une expérience individuelle.

Pourtant son histoire demeure singulière : enfant révolté contre un père brutal et tyrannique, soumis à la contrainte de diverses maisons de rééducation, communiste sous Hitler, il se réfugie en France quand son parti abandonne la lutte. Devenu ouvrier en France, il se fait naturaliser, est mobilisé sous nos drapeaux et, prisonnier en 1940, se retrouve dans la ville même où il a vécu adolescent. Rentré en France après la libération, il y vit de nouveau aujourd'hui, tout en restant fidèle à ses origines ethniques.

Cette fidélité, on la retrouve jusque dans son talent même. Son livre est fort, il fourmille d'idées et de peintures saisissantes, mais le lecteur français est déconcerté par cette richesse foisonnante où l'on chercherait vainement le souci d'ordre et de composition dont l'absence rend par endroits cet ouvrage de valeur inutilement obscur.

S. DE LA BAUME.

PALAIS ET JARDINS DU GRAND SIÈCLE

par Ch. MAURICHEAU-BEAUPRÉ *(Nathan)*

BEL ensemble de photographies précédé d'une étude par C. Maricheau-Beaupré, conservateur de Versailles. Il est probable qu'on apprendra beaucoup en la lisant. Combien d'amateurs d'histoire, par exemple, ont réalisé complètement le contraste qui existait entre l'économie personnelle de Henri IV (le roi ne possédait que onze chemises déchirées) et son faste lorsqu'il s'agissait de bâtir. Sur le plan directement utilitaire il faudrait citer routes, ponts, fortifications. Mais puisqu'il traite d'art M. Mauricheau-Beaupré se limite à cette courte et éblouissante série : *Galerie du Bord de l'Eau* (entre Louvre et Tuileries), *Terrasse des Feuillants* ; réfection du *Jardin des Tuileries* ; grands travaux à *Saint-Germain*, à *Fontainebleau* (Grand Canal), *Place Dauphine*, achèvement du *Pont-Neuf*. « *Le siècle entier a bénéficié du prodigieux effort accompli en quinze années* », conclut à ce propos M. Mauricheau-Beaupré.

M. T.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, P. Hannaux, Malcles, Claude Tolmer, Sibertin-Blanc, Livia Dubreuil et Paul Bret.

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4606-9-51.

ENRICHISSEZ VOTRE BIBLIOTHÈQUE...

... en vous joignant sans aucuns frais aux 130.000 membres du CLUB FRANÇAIS DU LIVRE.

Le CLUB édite chaque mois quatre volumes, sélectionnés parmi ceux qu'un homme cultivé est toujours fier de posséder en belle édition dans sa bibliothèque. Tous sont imprimés sur des papiers de choix et présentés sous une reliure artistique. Seule, notre formule de groupement nous permet de vous les offrir *aux prix des éditions courantes brochées.*

L'adhésion est absolument gratuite.

En vous joignant à nous :

— **Chaque mois** vous recevez gratuitement LIENS, périodique qui vous tient au courant de la vie intellectuelle et de la parution de nos volumes.

— **Vous choisissez librement** les ouvrages que vous désirez. Vous les recevez chez vous, mais vous n'avez aucune obligation de prendre tel ou tel d'entre eux : **nous ne vous les envoyons que sur votre demande.**

Plus de 130.000 adhérents nous font déjà confiance. Pourquoi ne feriez-vous pas comme eux ?

Recopiez ou découpez le bon ci-dessous. Envoyez-le aujourd'hui même au CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, Service 11-A, 6, rue de Lisbonne, à Paris (8e). Vous recevrez par retour, et sans que cela vous engage le moins du monde, une documentation détaillée sur toutes les possibilités du CLUB. (Prière de joindre 15 francs de timbres pour frais d'envoi. Merci.)

CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

— Service 11-A —

6, rue de Lisbonne - Paris (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part, une documentation détaillée sur votre CLUB.

NOM _____

_____

ADRESSE COMPLÈTE _____

_____

Dans leur numéro d'Octobre

LES

ANNALES

- CONFERENCIA -

publient trois études d'un intérêt exceptionnel :

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

SCÈNES DE LA VIE FUTURE

•

BERNARD GAVOTY

LES ENFANTS PRODIGES

•

FRANCIS AMBRIÈRE

SAINTE JEANNE

de Bernard SHAW

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :

LE QUARTIER DES LETTRES

LE COTÉ DU THÉATRE

LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e

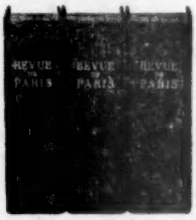
LE NUMÉRO : 70 FR.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE

(Permettant de réunir six numéros)

325 francs (FRANCO DE PORT)

PAUL MORAND

LE FLAGELLANT DE SÉVILLE

Le nouveau roman de Paul Morand sur lequel plane souvent la grande ombre de **Guerre et Paix** est certainement le livre le plus étendu et le plus humain qu'il ait écrit.

Un volume 500 frs.

ANDRÉ CORTHIS

LA MESURE D'AIMER

. . . c'est aimer sans mesure, a dit Saint Bernard. Dans ce nouveau roman d'André Corthis se développe un drame ramassé, haletant, tout parfumé d'une odeur de sous-bois, dont le point crucial est cette question que se pose l'héroïne: fut-elle la mieux aimée ?

Un volume 350 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

ROMANS

JAKOB WASSERMANN

ULRIQUE

Traduit de l'allemand par Blaise BRIOD

Collection " Feux Croisés " — In-8° — **600** Fr.

ERNST VON SALOMON

LES RÉPROUVÉS

Traduit de l'allemand par Andhrée VAILLANT et Jean KNEKENBERG

Collection " Feux Croisés " — In-16 — **540** Fr.

HISTOIRE

LES CAHIERS DU COLONEL GIRARD

1766 - 1846

publiés d'après le manuscrit original par Paul DESACHY

In-8° — **600** Fr.

JACQUES POREL

FILS DE RÉJANE

SOUVENIRS 1895-1920

In-8° — 8 illustrations hors-texte — **525** Fr.

MARQUIS DE CUSTINE

LETTRES DE RUSSIE

Introduction par Henri MASSIS

In-8° — **450** Fr.

PLON

Un nouveau roman de

HENRY DE MONFREID

DJALIA

OU LA REVANCHE DE KAREMBO

In-8° sous couverture illustrée — **360** Fr.

LA TABLE RONDE DIFFUSION PLON

Un événement littéraire

DERNIERS INÉDITS DE VICTOR HUGO

PIERRES

Textes recueillis et présentés par Henri Guillemin

" Pierres est indispensable à qui veut posséder et avoir lu taut Hugo. "
(André Billy - Le Figaro)

" Ensemble divers, riche, intéressant, vivant, et qui fera le plus grand bien auprès des jeunes générations. "
(Maurice Nadeau - Combat)

" On admire, on a un mouvement de recul... Rien n'est indifférent. "
(Robert Kemp - Les Nouvelles Littéraires)

" Hugo chasseur d'images et moraliste, humoriste et philosophe, élégiaque et panthéiste, politique et psychologue découvre dans ces notes hâtives, bouillonnantes, les cent facettes de son unique génie: "
(Claude Roy - Libération)

Un beau volume in-8° de 356 pages dont 3 reproductions hors-texte .. .. .. Frs 600
Il a été tiré à part 1.500 exemplaires de luxe.

MILIEU DU MONDE ***Exclusivité Hachette***

ODILIS - 3, RUE DES POITEVINS - PARIS-VIe

LE SOLEIL, LA LUNE, LES ÉTOILES... ET LES POÈTES

Edmée de la ROCHEFOUCAULD

Un livre " innombrable " que dégusteront tous les lettrés qui ne le connaissent pas encore.
(Figaro Littéraire)

... le recueil qui commence par ces mots : " Il y a une poésie par poète, peut-être par homme..." est une fête de l'esprit.
GUILLOT DE SAIX (Nouvelles Littéraires)

Edmée de La Rochefoucauld se place en face de la nature et interroge les poètes de tous les temps sur la vision qu'ils eurent avant elle de ses différents aspects... Le présent livre est de ceux dont une seule lecture n'épuise ni le charme, ni l'intérêt.
LOUIS CHAIGNE (La Nef)

Un remarquable essai...
ANDRÉ DELACOUR (Rolet)

Le soleil, la lune, les étoiles... et les poètes par Mme Edmée de la Rochefoucauld est une réédition d'un petit ouvrage qui sous sa forme première nous avait déjà ravis.
(Le Figaro)

Ces coups de sonde, ces observations - parfois ces demi-aveux même s'ils suscitent çà et là l'objection stimulent sans cesse le lecteur.
JACQUES CHENEVIÈRE (Le Journal de Genève)

CALMANN - LÉVY

Collection " LIBERTÉ DE L'ESPRIT " DIRIGÉE PAR RAYMOND ARON

TROIS QUI FIRENT UNE RÉVOLUTION

LA JEUNESSE DE LÉNINE

par BERTRAM D. WOLFE

traduit de l'anglais par René Guyonnet

On ne peut pas comprendre notre époque si on ne comprend pas l'U.R.S.S.
On ne peut pas comprendre l'U.R.S.S. si on ne comprend pas Lénine.

Un volume. . . . . **390** frs

Collection " TRADUIT DE " DIRIGÉE PAR MANÈS SPERBER

HERMANN KASACK

LA VILLE AU-DELA DU FLEUVE

roman traduit de l'allemand par Clara Malraux

Pour décrire l'aventure de son héros - seul vivant dans le monde des morts - l'auteur retrouve la symbolique de Dante, la puissance caricaturale de Gogol.

Un volume grand in-8°. . . . . **690** frs

PHILIPPE LEFRANÇOIS

PARIS A TRAVERS LES SIÈCLES

V. - La rue Saint-Antoine - Saint-Jacques de la Boucherie - L'Hôtel-de-Ville
La rue Saint-Antoine - Le bourg Saint-Paul - L'Arsenal et la Bastille.

Un volume 22,5 × 28, sur beau couché crème, 98 illustrations, couverture en couleurs rempliée. . . . . **900** frs

ANDRÉ CHAMSON

LA NEIGE ET LA FLEUR

roman

•

ROGER NIMIER

LES ENFANTS TRISTES

roman

•

CHARLES ROHMER

L'AUTRE

roman

LES INDICES
des cours de la Bourse de Paris
sont passés depuis le début de l'année de 950 à 1300.
Cette hausse de 30 p. 100 n'a pas surpris les abonnés de

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

"LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE"

qui, chaque semaine, dans ses commentaires sur la Bourse,
continue à signaler l'opportunité d'achats judicieux.

Éditoriaux, de A. SIEGFRIED, de l'Académie Française; Ch. RIST et L. BAUDIN, de l'Institut; J. PERCEROU, F. TREVOUX, P. VIGREUX, H. HORNBOSTEL, Professeurs de Facultés de Droit; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur général des Finances; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique, etc...

Trois revues complètes avec appréciations sur les valeurs : **Bourse de Paris, Hors-cote, Bourses régionales.**

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital;**
Indications sur certaines **valeurs susceptibles de hausse;**
Cote complète des Bourses de Paris et de Province, etc...

L'OPINION, ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : un an : **900** fr. - 6 mois : **525** fr. - *ESSAI UN MOIS :* **60** fr.

Viennent de paraître *(Édition illustrée)*

ROUBAIX-TOURCOING, *128 pages abondamment illustrées Franco* **400** fr.
FRANCHE-COMTÉ *168 pages* **475** fr.-**LILLE et la FLANDRE,** *144 pages* **475** fr
LE CHEMIN DE FER DE 1950, 400 fr.
ORLÉANAIS-BLÉSOIS, *144 pages* **475** fr.
COGNAC et les CHARENTES, 400 fr. - **PAYS-NANTAIS-VENDÉE, 475** fr.

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e • Compte postal : 5110-71 PARIS

Une nouvelle Collection

SAINTS EN LEUR TEMPS

SAINT AUGUSTIN
par LUCIEN FABRE
" Du Diable à Dieu "

SAINT ANTOINE DU DÉSERT
par H. QUEFFELEC
L'écrivain de " Dieu a besoin des hommes "

HACHETTE

COTE DESFOSSÉS

JUSTICIER ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 4.000 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Si vous voyagez beaucoup

prenez un ABONNEMENT

CARTE D'ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
au **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF (16 zones).

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47

VIENT DE PARAITRE

ROGER PEYREFITTE

LES AMBASSADES

ROMAN — *Un vol.* **520** *fr.*

MARC BLANCPAIN

LE CARREFOUR DE LA DÉSOLATION

ROMAN — *Un vol.* **425** *fr.*

JACQUES ISORNI

SOUFFRANCE ET MORT DU MARÉCHAL PÉTAIN

Un vol. illustré **500** *fr.*

JACQUES WEYGAND

LÉGIONNAIRE

Un vol. illustré **560** *fr.*

COLLECTION "L'HISTOIRE"

ADRIEN DANSETTE

HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

Tome II. - SOUS LA IIIe RÉPUBLIQUE

Déjà paru — *Un vol.* **650** *fr.*

Tome I. - DE LA RÉVOLUTION A LA IIIe RÉPUBLIQUE

Un vol. **600** *fr.*

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS VIe

Vient de paraître :

LA PROSE FRANÇAISE

ANTHOLOGIE, HISTOIRE ET CRITIQUE D'UN ART

par

MARCEL ARLAND

★

Des origines à Saint-Simon

Un volume grand in-octavo, 596 pages 1.200 fr.

Une œuvre capitale

Du même auteur :

ANTHOLOGIE DE LA

POÉSIE FRANÇAISE

(48e mille) 630 fr.